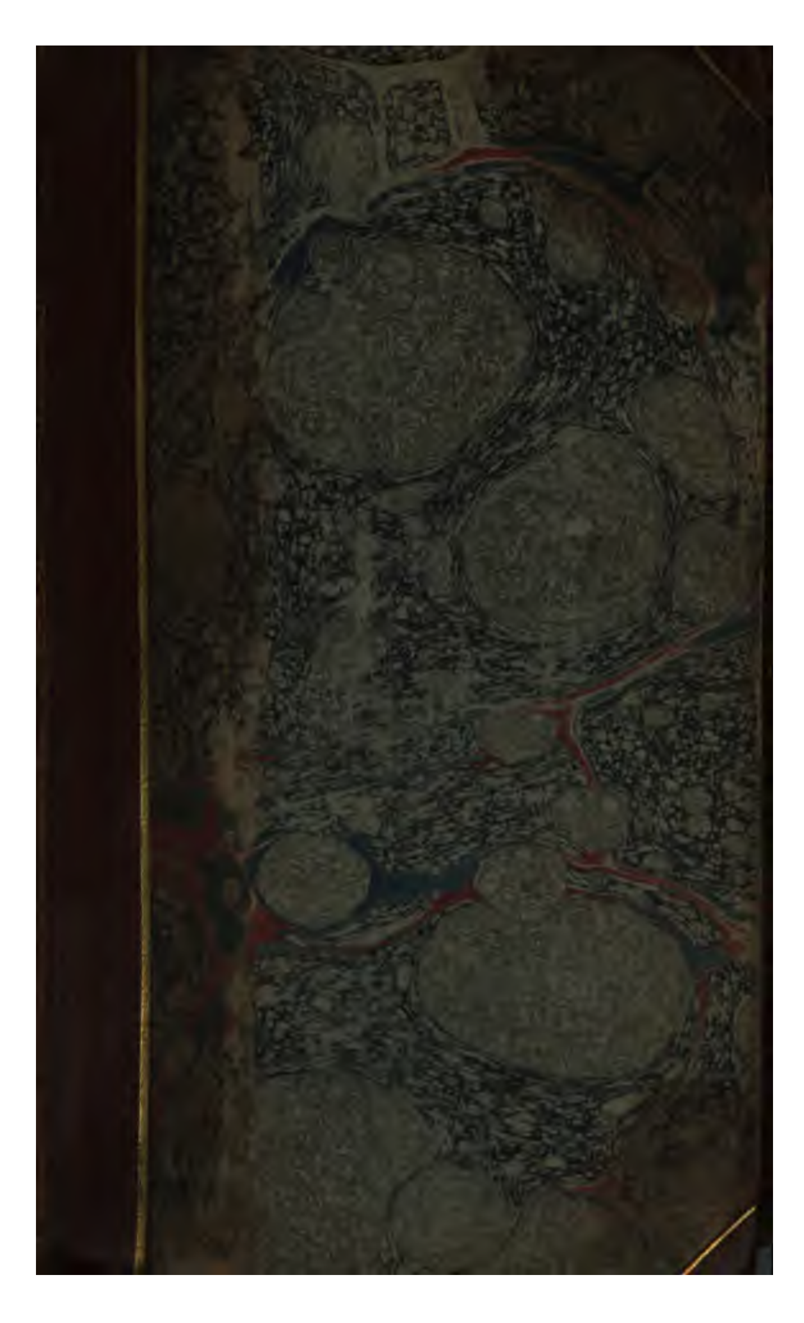


OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1791.

L'INDISCRET,

COMEDIE.

Représentée pour la première fois au mois d'août 1725.

A MADAME

LA MARQUISE

DE PRIE.

Vous, qui possédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiscrette;
Vous, à qui donnèrent les dieux
Tant de lumières naturelles,
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux,
Et charmant dans les bagatelles;
Souffrez qu'on présente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire
Qui, pour s'être vanté de plaire,
Perdit ce qu'il aimait le mieux.

Si l'héroïne de la pièce,
De Prie, eût eu votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne serait tenté
De parler de telle maîtresse,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendresse?

PERSONNAGES.

EUPHEMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NERINE.

PASQUIN.

Plusieurs laquais de Damis.

L'INDISCRET,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'ATTENDEZ pas, mon fils, qu'aveo un ton févère
Je déploie à vos yeux l'autorité de mère.
Toujours prête à me rendre à vos juftes raifons,
Je vous donne un confeil, et non pas des leçons.
C'eft mon cœur qui vous parle, et mon expérience
Fait que ce cœur pour vous fe trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour;
Vous ne connaiffez pas ce dangereux féjour.
Sur un nouveau venu le courtifan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre fes défauts; et dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, et même fans retour.
Craignez de ces meffieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Eft celui dont dépend le refte de nos jours:
Ridicule une fois, on vous le croit toujours:
L'impreffion demeure. En vain croiffant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus fage.

L'INDISCRET,

COMEDIE.

Représentée pour la première fois au mois d'août 1725.

EUPHEMIE.

Hé, hé.... mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur qui vient s'offrir à vous :
Hortenſe a des appas ; mais de plus cette Hortenſe
Eſt le meilleur parti qui ſoit pour vous en France.

DAMIS.

Je le ſais.

EUPHEMIE.

D'elle ſeule elle reçoit des lois,
Et le don de ſa main dépendra de ſon choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous ſaurez flatter ſon caractère,
Ménager ſon eſprit.

DAMIS.

Je fais mieux ; je ſais plaire.

EUPHEMIE.

C'eſt bien dit ; mais, Damis, elle fuit les éclats,
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faibleſſe ;
Mais juſque dans ſes goûts elle a de la ſageſſe,
Craint ſur-tout de ſe voir en ſpectacle à la cour,
Et d'être le ſujet de l'hiſtoire du jour.
Le ſecret, le myſtère eſt tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la choſe éclate.

EUPHEMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel ſort vous a produit ?
Nul jeune homme jamais n'eſt chez elle introduit ;
Elle fuit avec ſoin, en perſonne prudente,
De nos jeunes ſeigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi chez elle encor je ne ſuis point reçu;
Je l'ai long-temps lorgnée, et grâce au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets ſans les lire;
Bientôt elle les lut, et daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux eſpoir,
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce ſoir.

EUPHEMIE.

Hé bien, je veux auſſi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous aime,
Eſt toujours, que je crois, reçue avec plaiſir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et diſpoſer ſon cœur à preſſer l'hyménée
Qui fera le bonheur de votre deſtinée.
Obtenez au plutôt et ſa main et ſa foi;
Je vous y ſervirai; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'eſt point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure:
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHEMIE.

Soyez heureux, mon fils, c'eſt tout ce que je veux.

SCENE II.

DAMIS *ſeul.*

Ma mère n'a point tort; je ſais bien qu'en ce monde
Il faut pour réuſſir une adreſſe profonde.
Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais diſſimuler.
Çà, pour mieux eſſayer cette prudence extrême,
De nos ſecrets ici ne parlons qu'à nous-même.

Examinons un peu ſans témoins, ſans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité, mais ce n'eſt point un vice
De ſavoir ſe connaître et ſe rendre juſtice.
On n'eſt pas ſans eſprit, on plaît, on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.
Il faut bien s'avouer que l'on eſt fait à peindre;
On danſe, on chante, on boit, on fait parler et feindre.
Colonel à treíze ans, je penſe avec raiſon
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en eſpérance,
Je garderai Julie, et vais avoir Hortenſe.
Poſſeſſeur une fois de toutes ſes beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités;
Mais ſans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être ſoupçonné, ſans paraître volage;
Et mangeant en ſix mois la moitié de ſon bien,
J'aurai toute la cour ſans qu'on en ſache rien.

SCENE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

HE, bon jour, Commandeur.

TRASIMON.

Aye! ouf! on m'eſtropie....

DAMIS.

Embraſſons-nous encor, Commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez....

DAMIS.

Que je t'étouffe une troiſième fois.

TRASIMON.

Mais quoi ?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois ;
Réjouis-toi, je suis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire...

DAMIS.

Oh ! parbleu tu m'assommes,
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétends pas vous réjouir aussi.
Vous avez sur les bras une fâcheuse affaire.

DAMIS

Hé, hé, pas si fâcheuse.

TRASIMON.

Erminie et Valère
Contre vous en ces lieux déclament hautement :
Vous avez parlé d'eux un peu légèrement ;
Et même depuis peu le vieux seigneur Horace
M'a prié...

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarrasse.
Horace est un vieux fou, plutôt qu'un vieux seigneur,
Tout chamarré d'orgueil, pétri d'un faux honneur,
Assez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour Madame Erminie, on sait assez comment
Je l'ai prise et quittée un peu trop brusquement.
Qu'elle est aigre Erminie, et qu'elle est tracassière !
Pour son petit amant, mon cher Ami Valère,
Tu le connais un peu ; parle : as-tu jamais vu
Un esprit plus guindé, plus gauche, plus tortu ?...
A propos, on m'a dit hier en confidence

Que son grand frère aîné, cet homme d'importance,
Est reçu chez Clarice avec quelque faveur;
Que la grosse Comtesse en crève de douleur.
Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendresse?

TRASIMON.

Vous savez que le sexe assez peu m'intéresse.

DAMIS.

Je ne suis pas de même; et le sexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne assez d'emploi.
Ecoute, il faut ici que mon cœur te confie
Un secret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y servir?

DAMIS.

Toi? point du tout.

TRASIMON.

Hé bien,
Damis, s'il est ainsi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'est cette amitié même
Qui me fait éviter avec un soin extrême
Le fardeau d'un secret au hasard confié,
Qu'on me dit par faiblesse, et non par amitié;
Dont tout autre que moi serait dépositaire;
Qui de mille soupçons est la source ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte et de dépit;
Moi d'en avoir trop su, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, Commandeur, quoi que tu puisses dire,
Pour te faire plaisir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empressement...

DAMIS.

Ah! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puisque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'est l'amour même,
Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.
La main qui me l'écrit le rend d'un prix... vois-tu...
Mais d'un prix... eh! morbleu, je crois l'avoir perdu:
Je ne le trouve point... Holà, la Fleur, la Brie!

SCENE IV.

DAMIS, TRASIMON, plusieurs laquais.

UN LAQUAIS.

MONSEIGNEUR?

DAMIS.

Remontez vîte à la galerie;
Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin:
Allez chez ce vieux duc... ha! je le trouve enfin;
Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.
(*à ses gens.*)
Laissez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCENE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE *à Pasquin tenant un billet à la main.*

Oui, tout le long du jour demeure en ce jardin,
Observe tout, vois tout, redis-moi tout, Pasquin,
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense.
Ah! je saurai...

SCENE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

Voici le Marquis qui s'avance.
Bon jour, Marquis.

CLITANDRE, *un billet à la main.*

Bon jour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne
Que je crois...

CLITANDRE *bas.*

Ma douleur, hélas! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmotes-tu là?

CLITANDRE *bas.*

Que je suis malheureux!

DAMIS.

Çà, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le Marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé ! quelle lettre ! Hortenſe... Ah la cruelle !

DAMIS *à Clitandre.*

C'eſt un billet à faire expirer un jáloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre ſort eſt doux !

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne ſavent point écrire de ce ſtyle.

(*il lit*)

„ Enfin je cède aux feux dont mon cœur eſt épris ;
„ Je voulais le cacher ; mais j'aime à vous le dire.
„ Hé, pourquoi ne vous point écrire
„ Ce que cent fois mes yeux vous ont ſans doute appris ?
„ Oui, mon cher Damis, je vous aime,
„ D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflammer,
„ Craignant votre jeuneſſe, et ſe craignant lui-même,
„ A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.
„ Puiſſé-je, après l'aveu d'une telle faibleſſe,
„ Ne me la jamais reprocher !
„ Plus je vous montre ma tendreſſe,
„ Et plus à tous les yeux vous devez la cacher. „

TRASIMON.

Vous prenez très-grand ſoin d'obéir à la dame,
Sans doute, et vous brûlez d'une diſcrette flamme.

CLITANDRE.

Heureux qui, d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, et ne les montre pas !

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre....

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit eſt cent fois plus aimable.
Que vous feriez charmés ſi vous ſaviez ſon nom!
Mais dans ce monde il faut de la diſcrétion.

TRASIMON.

Oh! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons, mais c'eſt avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler....

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien diſſimuler.
Je vois que vous penſez, et la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh! crois.... juſqu'à préſent la choſe allait fort bien;
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore;
On en parle par-tout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oiſon je ſuis fort attaché,
Mais par ma foi j'en ſuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS

La Julie eſt aimable il eſt vrai, mais légère;

L'autre

L'autre eſt ce qu'il me faut; et c'eſt ſolidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet ſi charmant....

DAMIS.

Vous m'y forcez: allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre.
Çà, dis-moi ſi jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable et de plus gracieux?
C'eſt Macé qui l'a peint, c'eſt tout dire, et je penſe
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juſte Ciel! c'eſt Hortenſe.

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monſieur,
Qu'Hortenſe eſt ma couſine, et chérit ſon honneur;
Et qu'un pareil aveu...

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne.
J'ai ſix couſines, moi, que je vous abandonne;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, ſans m'en inquiéter.
Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec ſoin ſur nous l'honneur de nos couſines.
Nous aurions trop à faire à la cour; et ma foi,
C'eſt aſſez que chacun réponde ici pour ſoi.

TRASIMON.

Mais Hortenſe, Monſieur....

DAMIS.

Hé bien, oui, je l'adore;
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore;
Et je l'épouſerai pour vous faire enrager.

CLITANDRE *à part.*

Ah! plus cruellement pouvait-on m'outrager?

DAMIS.

Nos noces, croyez-moi, ne feront point ſecrètes:
Et vous n'en ferez pas, tout couſin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, Monſieur Damis, on peut vous faire voir
Que ſur une couſine on a quelque pouvoir.

SCENE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

Que je hais ce cenſeur, et ſon air pédanteſque,
Et tous ces faux éclats de vertu romaneſque!
Qu'il eſt ſec! qu'il eſt brut! et qu'il eſt ennuyeux!
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux?

CLITANDRE *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je ſois maître!
Qu'il faut diſſimuler!

DAMIS.

Tu remarques peut-être
Qu'au coin de cette boîte il manque un des brillants;
Mais tu ſais que la chaſſe hier dura long-temps:
A tout moment on tombe, on ſe heurte, on s'accroche;
J'avais quatre portraits balotés dans ma poche;
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité;

La boîte s'eſt rompue, un brillant a ſauté.
Parbleu, puiſque demain tu t'en vas à la ville,
Paſſe chez la Frénaye, il eſt cher, mais habile;
Choiſis comme pour toi l'un de ſes diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu; ne montre au moins ce portrait à perſonne.

CLITANDRE *à part.*

Où ſuis-je!

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne:
Sois ſecret.

CLITANDRE *à part.*

Se peut-il!...

DAMIS *revenant.*

J'aime un ami prudent;
Va, de tous mes ſecrets tu ſeras confident.
Hé, peut-on poſſéder ce que le cœur déſire,
Etre heureux, et n'avoir perſonne à qui le dire?
Peut-on garder pour ſoi, comme un dépôt ſacré,
L'inſipide plaiſir d'un amour ignoré?
C'eſt n'avoir point d'amis qu'être ſans confiance;
C'eſt n'être point heureux que de l'être en ſilence.
Tu n'as vu qu'un portrait, et qu'un ſeul billet doux.

CLITANDRE.

Hé bien?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE *à part.*

Ah! je frémis.

DAMIS.

Ce ſoir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, ſans être vu, ni ſuivi de perſonne,
Entretenir Hortenſe, ici, dans ce jardin.

CLITANDRE.

Voici le dernier coup. Ah! je ſuccombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune?

CLITANDRE.

Hortenſe doit vous voir?

DAMIS.

Oui, mon cher, ſur la brune:
Mais le ſoleil qui baiſſe amène ces momens,
Ces momens fortunés, déſirés ſi long-temps.
Adieu. Je vais chez toi rajuſter ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur;
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai ſoudain finir notre aventure.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaiſirs ſi doux,
Je te donne le ſoin d'écarter les jaloux.

SCENE VIII.

CLITANDRE *ſeul.*

AI-JE aſſez retenu mon trouble et ma colère?
Hélas! après un an de mon amour ſincère,
Hortenſe en ma faveur enfin s'attendriſſait;
Las de me réſiſter, ſon cœur s'amolliſſait.
Damis en un moment la voit, l'aime, et ſait plaire:
Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a ſu faire.
On le prévient! On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité!
Il reçoit une lettre... Ah! celle qui l'envoie
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie:

Et pour combler l'affront dont je suis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée !
Elle veut à mes yeux lui servir de trophée.
Hortense, ah ! que mon cœur vous connaissait bien mal !

SCENE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Enfin, mon cher Pasquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas ! Monsieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'est Damis que l'on aime;
Oui, c'est cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indiscret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient se vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
Vois ce portrait, Pasquin. C'est par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture;
C'est pour mieux triompher Hortense ! eh ! qui l'eût cru
Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu?

PASQUIN.

Damis est bien joli.

CLITANDRE, *prenant Pasquin à la gorge.*

Comment? tu prétends, traître,
Qu'un jeune fat...

PASQUIN.

Aye! ouf! il eſt vrai que peut-être...
Hé, ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet...
Mais ſon air... entre nous, c'eſt un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout freluquet qu'il eſt, c'eſt lui qu'on me préfère.
Il faut montrer ici ton adreſſe ordinaire.
Paſquin, pendant le bal que l'on donne ce ſoir,
Hortenſe et mon rival doivent ici ſe voir.
Conſole-moi, ſers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, Monſieur...

CLITANDRE.

Ton eſprit eſt rempli d'induſtrie.
Tout eſt à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les deſſeins,
Tandis qu'il va parer ſa petite perſonne,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puiſqu'il eſt indiſcret, il en faut profiter;
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire?
J'arrêterais, Monſieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiſeau dans les airs,
Un poëte entêté, qui récite ſes vers,
Une plaideuſe en feu, qui crie à l'injuſtice,
Un Manceau tonſuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre et ſes coups,
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un ſtratagème.
Hortenſe ni Damis ne m'ont jamais vu?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un ſien portrait ?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.

Vous avez un billet que vous écrit la belle ?

CLITANDRE.

Hélas ! il eſt trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle

Eſt un ordre bien net de ne lui parler plus ?

CLITANDRE.

Hé, oui, je le ſais bien.

PASQUIN.

La lettre eſt ſans deſſus?

CLITANDRE.

Hé, oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vîte et portrait et lettre.

Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre

Un portrait confié ?...

PASQUIN.

Voilà bien des façons :

Le ſcrupule eſt plaiſant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais...

PASQUIN.

Mais repoſez-vous de tout ſur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux...

PASQUIN.

Eh! dénichez. Voici Madame Hortenſe.

SCENE X.

HORTENSE, NERINE.

HORTENSE.

Nerine, j'en conviens, Clitandre eſt vertueux;
Je connais la conſtance et l'ardeur de ſes feux;
Il eſt ſage, diſcret, honnête homme, ſincère;
Je le dois eſtimer; mais Damis ſait me plaire.
Je ſens trop, aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux!

NERINE.

Quelle vivacité! quoi, cette humeur ſi fière?

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NERINE.

Au premier rendez-vous, vous avez du dépit?

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon eſprit.
Sa mère, ce jour même, a ſu, par ſa viſite,
De ſon fils dans mon cœur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment,
Où je dois pour époux accepter mon amant;

Mais

Mais je veux en fecret lui parler à lui-même,
Sonder fes fentimens.

NERINE.

Doutez-vous qu'il vous aime ?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le fais. Mais je veux
Mille fois de fa bouche entendre fes aveux,
Voir s'il eft en effet fi digne de me plaire,
Connaître fon efprit, fon cœur, fon caractère;
Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, fi je puis, de lui fans paffion.

SCENE XI.

HORTENSE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

Madame, en grand fecret, monfieur Damis mon maître....

HORTENSE.

Quoi! ne viendrait-il pas ?

PASQUIN.

Non.

NERINE.

Ah! le petit traître!

HORTENSE.

Il ne viendra point?

PASQUIN.

Non; mais, par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il eft excédé.

HORTENSE.

Mon portrait!

PASQUIN.

Reprenez vîte la miniature.

HORTENSE.

Je doute si je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Dépêchez-moi, j'ai hâte; et de sa part ce soir
J'ai deux portraits à rendre, et deux à recevoir.
Jusqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel! quelle perfidie!
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous supplie
De finir la lorgnade, et chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCENE XII.

HORTENSE, NERINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS *dans le fond du théâtre.*

Je verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'est Damis. Je suis pris. Ne perdons point courage.
(*il court à Damis, et le tire à part.*)
Vous voyez, Monseigneur, un des grisons secrets,
Qui d'Hortense par-tout va portant les poulets.
J'ai certain billet doux de sa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement! quel prix de l'amour le plus tendre!

DAMIS.

Lisons.

(*il lit.*)
Hom... hom... „ Vous méritez de me charmer,

„ Je sens à vos vertus ce que je dois d'estime;
„ Mais je ne saurais vous aimer.
Est-il un trait plus noir et plus abominable?
Je ne me croyais pas à ce point estimable.
Je veux que tout ceci soit public à la cour,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La chose assurément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE *à l'autre bout du théâtre.*

A-t-il pu jusque-là pousser son infamie?

DAMIS.

Tenez; c'est-là le cas qu'on fait de tes écrits.
(il déchire le billet.)

PASQUIN *allant à Hortense.*

Je suis honteux pour vous d'un si cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait! Ah! périsse à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits!
(elle jette son portrait.)

PASQUIN *revenant à Damis.*

Vous voyez: devant vous l'ingrate met en pièces
Votre portrait, Monsieur.

DAMIS.

Il est quelques maîtresses
Par qui l'original est un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu!
(à Pasquin.)
Prends ma bourse. Dis-moi, pour qui je suis trahie,
A quel heureux objet Damis me sacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou six beautés, dont il se dit l'amant,

Qu'il fert toutes bien mal, qu'il trompe également :
Mais fur-tout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS, *s'étant avancé vers Pafquin.*

Prends ma bague, et dis-moi, mais fans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtreffe aujourd'hui prodigue fon amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortenfe;
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Trafimon fon coufin.

DAMIS.

Parbleu, j'en fuis ravi. J'en apprends là de belles,
Et je veux en chanfons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'eft le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN *à Hortenfe.*

Vous n'avez rien, Madame, à défirer de moi?
(*à Damis.*)
Vous n'avez nul befoin de mon petit emploi?
Le ciel vous tienne en paix.

SCENE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NERINE.

HORTENSE *revenant*.

D'où vient que je demeure?

DAMIS.

Je devais être au bal, et danser à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas! d'Hortense il n'est point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encore, ou je suis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuie.

DAMIS

Fuir, et me regarder! ah! quelle perfidie!
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir?

HORTENSE.

Laissez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah! l'effort n'est pas grand, grâces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grâce à vos injustices.

DAMIS.

Ainsi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller?

HORTENSE.

Que ce discours, ô Ciel! est plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, et qu'on aime Julie!

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu.

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle ?

HORTENSE.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidelle,
Un billet, un ſeul mot, qui ne fût point d'amour ?

DAMIS.

Je conſens de quitter le roi, toute la cour,
La faveur où je ſuis, les poſtes que j'eſpère,
N'être jamais de rien, ceſſer par-tout de plaire;
S'il eſt vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je conſens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame eſt malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'eſt rendu;
Ce prix trop mépriſé d'une amitié trop tendre,
Le voilà : pouvez-vous....

DAMIS.

Ah ! j'aperçois Clitandre.

SCENE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NERINE, PASQUIN.

DAMIS.

VIENS çà, Marquis, viens çà. Pourquoi fuis-tu d'ici ?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi! Clitandre ſaurait...

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame,
C'eſt un ami prudent, à qui j'ouvre mon ame:
Il eſt mon confident, qu'il ſoit le vôtre auſſi.
Il faut. . .

HORTENSE.

Sortons, Nérine: ô Ciel! quel étourdi!

SCENE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

Ah! Marquis, je reſſens la douleur la plus vive:
Il faut que je te parle... il faut que je la ſuive.
Attends-moi.

(*à Hortenſe.*)

Demeurez. Ah! je ſuivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Je ſuis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés ſur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais auſſi. J'ai bien joué mon rôle;
Ils ſe devraient haïr tous deux aſſurément;
Mais pour ſe pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers son appartement Hortense va se rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle, Hortense au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, et son amant la suit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle; on détourne la tête.

PASQUIN.

Il est vrai; mais Damis de temps en temps l'arrête.

CLITANDRE.

Il se met à genoux, il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortense entre chez elle enfin, et le renvoie.
Je sens des mouvemens de chagrin et de joie,
D'espérance et de crainte, et ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra se terminer.

SCENE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Ah! Marquis, cher Marquis, parle; d'où vient qu'Hortense
M'ordonne en grand secret d'éviter sa présence;
D'où vient que son portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ses mains? Parle, réponds, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarrassez fort.

DAMIS *à Pasquin.*

Et vous, Monsieur le traître,
Vous le valet d'Hortense, ou qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN *à Clitandre.*

Monsieur, protégez-nous.

CLITANDRE *à Damis.*

Hé, Monsieur...

DAMIS.

C'est en vain...

CLITANDRE.

Epargnez ce valet, c'est moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel si grand intérêt peux-tu prendre à sa vie?

CLITANDRE.

Je vous en prie encore, et sérieusement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.
Çà, maraud, apprends-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah! Monsieur, cette affaire est embrouillée en diable;
Mais je vous apprendrai de surprenans secrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, et je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monsieur, Hortense arrive, et pourrait nous entendre.
(*à Clitandre.*)
Ah, Monsieur, que dirai-je? Hélas! je suis à bout.
Allons tous trois au bal, et je vous dirai tout.

SCENE XVIII.

HORTENSE *un masque à la main et en domino* TRASIMON, NERINE.

TRASIMON.

Oui, croyez, ma cousine, et faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment? montrer par-tout, et lettres et portrait?
En public, à moi-même? Après un pareil trait,
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE *à Nérine.*

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux?

TRASIMON.

Il importe fort peu:
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe, morbleu;
Et je sais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine.*

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre?
Qu'en penses-tu? dis-moi.

NERINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscrétion, Nérine, fut extrême;
Je devrais le haïr; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi
Qu'il m'aimerait toujours, et sans parler de moi;
Qu'il voulait m'adorer, et qu'il saurait se taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il eſt au bal ; il faut l'aller trouver.
Déguiſe-toi, dis-lui, qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre et le ſilence.
L'artifice eſt permis ſous ce maſque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur :
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidelle ;
Je ſaurai ce qu'il penſe, et de moi-même, et d'elle :
C'eſt de cet entretien que dépendra mon choix.

(à Traſimon.)

Ne vous écartez point, reſtez près de ce bois ;
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre :
L'un et l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre ;
Je vous appellerai quand il en ſera temps.

SCENE XIX.

HORTENSE *ſeule en domino, et ſon maſque à la main.*

Il faut fixer enfin mes vœux trop inconſtans.
Sachons, ſous cet habit, à ſes yeux traveſtie,
Sous ce maſque, et ſur-tout ſous le nom de Julie,
Si l'indiſcrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour, ou bien de vanité ;
Si je dois le haïr, ou lui donner ſa grace.
Mais déjà je le vois.

SCENE XX.

HORTENSE *en domino et masquée*, DAMIS.

DAMIS *sans voir Hortense.*

C'est donc ici la place
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France;
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE *à part.*

L'étourdi!

DAMIS.

Ah! si pour mon bonheur on peut savoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Eglé, Doris... Mais qui les peut compter!
Quels plaisirs, quelle file!

HORTENSE *à part.*

Ah! la tête légère!

DAMIS.

Ah! Julie, est-ce vous? vous qui m'êtes si chère!
Je vous connais malgré ce masque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'est vous.
Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable;
Non, ne me cachez point ce visage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable souris,
Qui de mon tendre amour sont la cause et le prix.
Vous êtes en ces lieux la seule que j'adore.

HORTENSE.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'eft pas connue encore:
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant foit bien plus à la mode,
Que de fes rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente grifons tous fes pas foient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me faffe fur-tout de brillans facrifices;
Sans cela, je ne puis accepter fes fervices:
Un amant moins couru ne me faurait flatter.

DAMIS.

Oh! j'ai fur ce pied-là de quoi vous contenter:
J'ai fait en peu de temps d'affez belles conquêtes;
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes;
Et nous fommes courus de plus d'une beauté,
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerions bien qui font les difficiles,
Et qui font avec nous paffablement faciles.

HORTENSE.

Mais encore?

DAMIS.

Eh!... ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je fuis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous facrifie
La petite Ifabelle et la vive Erminie,
Clarice, Eglé, Doris?...

HORTENSE.

Quelle offrande eft-ce là?
On m'offre tous les jours ces facrifices-là.
Ces Dames entre nous font trop fouvent quittées.
Nommez-moi des beautés qui foient plus refpectées,

Et dont je puisse au moins triompher sans rougir.
Ah ! si vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour jusqu'alors insensible,
Aux manéges de cour toujours inaccessible,
De qui la bienséance accompagnât les pas,
Qui sage en sa conduite évitât les éclats,
Enfin qui pour vous seul eût eu quelque faiblesse...

DAMIS, *s'asseyant auprès d'Hortense.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtresse,
A qui ce portrait-là ressemble trait pour trait:
Mais vous m'accuseriez d'être trop indiscret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence,
Si je voulais parler, je nommerais Hortense.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi?
Je n'aime point Hortense alors que je vous voi;
Elle n'est près de vous ni touchante, ni belle;
De plus, certain abbé fréquente trop chez elle;
Et de nuit, entre nous, Trasimon son cousin
Passe un peu trop souvent par le mur du jardin.

HORTENSE.

A l'indiscrétion joindre la calomnie!
(*à part.*) (*haut.*)
Contraignons-nous encore. Ecoutez, je vous prie;
Comment avec Hortense êtes-vous, s'il vous plaît?

DAMIS.

Du dernier bien : je dis la chose comme elle est.

HORTENSE *à part.*

Peut-on plus loin pousser l'audace et l'imposture!

DAMIS.

Non, je ne vous ments point, c'est la vérité pure.

HORTENSE *à part.*

Le traître !

DAMIS.

Hé, ſur cela quel eſt votre ſouci ?
Pour parler d'elle enfin ſommes-nous donc ici ?
Daignez, daignez plutôt....

HORTENSE.

Non, je ne ſaurais croire
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'eſt trop me faire injure.
(il lui donne la lettre.)
Tenez donc : vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE *ſe démaſquant.*

Oui, je la connais, traître, et je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin ; et mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portrait et la lettre
Qu'à ces indignes mains j'avais oſé commettre.
Il eſt temps ; Traſimon, Clitandre, montrez-vous.

SCENE XXI et dernière.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE *à Clitandre.*

Si je ne vous suis point un objet de courroux,
Si vous m'aimez encore, à vos lois asservie,
Je vous offre ma main, ma fortune et ma vie.

CLITANDRE.

Ah! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie et de saisissement.

TRASIMON *à Damis.*

Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais sage.
C'est moi seul, Mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu, possédez mieux l'art de dissimuler.

DAMIS.

Juste Ciel! désormais à qui peut-on parler?

FIN.

L'ENFANT

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE.

Représentée pour la première fois le 10 octobre 1736.

PREFACE

DE L'EDITEUR DE L'EDITION DE 1738.

IL eſt aſſez étrange que l'on n'ait pas ſongé plutôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, et qui eut environ trente repréſentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a miſe juſqu'ici ſur le compte de diverſes perſonnes très-eſtimées; mais elle eſt véritablement de M. *de Voltaire*, quoique le ſtyle de la Henriade et d'Alzire ſoit ſi différent de celui-ci qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main.

C'eſt ce qui fait que nous donnons, ſous ſon nom, cette pièce au public, comme la première comédie qui ſoit écrite en vers de dix ſyllabes. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à ſe ſervir de cette meſure. Elle produira ſur le théâtre Français de la variété; et qui donne des plaiſirs nouveaux doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la repréſentation des mœurs, cette pièce ſemble être aſſez de ce caractère. On y voit un mélange de ſérieux et de plaiſanterie, de comique et de touchant. C'eſt ainſi que la vie des hommes eſt bigarrée; ſouvent même une ſeule aventure produit tous ces

contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un père gronde ; une fille occupée de sa passion pleure : le fils se moque des deux ; et quelques parens prennent différemment part à la scène. On raille très-souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine ; et la même personne a quelquefois ri et pleuré de la même chose dans le même quart-d'heure.

Une dame très-respectable (1) étant un jour au chevet d'une de ses filles (2) qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait, en fondant en larmes : *Mon Dieu, rendez-la moi, et prenez tous mes autres enfans !* Un homme qui avait épousé une autre de ses filles (3) s'approcha d'elle, et la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en sont-ils ?* Le sang froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet sur cette dame affligée qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant, et la malade, ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie et des

(1) La première maréchale *de Noailles*.
(2) Madame *de Gondrin*, depuis comtesse de Toulouse.
(3) Le duc *de la Vallière*.

scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté; d'autres toutes sérieuses, d'autres mélangées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre; et si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais : *Celui qui est le mieux traité.*

Il serait peut-être à propos et conforme au goût de ce siècle *raisonneur* d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable *Molière*, *Regnard* qui le vaut quelquefois, et les auteurs de tant de jolies petites pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, et sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. *Mercure* pris pour *Sosie*, le chevalier *Ménechme* pris pour son frère, *Crispin* fesant son testament sous le nom du bon homme *Géronte*, *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de sa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de sa cassette; *Pourceaugnac* à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire passer pour fou; en un mot, les méprises, les équivoques de pareille

eſpèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guère rire que quand il ſe méprend ; et voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était ſi bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaiſanteries qui cauſent une autre ſorte de plaiſir ; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout ſon cœur, ſoit aux ſpectacles, ſoit dans la ſociété, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la repréſentation plaît, ſans cauſer ce rire immodéré de joie. *Triſſotin* et *Vadius*, par exemple, ſemblent être de ce genre ; le Joueur, le Grondeur, qui font un plaiſir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice, dont on eſt charmé de voir la peinture, et qui ne cauſent qu'un plaiſir ſérieux. Un mal-honnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris et l'indignation. Il eſt vrai qu'on rit au Tartuffe ; mais ce n'eſt pas de ſon hypocriſie, c'eſt de la mépriſe du bon homme qui le croit un ſaint ; et l'hypocriſie une fois reconnue, on ne rit plus, on ſent d'autres impreſſions.

On pourrait aiſément remonter aux ſources de nos autres ſentimens, à ce qui excite la gaieté,

la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait sur-tout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner; ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition; et je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on s'en serait rebuté; si les héros ne parlaient jamais que de tendresse, on serait affadi.

O imitatores servum pecus!

Les ouvrages que nous avons depuis les *Corneilles*, les *Molières*, les *Racines*, les *Quinaults*, les *Lullis*, les *le Brun*, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf et d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle. Il faut dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

PERSONNAGES.

EUPHEMON père.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, président de Cognac, second fils d'*Euphémon.*

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de *Rondon.*

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, suivante de *Lise.*

JASMIN, valet d'*Euphémon* fils.

La scène est à Cognac.

L'ENFANT

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

Mon trifte ami, mon cher et vieux voifin,
Que de bon cœur j'oublîrai ton chagrin!
Que je rirai! Quel plaifir! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille!
Mais, Mons ton fils, le fieur de Fierenfat
Me femble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc!

RONDON.

Tout fier de fa magiftrature,
Il fait l'àmour avec poids et mefure.
Adolefcent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Eft, à mon fens, un animal bernable;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable:
Il eft trop fat.

PERSONNAGES.

EUPHEMON père.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, président de Cognac, second fils d'*Euphémon*.

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de *Rondon*.

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, suivante de *Lise*.

JASMIN, valet d'*Euphém*



[illegible]

M[illegible]
Que de [illegible]
Que je [illegible]
Va ranimer [illegible]
Mais, Mon[illegible]
Me semble [illegible]

[illegible]

Quoi donc?

[illegible]

[illegible]ête ?

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, sans façon,
Mettre en jurant le feu dans la maison?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, et qu'il m'enlève Lise?
Lise autrefois à cet aîné promise?
Ma Lise qui....

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son père?
Pour succéder?

EUPHEMON.

Non.... tout est à son frère.

RONDON.

Ah! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Lise et mes biens aujourd'hui;
Et son aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un père qu'il outrage:
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-temps enduré.
L'autre du moins agit avec prudence;
Mais cet aîné! quel trait d'extravagance!
Le libertin, mon Dieu, que c'était-là!
Te souvient-il, vieux beau-père, ha, ha, ha,
Qu'il te vola, ce tour est bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain,

Qui se quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHEMON.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes ?

RONDON.

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or ?
Eh, eh !

EUPHEMON.

Cessez.

RONDON.

Te souvient-il encor,
Quand l'étourdi dut, en face d'église,
Se fiancer à ma petite Lise ?
Dans quel endroit on le trouva caché ?
Comment, pour qui ?... Peste, quel débauché !

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impressions trop noires ;
Ne suis-je pas assez infortuné ?
Je suis sorti des lieux où je suis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue :
Votre commerce ici vous a conduit ;
Mon amitié, ma douleur vous y suit.
Ménagez-les : vous prodiguez sans cesse
La vérité ; mais la vérité blesse.

RONDON.

Je me tairai, soit : j'y consens ; d'accord.
Pardon ; mais diable ! aussi vous aviez tort,
En connaissant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mousquetaire.

EUPHEMON.

Encor!

RONDON.

Pardon; mais vous deviez....

EUPHEMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet et pour fon mariage;
Ça penfez-vous que ce cadet fi fage
De votre fille ait pu toucher le cœur?

RONDON.

Affurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir fuprême;
Et quand je dis: Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile, et que j'ai fu tourner,
Tout auffi-tôt aime fans raifonner:
A mon plaifir j'ai pétri fa jeune ame.

EUPHEMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons; et je me trompe fort,
Si de vos foins votre fille eft d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le facrifice
Des vœux naiffans de fon ame novice:
Je fais quels font ces premiers traits d'amour;
Le cœur eft tendre, il faigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHEMON.

Quoi que vous puiffiez dire,
Cet étourdi pouvait très-bien féduire.

RONDON.

Lui! point du tout; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme! allez, ne craignez rien:

Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjoui;
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

APPROCHEZ, venez, Lise;
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des désirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine?

EUPHEMON.

Ha, ha, notre féal,
Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal;
Qu'est devenu ce despotique empire?

RONDON.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de passion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne fais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je fais, mon père, à quoi ce nœud facré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je fais qu'il faut, aimable en fa fageffe,
De fon époux mériter la tendreffe,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le fort nous refufe en beauté;
Etre au-dehors difcrète, raifonnable,
Dans fa maifon, douce, égale, agréable :
Quant à l'amour, c'eft tout un autre point;
Les fentimens ne fe commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'efclavage.
De mon époux le refte eft le partage :
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à dompter
Ne put aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raifon, ni par-devant notaire.

EUPHEMON.

C'eft, à mon gré, raifonner fenfément;
J'approuve fort ce jufte fentiment.
C'eft à mon fils à tâcher de fe rendre
Digne d'un cœur auffi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaifant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?
Jamais, fans vous ma fille bien apprife
N'eût devant moi lâché cette fottife.

(*à Life.*)

Ecoute, toi : je te baille un mari,

Tant ſoit peu fat, et par trop renchéri,
Mais c'eſt à moi de corriger mon gendre ;
Toi, tel qu'il eſt, c'eſt à toi de le prendre,
De vous aimer, ſi vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux.
C'eſt-là ton lot ; et toi, notre beau-père,
Allons ſigner chez notre gros notaire,
Qui vous alonge en cent mots ſuperflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter ſon bavard griffonnage ;
Lavons la tête à ce large viſage ;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille et toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Mon Dieu ! qu'il joint à tous ſes airs groteſques
Des ſentimens et des travers burleſques !

LISE.

Je ſuis ſa fille, et de plus ſon humeur
N'altère point la bonté de ſon cœur ;
Et ſous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air bruſque, il a l'ame d'un père ;
Quelquefois même au milieu de ſes cris,
Tout en grondant il cède à mes avis.
Il eſt bien vrai qu'en blâmant la perſonne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,

En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison;
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je sens que son tort est extrême!

MARTHE.

Comment aimer un monsieur Fierenfat?
J'épouserais plutôt un vieux soldat,
Qui jure, boit, bat sa femme, et qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui, d'un ton grave, et d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant;
Qui, comme un paon, dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge et s'admire,
Est plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut son destin:
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux;
Il est le fils de l'ami de mon père,
C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas! quel cœur, libre dans ses soupirs,
Peut se donner au gré de ses désirs?
Il faut céder: le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance;
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'eſt bien parler, belle et diſcrète Liſe;
Mais votre cœur tant ſoit peu ſe déguiſe.
Si j'oſais … mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE *la retenant.*

Il eſt vrai : ſa jeuneſſe
Pour quelque temps a ſurpris ma tendreſſe;
Etait-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE *la retenant.*

De corrupteurs ſa jeuneſſe entourée
Dans les excès ſe plongeait égarée;
Le malheureux, il cherchait tour-à-tour
Tous les plaiſirs, il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis ſa gloire
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.

Un amour vrai, ſans feinte et ſans caprice,
Eſt en effet le plus grand frein du vice.
Dans ſes liens qui ſait ſe retenir
Eſt honnête homme, ou va le devenir;
Mais Euphémon dédaigna ſa maîtreſſe;
Pour la débauche il quitta la tendreſſe.
Ses faux amis, indigens ſcélérats,
Qui dans le piége avaient conduit ſes pas,
Ayant mangé tout le bien de ſa mère,
Ont, ſous ſon nom, volé ſon triſte père.
Pour comble enfin, ſes ſéducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ſes vices et ſes charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin lui ſuccède aujourd'hui:
Il aura Liſe; et certe c'eſt dommage,
Car l'autre avait un bien joli viſage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Danſait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah, que dis-tu!

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de ſottiſes étranges,
On découvrait aiſément dans ſon cœur
Sous ſes défauts un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'était, me ſemble, point flatteur,
Point médiſant, point eſcroc, point menteur.

LISE.

Ouî ; mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'eſt monſieur ſon frère.

LISE.

Il faut reſter, c'eſt un mal néceſſaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, le Préſident FIERENFAT.

FIERENFAT.

Je l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la ſatisfaction
Que vous avez d'un ſi beau mariage.
Surcroît de biens eſt l'ame d'un ménage;
Fortune, honneurs & dignités, je crois,
Abondamment ſe trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde.
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela:
Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains: c'eſt une choſe infame
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang et vos biens.
Etre à la fois et Midas et Narciſſe,

Enflé d'orgueil, et pincé d'avarice;
Lorgner ſans ceſſe avec un œil content
Et ſa perſonne et ſon argent comptant;
Etre en rabat un petit maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare:
Un jeune fat paſſe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'eſt à Madame: ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(*à Liſe.*)

Le ſilence eſt votre fait.... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce gendarme effronté,
Qui, ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carrière à ſa langue impudente.
Je ne ſuis pas un préſident pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE *à Liſe.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme:
Je ſuis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourrait bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc, laiſſez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,

Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, RONDON.

RONDON.

Ma foi,

Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monsieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux père

J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune?...

RONDON.

Nenni vraiment,

Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchise
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise;
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient;
Et sur leur nez leur prunelle éraillée
Versait les pleurs dont elle était mouillée:
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,

Dans son logis soudain s'est rencogné :
Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
Et qu'à personne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétends moi l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne ;
Et d'assez près la chose nous concerne :
Je le connais, et dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera.
Le temps est cher, mon nouveau droit d'aînesse
Est un objet.

LISE.

Non, Monsieur, rien ne presse.

RONDON.

Si fait, tout presse ; et c'est ta faute aussi
Que tout cela.

LISE.

Comment? moi! ma faute?

RONDON.

Oui.

Les contre-temps qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort?

RONDON.

Vous avez fait que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes ;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie et s'essaie,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie :
A mon avis, l'hymen et ses liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu ; l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentimens, des goûts et des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme et que l'honneur épure.
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vos retrace une image adorée ;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom et son état,

Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique;
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, et la nuit sans amour,
Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
Y succomber, ou combattre sans cesse;
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde;
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit:
Que de lumière en une ame si neuve!
La plus experte et la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage.
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
Auraient besoin d'un éclaircissement.
L'hymen déplait avec le président:
Vous plairait-il avec monsieur son frère?
Débrouillez-moi, de grâce, ce mystère:
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïssez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en fais rien, je ne puis et je n'ose
De mes dégoûts bien démêler la cause.
Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE.

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, Madame:
On lit très-bien dans le fond de ſon ame,
On y voit clair; et ſi les paſſions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien ſait toujours dans ſa tête
D'où vient le vent qui cauſe la tempête.
On ſait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien ſavoir:
Mon œil ſe ferme, et je ne veux rien voir:
Je ne veux point chercher ſi j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre;
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, ſoit heureux, s'il peut l'être;
Qu'il ne ſoit pas au moins déshérité:
Je n'aurai pas l'affreuſe dureté,
Dans ce contrat, où je me détermine,
D'être ſa ſœur pour hâter ſa ruine.
Voilà mon cœur; c'eſt trop le pénétrer;
Aller plus loin, ſerait le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, un laquais.

LE LAQUAIS.

LA-BAS, Madame, il eſt une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! sur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des sots,
Où l'on se gène, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pèse et me déplaît!

SCENE III.

LISE, Mme CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voila la dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'est.

MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse, et beaucoup radoteuse.

LISE.

Des siéges donc. Madame, pardon si...

Mme CROUPILLAC.

Ah, Madame!

LISE.

Eh, Madame!

Mme CROUPILLAC.

Il faut aussi.

LISE.

S'asseoir, Madame.

Mme CROUPILLAC *assise.*

En vérité, Madame,
Je suis confuse; et dans le fond de l'ame,
Je voudrais bien...

LISE.

Madame?

Mme CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez vous, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Oh! non, ma mie,
Je ne saurais: je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en espérance,
Un seul, hélas! c'est bien peu quand j'y pense,
Et j'avais eu grand' peine à le trouver;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un temps, ah! que ce temps vient vite,
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule; et certe il n'est pas bien
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi si je suis interdite
De vos discours et de votre visite.

Quel accident afflige vos esprits?
Qui perdez-vous? et qui vous ai-je pris?

Mme CROUPILLAC.

Ma chere enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard et quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs et le temps:
Pour mon malheur, hélas! je suis plus sage;
Je vois trop bien que tout passe, et j'enrage.

LISE.

J'en suis fâchée, et tout est ainsi fait;
Mais je ne puis vous rajeunir.

Mme CROUPILLAC.

Si fait:
J'espère encore, et ce serait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

Mme CROUPILLAC.

D'un président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et surement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame?

Mme CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux présidents,
Je haïssais leur personne et leur style;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame?

Mme CROUPILLAC.

Enfin il faut savoir
Que vous m'avez réduite au désespoir.

LISE.

Comment ? en quoi ?

Mme CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, et pouvant difpofer de moi-même :
Dans Angoulême en ce temps Fierenfat
Etudiait, apprentif magiftrat ;
Il me lorgnait, il fe mit dans la tête
Pour ma perfonne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas ! bien outrageant ;
Car il fefait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de père :
On s'entremit, on pouffa loin l'affaire ;
Car en mon nom fouvent on lui parla ;
Il répondit qu'il verrait tout cela.
Vous voyez bien que la chofe était fûre.

LISE.

Oh, oui.

Mme CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère ainé
A votre lit fut, dit-on, deftiné.

LISE.

Quel fouvenir !

Mme CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouiffait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah !

Mme CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de fon père ayant pris fon congé,
Errant, profcrit, peut-être mort, que fais-je ?

(Vous vous troublez!) mon héros de collége,
Mon préſident, ſachant que votre bien
Eſt, tout compté, plus ample que le mien,
Mépriſe enfin ma fortune et mes larmes:
De votre dot il convoite les charmes;
Entre vos bras il eſt ce ſoir admis.
Mais penſez-vous qu'il vous ſoit bien permis
D'aller ainſi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière?
Pour moi, déjà, par proteſtation,
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire;
Et le procès ſera fait de manière
Que vous, ſon père, et les enfans que j'ai,
Nous ſerons morts avant qu'il ſoit jugé.

LISE.

En vérité, je ſuis toute honteuſe
Que mon hymen vous rende malheureuſe;
Je ſuis peu digne, hélas! de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux!
Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état et ma vie;
On nous pourrait aiſément accorder:
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mme CROUPILLAC.

Quoi! point plaider?

LISE.

Non: je vous l'abandonne.

Mme CROUPILLAC.

Vous êtes donc ſans goût pour ſa perſonne?
Vous n'aimez point?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, et nul dans les procès.

SCENE

SCENE IV.

Mme CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

Oh, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dresser les cheveux aux beaux-pères!
On m'a parlé de protestation. . .
Eh vertu-bleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chasserai bien loin ces créatures.

Mme CROUPILLAC.

Faut-il encore essuyer des injures?
Monsieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il?

Mme CROUPILLAC.

Votre gendre est sans foi;
C'est un fripon d'espèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve;
C'est de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raison.

Mme CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison
Un pur amour, d'éternelles tendresses.

RONDON.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses?

Mme CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas! si durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mme CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à ſon père.

RONDON.

Ah ! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mme CROUPILLAC.

L'affaire

Eſt effroyable, et le beau ſexe entier

En ma faveur ira par-tout crier.

RONDON.

Il crira moins que vous.

Mme CROUPILLAC.

Ah ! vos perſonnes

Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mme CROUPILLAC.

Il me faut un époux ;

Et je prendrai lui, ſon vieux père ou vous.

RONDON.

Qui, moi ?

Mme CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh ! je vous en défie.

Mme CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Lise.*

Je voudrais bien ſavoir auſſi pourquoi
Vous recevez ces viſites chez moi ?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(*à Fierenfat.*)
Et vous, Monſieur, le roi des pédans fades,
Quel ſot démon vous force à courtiſer
Une baronne, afin de l'abuſer?
C'eſt bien à vous, avec ce plat viſage,
De vous donner des airs d'être volage!
Il vous ſied bien, grave et triſte indolent,
De vous mêler du métier de galant!
C'était le fait de votre fou de frère;
Mais vous, mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père,
Je n'ai jamais requis cette union;
Je ne promis que ſous condition,
Me réſervant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous ſes biens en ma poſſeſſion,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre;
Argent comptant fait et beau-père et gendre.

RONDON.

Il a raiſon, ma foi, j'en ſuis d'accord.

LISE.

Avoir ainſi raiſon, c'eſt un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'est chose très-sûre :
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure.
D'écus tournois soixante pesans sacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, et qu'il me désespère !
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père,
Je fais aussi mes protestations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions ! toi ? quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ? . . .

LISE.

Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux ?
(*à Fierenfat.*)
Et vous, Monsieur, dans votre sort prospère,
Oubliez-vous que vous avez un frère ?

FIERENFAT.

Mon frère ? moi, je ne l'ai jamais vu ;
Et du logis il était disparu,
Lorsque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé sur Cujas et Bartole.
J'ai su depuis ses beaux déportemens ;
Et si jamais il reparaît céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'est un projet fraternel et chrétien.
En attendant vous confisquez son bien ;

C'eſt votre avis ; mais moi, je vous déclare
Que je déteſte un tel projet.

RONDON.

Tarare.

Va, mon enfant, le contrat eſt dreſſé ;
Sur tout cela le notaire a paſſé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la ſorte ;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Liſez Cujas, chapitre cinq, ſix, ſept :
„ Tout libertin de débauches infect,
„ Qui, renonçant à l'aile paternelle
„ Fuit la maiſon, ou bien qui pille icelle,
„ *Ipſo facto* de tout dépoſſédé,
„ Comme un bâtard il eſt exhérédé.

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lu Cujas, mais je préſume,
Que ce ſont tous des malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur et du bon ſens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laiſſe périr ſon frère de miſère ;
Et la nature et l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas et vos lois.

RONDON.

Ah ! laiſſez-là vos lois et votre code,
Et votre honneur, et faites à ma mode ;
De cet aîné que t'embarraſſes-tu ?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu
Qu'il ſoit puni ; mais au moins qu'on lui laiſſe
Un peu de bien, reſte d'un droit d'aîneſſe.

Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne feront point le prix de fes malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore :
Si l'intérêt ainfi l'a pu dreffer,
C'eft un opprobre. il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah ! qu'une femme entend mal les affaires !

RONDON.

Quoi ! tu voudrais corriger deux notaires ?
Faire changer un contrat ?

LISE.

Pourquoi non ?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maifon ;
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand ufage,
Jufqu'à préfent, du monde et du ménage ;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maifons autant qu'il en foutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé fur la juftice.

RONDON.

Elle eft têtue ; et pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter :
Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

Ah ! le voici le bon homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raison.
On n'attend plus rien que ta signature ;
Presse-moi donc cette tardive allure :
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui,
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise,
Que deux enfans... je ne me sens pas d'aise.
Allons, ris donc, chassons tous les ennuis ;
Signons, signons.

EUPHEMON.

Non, Monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez ?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raison ?

RONDON.

Quelle rage est la vôtre ?
Quoi ? tout le monde est-il devenu fou ?
Chacun dit, non : comment ? pourquoi ? par où ?

EUPHEMON.

Ah ! ce serait outrager la nature
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la dame Croupillac
Qui ſourdement fait ce maudit micmac?

EUPHEMON.

Non, cette femme eſt folle, et dans ſa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête :
Mais ce n'eſt pas de ſes cris impuiſſans
Que ſont venus les ennuis que je ſens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc? ce béquillard du coche
Dérange tout, et notre affaire accroche ?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de ſoins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monſieur?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris?

EUPHEMON.

Une, hélas! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les priſons, ſans ſecours, ſans habits,
Mourant de faim : la honte et la triſteſſe
Vers le tombeau conduiſaient ſa jeuneſſe :
La maladie et l'excès du malheur
De ſon printemps avaient ſéché la fleur ;
Et dans ſon ſang la fièvre enracinée
Précipitait ſa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant ;
Sans doute, hélas! il eſt mort à préſent.

RONDON.

Voilà, ma foi, ſa penſion payée.

LISE.

Il ferait mort !

RONDON.

N'en fois point effrayée ;

Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monfieur, la pâleur

De fon vifage efface la couleur.

RONDON.

Elle eft, ma foi, fenfible : ah, la friponne !

Puifqu'il eft mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous ?...

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous ferez fon époux.

C'eft mon bonheur, mais il ferait atroce

Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.

Puis-je, mon fils, mêler à ce feftin

Le contre-temps de mon jufte chagrin,

Et fur vos fronts parés de fleurs nouvelles

Laiffer couler mes larmes paternelles ?

Donnez, mon fils, ce jour à nos foupirs,

Et différez l'heure de vos plaifirs :

Par une joie indifcrète, infenfée,

L'honnêteté ferait trop offenfée.

LISE.

Ah, oui, Monfieur, j'approuve vos douleurs ;

Il m'eft plus doux de partager vos pleurs

Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh, mais, mon père....

RONDON.

Eh, vous n'êtes pas fage.

Quoi! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de fa famille entière!

EUPHEMON.

Dans ces momens un père eft toujours père.
Ses attentats et toutes fes erreurs
Furent toujours le fujet de mes pleurs;
Et ce qui pèfe à mon ame attendrie,
C'eft qu'il eft mort fans réparer fa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui;
Signons, danfons, allons: que de faibleffe!

EUPHEMON.

Mais....

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me bleffe:
De regretter même le plus grand bien,
C'eft fort mal fait: douleur n'eft bonne à rien;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eft une énorme et ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils votre fléau,
Vous mit trois fois fur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme! allez, fa phrénéfie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, et fuivez mes avis;
C'eft un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne penfe;
Je pleure, hélas! fa mort et fa naiffance.

RONDON *à Fierenfat.*

Va: fuis ton père, et fois expéditif,
Prends ce contrat; le mort faifit le vif:

Il n'eſt plus temps qu'avec moi l'on barguigne ;
Prends-lui la main, qu'il parafe et qu'il ſigne.
(*à Liſe.*)
Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir.
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître:
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré:
Tout est au diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire:
Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable:
Né pour souffrir, je sais souffrir gaîment;
Manquer de tout, voilà mon élément:
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était-là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON fils.

Que la misère entraîne d'infamie!
Faut-il encor qu'un valet m'humilie?
Quelle accablante et terrible leçon!
Je sens encor, je sens qu'il a raison.

Il me confole au moins à fa manière.
Il m'accompagne, et fon ame groffière,
Senfible et tendre en fa rufticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal, (puifqu'enfin il eft homme)
Il me foutient fous le poids qui m'affomme,
Il fuit gaîment mon fort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis! hélas! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grâce, à les connaître;
Comment font faits les gens qu'on nomme amis?

EUPHEMON fils.

Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant fouvent de leurs vifites,
A mes foupers délicats parafites,
Vantant mes goûts d'un efprit complaifant,
Et fur le tout empruntant mon argent;
De leur bon cœur m'étourdiffant la tête,
Et me louant, moi préfent.

JASMIN.

Pauvre bête!
Pauvre innocent! tu ne les voyais pas
Te chanfonner au fortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHEMON fils.

Ah! je le crois, car dans ma décadence,
Lorfqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir, nul ne m'offrit fa bourfe.
Puis au fortir, malade et fans reffource,
Lorfqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allais m'offrir mourant, inanimé,

Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un secours
D'où dépendaient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus et traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te consoler?

EUPHEMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis, les amis! quels infames!

EUPHEMON fils.

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHEMON fils.

J'en attendais. hélas! plus de douceur;
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur.
Celle sur-tout qui, m'aimant sans mystère;
Semblait placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis meublé de mes présens,
Des mes bienfaits achetait des amans;
Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorsque de faim j'expirais dans sa rue.
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin;

Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHEMON fils.

Rondon, le père de... quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque et bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine :
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai : je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître,
De moi Rondon se souviendra peut-être;
Et nous pourrions dans notre adversité....

EUPHEMON fils.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère,
Moitié plaisant, moitié triste et colère,
Au fond bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons! c'était une merveille:
Cela pouvait bien avoir de mon temps,
A bien compter, entre six à sept ans;
Et cette fleur avec l'âge embellie
Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah malheureux!

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut consoler;
Je vois toujours à travers ta visière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHEMON fils.

Quel coup du fort, ou quel ordre des cieux,
A pu guider ma misère en ces lieux?
Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures,
Tu restes là tout pensif, et tu pleures.

EUPHEMON fils.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon?
Serais-tu pas parent de la maison?

EUPHEMON fils.

Ah! laisse-moi.

JASMIN *en l'embrassant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHEMON fils *en pleurant.*

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre;
Mourir de faim est par trop rigoureux:
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, sans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leurs bras, qui, la bèche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin?
Enrôlons-nous parmi cette canaille;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHEMON

EUPHEMON fils.

Hélas! dans leurs travaux,
s vils humains, moins hommes qu'animaux,
oûtent des biens dont toujours mes caprices
'avaient privé dans mes fausses délices;
ont au moins, sans trouble, sans remords,
a paix de l'ame et la santé du corps.

SCENE II.

Mme CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mme CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

Que vois-je ici. Serais-je aveugle ou borgne?
'est lui, ma foi; plus j'avise et je lorgne
et homme-là, plus je dis que c'est lui.
(*elle le considère.*)
lais ce n'est plus le même homme aujourd'hui,
e cavalier brillant dans Angoulême,
ouant gros jeu, cousu d'or.... c'est lui-même.
(*elle s'approche d'Euphémon.*)
lais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
t celui-ci me semble pauvre et laid.
a maladie altère un beau visage;
a pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce spectre féminin
Nous poursuit-il de son regard malin?

EUPHEMON fils.

Je la connais, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.

Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé,
Sortons.

Mme CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en ſi piètre poſture?

EUPHEMON fils.

Ma faute.

Mme CROUPILLAC.

Hélas! comme te voilà mis!

JASMIN.

C'eſt pour avoir eu d'excellens amis,
C'eſt pour avoir été volé, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Volé! par qui? comment?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs ſont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs, et conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

Mme CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé.
Mais vous ferez cent fois plus affligé
Quand vous ſaurez les exceſſives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu ſouffertes.

EUPHEMON fils.

Adieu. Madame.

Mme CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu! non, tu ſauras
Mon accident; parbleu, tu me plaindras.

EUPHEMON fils.

Soit, je vous plains; adieu.

Mme CROUPILLAC.

Non, je te jure

Que tu sauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de son métier,
Vint avec moi connaissance lier,

(*elle court après lui.*)

Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre huissiers, et la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec son père, un seigneur Euphémon.

EUPHEMON fils *revenant.*

Euphémon !

Mme CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Ciel ! Madame, de grâce,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Serait. . .

Mme CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHEMON fils.

Quoi ! dans ces mêmes lieux ?

Mme CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Puis-je au moins savoir. . . comme il se porte ?

Mme CROUPILLAC.

Fort bien, je crois...que diable vous importe ?

EUPHEMON fils.

Et que dit-on ?

Mme CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHEMON fils.

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis?

Mme CROUPILLAC.

Ah! c'eſt un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de ſon père,
Depuis long-temps de débauches perdu,
Et qui peut-être eſt à préſent pendu.

EUPHEMON fils.

En vérité.... je ſuis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fierenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me feſait;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHEMON fils.

Eh bien, a-t-il ce bonheur en partage?
Eſt-il à vous?

Mme CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frère inſenſé,
Devenu riche et voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? Quoi, Madame, il l'épouſe?

Mme CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHEMON fils.

Ce jeune objet aimable... dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait ſi divin,
Se donnerait....

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre!

Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHEMON fils, *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.

(*à Mme Croupillac.*)

Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un ſi ſenſible outrage.
Si j'étais cru, cette Liſe aujourd'hui
Aſſurément ne ferait pas pour lui.

Mme CROUPILLAC.

Oh! tu le prends au ton qu'il le faut prendre;
Tu plains mon ſort: un gueux eſt toujours tendre.
Tu paraiſſais bien moins compatiſſant,
Quand tu roulais ſur l'or et ſur l'argent.
Ecoute; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mme CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON fils.

Moi vous ſervir! Hélas, Madame, en quoi?

Mme CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure.
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encore aſſez joli:
Ton eſprit eſt inſinuant, poli;
Tu connais l'art d'empaumer une fille:
Introduis-toi, mon cher, dans la famille;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat;
Vante ſon bien, ſon eſprit, ſon rabat;
Sois en faveur; et lorſque je proteſte

Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste:
Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHEMON, *voyant son père.*

Que vois-je! ô Ciel!

(il s'enfuit.

Mme CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment;
Pourquoi s'enfuir?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint, sans doute.

Mme CROUPILLAC.

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON père, JASMIN.

EUPHEMON.

Je l'avoûrai, cet aspect imprévu,
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne sais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume et de crainte.
Il a l'air noble, et même certains traits
Qui m'ont touché; las! je ne vois jamais
De malheureux à peu près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Persécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils est mort ou vit dans la misère,
Dans la débauche, et fait honte à son père.
De tous côtés je suis bien malheureux!
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux:
L'un par sa perte, et par sa vie infame,

Fait mon fupplice, et déchire mon ame;
L'autre en abufe; il fent trop que fur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie eft un poids qui m'accable.
(*appercevant Jafmin qui le falue.*)
Que me veux-tu, l'ami?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaiffez, digne et noble Euphémon,
Certain Jafmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

Ah, ah! c'eft toi? le temps change un vifage,
Et mon front chauve en fent le long outrage.
Quand tu partis tu me vis encor frais,
Mais l'âge avance et le terme eft bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie?

JASMIN.

Oui, je fuis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant et damné comme un juif:
Le bonheur femble un être fugitif.
Le diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir, le diable me ramène.

EUPHEMON.

Je t'aiderai: fois fage, fi tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'eft enfui?

JASMIN.

Mais... c'eft mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien cherche auffi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs? eft-il fage?

JASMIN.

Il doit l'être:
Je lui connais d'assez bons sentimens:
Il a de plus de fort jolis talens;
Il sait écrire, il sait l'arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de musique:
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHEMON.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé.
Jasmin, mon fils deviendra votre maître;
Il se marie, et dès ce soir peut-être:
Avec son bien son train doit augmenter.
Un de ses gens qui vient de le quitter
Vous laisse encore une place vacante;
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente;
Vous le verrez chez Rondon mon voisin:
J'en parlerai. J'y vais, adieu, Jasmin:
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN *seul.*

Ah! l'honnête homme! ô Ciel, pourrait-on croire
Qu'il soit encore, en ce siècle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon?
Cet air, ce port, cette ame bienfesante,
Du bon vieux temps est l'image parlante.

SCENE

SCENE V.

EUPHEMON fils *revenant*, JASMIN.

JASMIN, *en l'embrassant.*

Je t'ai trouvé déjà condition,
Et nous ferons laquais chez Euphémon.

EUPHEMON fils.

Ah!

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de furprife?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcife,
Et ces fanglots coup fur coup redoublés,
Preffant tes mots au paffage étranglés?

EUPHEMON fils.

Ah! je ne puis contenir ma tendreffe;
Je cède au trouble, au remords qui me preffe.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHEMON fils.

Elle m'a dit.... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut fe taire:
Cet Euphémon...

JASMIN.

Eh bien?

EUPHEMON fils.

Ah! ... c'eft mon père.

JASMIN.

Qui lui, Monfieur?

EUPHEMON fils.

Oui, je fuis cet aîné,
Ce criminel, et cet infortuné,
Qui défola fa famille éperdue.
Ah ! que mon cœur palpitait à fa vue !
Qu'il lui portait fes vœux humiliés !
Que j'étais prêt de tomber à fes pieds !

JASMIN.

Qui vous, fon fils ? Ah ! pardonnez, de grâce,
Ma familière et ridicule audace.
Pardon, Monfieur.

EUPHEMON fils.

Va, mon cœur oppreffé
Peut-il favoir fi tu m'as offenfé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique ; et, s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près fi bon.

EUPHEMON fils.

Et c'eft auffi ce qui me défefpère.
Mais réponds-moi : que te difait mon père ?

JASMIN.

Moi, je difais que nous étions tous deux
Prêts à fervir, bien élevés, très-gueux ;
Et lui, plaignant nos deftins fympathiques,
Nous recevait tous deux pour domeftiques.
Il doit ce foir vous placer chez ce fils,
Ce préfident à Life tant promis,
Ce préfident votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHEMON fils.

Eh bien, il faut développer mon cœur :

Vois tous mes maux, connais leur profondeur.
S'être attiré, par un tiſſu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir paſſer ma fortune,
Etre expoſé, dans ma honte importune,
A le ſervir, quand il m'a tout ôté,
Voilà mon ſort; je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au ſein de la ſouffrance,
Mort aux plaiſirs, et mort à l'eſpérance,
Haï du monde, et mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'oſe être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHEMON fils.

De mon frère, de Liſe.

JASMIN.

Vous ſentiriez un peu de convoitiſe
Pour votre ſœur? Mais vraiment c'eſt un trait
Digne de vous, ce péché vous manquait.

EUPHEMON fils.

Tu ne ſais pas qu'au ſortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je penſe.)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres ſoumis;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voiſinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbriſſeaux
Croiſſent ainſi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour, qui hâtait ſa jeuneſſe,
La fit plus belle, augmenta ſa tendreſſe;
Tout l'univers alors m'eût envié;

Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me fesais un lâche point d'honneur
De méprifer, d'infulter fon ardeur.
Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages.
Quel temps, hélas ! les violens orages
Des paffions qui troublaient mon deftin
A mes parens m'arrachèrent enfin.
Tu fais depuis quel fut mon fort funefte.
J'ai tout perdu ; mon amour feul me refte.
Le ciel, ce ciel qui doit nous défunir,
Me laiffe un cœur, et c'eft pour me punir.

JASMIN.

S'il eft ainfi, fi dans votre mifère
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le confeil était bon,
De vous fourrer, s'il fe peut, chez Rondon.
Le fort maudit épuifa votre bourfe,
L'amour pourrait vous fervir de reffource.

EUPHEMON fils.

Moi, l'ofer voir ! moi, m'offrir à fes yeux,
Après mon crime, en cet état hideux !
Il me faut fuir un père, une maîtreffe ;
J'ai de tous deux outragé la tendreffe ;
Et je ne fais, ô regrets fuperflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOILA, je crois, ce préſident ſi ſage.

EUPHEMON fils.

Lui ? je n'avais jamais vu ſon viſage.
Quoi ! c'eſt donc lui, mon frère, mon rival ?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal ;
J'ai tant preſſé, tant ſurmonté mon père,
Que malgré lui nous finiſſons l'affaire.
(*en voyant Jaſmin.*)
Où ſont ces gens qui voulaient me ſervir ?

JASMIN.

C'eſt nous, Monſieur, nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux ſait lire ?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſait ſans doute écrire ?

JASMIN.

Oh oui, Monſieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait ſavoir auſſi parler.

JASMIN.

Il eſt timide, et ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie ;

Il me paraît qu'il ſent aſſez ſon bien.
Combien veux-tu gagner de gages ?

EUPHEMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monſieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, ſois mon domeſtique;
C'eſt un marché que je veux accepter:
Viens, à ma femme il faut te préſenter.

EUPHEMON fils.

A votre femme ?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON fils.

Quand ?

FIERENFAT.

Dès ce ſoir.

EUPHEMON fils.

Ciel!... Monſieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monſieur!

FIERENFAT.

Hem!

EUPHEMON fils.

En ſeriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous ſemblez bien curieux, mon drole!

EUPHEMON fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de ſon trop de bonheur!

FIERENFAT.

Qu'eſt-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous reſſembler et plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois; mon homme eſt téméraire.
Çà, qu'on me ſuive, et qu'on ſoit diligent,
Sobre, frugal, ſoigneux, adroit, prudent,
Reſpectueux; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie,
C'eſt d'affubler ſa face de palais
A poing fermé de deux larges ſoufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHEMON fils.

Ah! ſoyons ſage, il eſt bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs eſt de ſavoir ſouffrir.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mme CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mme CROUPILLAC.

J'AI, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit ?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie
Dans la maison semer la zizanie ?
As-tu flatté le bon homme Euphémon ?
Parle : as-tu vu la future ?

EUPHEMON fils.

Hélas ! non.

Mme CROUPILLAC.

Comment ?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Mme CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, et rends-moi
Ce traître ingrat qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.
Reprends cet air imposant et vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphait sitôt de la sagesse.
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perdue.

Mme CROUPILLAC.

Eh! quoi! quel embarras!

EUPHEMON fils.

J'étais hardi lorfque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raifons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat eft, ma foi, notre maître;
Pour fes valets il nous retient tous deux.

Mme CROUPILLAC.

C'eft fort bien fait, vous êtes trop heureux;
De fa maîtreffe être le domeftique,
Eft un bonheur, un deftin prefque unique:
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me femble, elle eft fortie.

Mme CROUPILLAC.

Eh, fois donc vîte amoureux, je t'en prie:
Voici le temps, ofe un peu lui parler.
Quoi! je te vois foupirer et trembler!
Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah! de grâce!

EUPHEMON fils.

Si vous faviez hélas! ce qui fe paffe
Dans mon efprit interdit et confus,
Ce tremblement ne vous furprendrait plus.

JASMIN, *en voyant Life.*

L'aimable enfant! comme elle eft embellie!

EUPHEMON fils.

C'eft elle, ô Dieux! je meurs de jaloufie,
De défefpoir, de remords et d'amour.

Mme CROUPILLAC.

Adieu, je vais te servir à mon tour.

EUPHEMON fils.

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triste hymen.

Mme CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHEMON fils.

Je tremble hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.

EUPHEMON fils.

Oh! je te suis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore;
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, et EUPHEMON fils *plus reculé*.

LISE.

J'AI beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas! et plus je vois
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,

C'eſt qu'en effet Fierenfat et mon père
En ſont plus vifs à preſſer ma miſère ;
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

MARTHE.

En v'rité, ce vieillard eſt trop bon.
Ce Fierenfat eſt par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique ;
Je lui pardonne ; accablé du premier,
Au moins ſur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eſt pas ſûr que l'autre ſoit ſans vie.

LISE.

Hélas ! il faut (quel funeſte tourment !)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De ſon danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah ! ſans l'aimer on peut plaindre ſon ſort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'eſt être mort.
Vous allez donc être enfin à ſon frère.

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me déſeſpère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur ;
L'averſion s'eſt changée en horreur :
C'eſt un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me conſume
Je me réſous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en fecret, ô gentille merveille!
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE *à Jafmin.*

Très-volontiers.

LISE *à part.*

O fort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu refpectes le fil,
Lorfqu'un ingrat, un amant fi coupable,
Rendit ma vie, hélas! fi miférable.

MARTHE *venant à Life.*

C'eft un des gens de votre préfident;
Il eft à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jafmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toujours m'excéder!
Et même abfent en tous lieux m'obféder!
De mon hymen que je fuis déjà laffe!

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.

MARTHE *revenant.*

Abfolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vite, et courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils, *s'appuyant sur* JASMIN.

EUPHEMON fils.

La voix me manque, et je ne puis marcher;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main: venons sur son passage.

EUPHEMON fils.

Un froid mortel a passé dans mon cœur.
(*à Lise.*)
Souffrirez-vous?...

LISE *sans le regarder.*

Que voulez-vous, Monsieur?

EUPHEMON fils, *se jetant à genoux.*

Ce que je veux? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je? ô Ciel!

MARTHE.

Quelle étrange visite!
C'est Euphémon! Grand Dieu! qu'il est changé!

EUPHEMON fils.

Oui, je le suis, votre cœur est vengé;
Oui, vous devez en tout me méconnaître:
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature et l'amour.

Jeune, égaré, j'avais tous les caprices;
De mes amis j'avais pris tous les vices;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma détestable erreur;
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu saint et sacré,
Y reste seul, il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramène,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,
Non pour oser traverser vos destins;
Un malheureux n'a pas de tels desseins:
Mais quand les maux où mon esprit succombe
Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je suis venu, l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière.
Heureux cent fois en quittant la lumière,
Si, destiné pour être votre époux
Je meurs au moins sans être haï de vous!

LISE.

Je suis à peine en mon sens revenue.
C'est vous? ô Ciel! vous qui cherchez ma vue!
Dans quel état! quel jour!... Ah malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHEMON fils.

Oui, je le sais: mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant, semblent plus grands encore:
Ils sont affreux, et vous les connaissez;
J'en suis puni, mais point encore assez.

LISE.

Est-il bien vrai, malheureux que vous êtes!
Qu'enfin, domptant vos fougues indifcrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHEMON fils.

Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire?
Ah! j'ai trop tard aperçu fa lumière;
Trop vainement mon cœur en eft épris;
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous avez gagné cette victoire?
Confultez-vous, ne trompez point mes vœux;
Seriez-vous bien et fage et vertueux?

EUPHEMON fils.

Oui, je le fuis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui feul m'a foutenu.
J'ai tout fouffert, tout jufqu'à l'infamie.
Ma main cent fois allait trancher ma vie;
Je refpectai les maux qui m'accablaient;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes fentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être,
De ma raifon je vous dois le retour,
Si j'en conferve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front ferein, brillant de nouveaux charmes;
Regardez-moi, tout changé que je fuis,

Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristeffe,
Sur mon vifage ont flétri la jeuneffe.
Je fus peut-être autrefois moins affreux ;
Mais voyez-moi, c'eft tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois conftant et raifonnable,
C'en eft affez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites vous? Jufte Ciel! vous pleurez!

LISE à *Marthe.*

Ah! foutiens-moi, mes fens font égarés.
Moi, je ferais l'époufe de fon frère?...
N'avez-vous point vu déjà votre père?

EUPHEMON fils.

Mon front rougit, il ne s'eft point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré.
Haï de lui, profcrit fans efpérance,
J'ofe l'aimer, mais je fuis fa préfence.

LISE.

Eh, quel eft donc votre projet enfin?

EUPHEMON fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre fort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre ;
Changeant de nom, auffi-bien que d'état,
Avec honneur je fervirai foldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, et m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'eft point bleffé ;
Rofe et Fabert ont ainfi commencé.

LISE.

Ce défefpoir eft d'une ame bien haute,

l eft d'un cœur au-deffus de fa faute;
;es fentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, fi de moi je difpofe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propofe,
De votre fort fi je puis prendre foin,
Pour le changer vous n'irez pas fi loin.

EUPHEMON fils.

O Ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchaient: votre remords m'enflamme.

EUPHEMON fils.

Quoi! vos beaux yeux, fi long-temps courroucés,
Avec amour fur les miens font baiffés!
Vous rallumez ces feux fi légitimes,
Ces feux facrés qu'avaient éteint mes crimes.
Ah! fi mon frère, aux tréfors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avait fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité;
Je vous fuis cher, il eft déshérité.
Ah! je mourrai de l'excès de ma joie.

MARTHE.

Ma foi, c'eft lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces foupirs enflammés,
Diffimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi, fi vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parens; votre père;
Nous ne pouvons cacher à votre frère

Que vous avez embrassé mes genoux ;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déjà de sa grave colère.

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

Ou quelque diable a troublé ma visière,
Ou si mon œil est toujours clair et net,
Je suis .. j'ai vu... je le suis... j'ai mon fait.
(en avançant vers Euphémon.)
Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire.

EUPHEMON fils *en colère.*

Je.....

JASMIN *se mettant entr'eux.*

C'est, Monsieur, une importante affaire,
Qui se traite, et que vous dérangez ;
Ce sont deux cœurs en peu de temps changés ;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu ? Quoi ! lui baiser la main!
De la vertu ? scélérat!

EUPHEMON fils.

Ah! Jasmin,
Que si j'osais....

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'aſſomme !
Si c'eût été du moins un gentilhomme !
Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah! traître!
Je te ferai pendre ici, ſur ma foi.
(*à Marthe.*)
Tu ris, coquine?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi?
De quoi ris-tu?

MARTHE.

Mais, Monſieur, de la choſe...

FIERENFAT.

Tu ne ſais pas à quoi ceci t'expoſe,
Ma bonne amie, et ce qu'au nom du roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le ſais à merveilles.

FIERENFAT *à Liſe.*

Et vous ſemblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidelle, avec votre air ſucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconſtance eſt précoce.
Un jour d'hymen! une heure avant la noce!
Voilà, ma foi, de votre probité!

LISE.

Calmez, Monſieur, votre eſprit irrité:
Il ne faut pas ſur la ſimple apparence
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes ſentimens, vous les eſtimerez.

FIERENFAT.

Plaiſant chemin pour avoir de l'eſtime!

EUPHEMON fils.

Oh! c'en eſt trop.

LISE à *Euphémon.*

Quel courroux vous anime?
Eh! réprimez...

EUPHEMON fils.

Non, je ne puis ſouffrir
Que d'un reproche il oſe vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd ſon douaire,
Son bien, ſa dot, quand...

EUPHEMON fils, *en colère, et mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Savez-vous vous taire?

LISE.

Eh! modérez...

EUPHEMON fils.

Monſieur le préſident,
Prenez un air un peu moins impoſant,
Moins fier, moins haut, moins juge; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme;
Elle n'eſt point votre maîtreſſe auſſi.

Eh, pourquoi donc gronder de tout ceci?
Vos droits sont nuls; il faut avoir su plaire
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient pas faits pour vous;
Il vous sied mal d'oser être jaloux.
Madame est bonne et fait grâce à mon zèle:
Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT, *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment?

FIERENFAT.

Allez me chercher des sergens.

LISE *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de respect à son maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON fils.

Observez
Ce qu'à Madame ici vous en devez;
Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paraître,
C'est vous, Monsieur, qui m'en devez peut être.

FIERENFAT.

Moi... moi?

EUPHEMON fils.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé.
C'est quelque amant en valet déguisé.
Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHEMON fils.

Je l'ignore ;
Ma destinée est incertaine encore ;
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de son cœur,
De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la justice,
Je t'en réponds ; va, va, je cours hâter
Tous mes records, et vite instrumenter.
Allez, perfide, et craignez ma colère ;
J'amènerai vos parens, votre père ;
Votre innocence en son jour paraîtra ;
Et comme il faut on vous estimera.

SCENE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE

LISE.

Eh, cachez-vous, de grâce, rentrons vite ;
De tout ceci je crains pour nous la suite.
Si votre père apprenait que c'est vous,
Rien ne pourrait appaiser son courroux ;
Il penserait qu'une fureur nouvelle
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble et les divisions ;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas, sans vous entendre.

MARTHE.

Laissez-moi donc le soin de le cacher.
Soyez-en sûr, on aura beau chercher.

LISE.

All:z, croyez qu'il eſt très-néceſſaire
Que j'adouciſſe en ſecret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien...

(*à Marthe.*)

Prends ſoin qu'il ne paraiſſe.
Eh! va donc vîte.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

Eh bien, ma Liſe, qu'eſt-ce?
Je te cherchais et ton époux auſſi.

LISE.

Il ne l'eſt pas, que je crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monſieur, la bienſéance
M'oblige encor d'éviter ſa préſence.

(*elle ſort.*)

RONDON.

Ce préſident eſt donc bien dangereux!
Je voudrais être *incognito* près d'eux,
Là... voir un peu quelle plaiſante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on deſtine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

Ah! les fripons; ils font fins et fubtils.
Où les trouver? où font-ils? où font-ils?
Où cachent-ils ma honte et leur fredaine?

RONDON.

Ta gravité me femble hors d'haleine.
Que prétends-tu? que cherches-tu? qu'as-tu?
Que t'a-t-on fait?

FIERENFAT.

J'ai... qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu! tudieu! prends garde, arrête, obferve.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préferve
De lui donner le nom que je lui dois!
Je fuis cocu, malgré toutes les loix.

RONDON.

Mon gendre!

FIERENFAT.

Hélas! il eft trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi! la chofe...

FIERENFAT.

Oh! la chofe eft fort claire.

RONDON.

Vous me pouffez.

FIERENFAT.

FIERENFAT.

C'eſt moi qu'on pouſſe à bout.

RONDON.

Si je croyais.....

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant eſt facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voiſins
J'étranglerais ma Liſe de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la choſe eſt prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée
La voix éteinte et le regard baiſſé:
Elle avait l'air timide, embarraſſé.
Mon gendre, allons, ſurprenons la pendarde;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur! Oh, voyez-vous? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raiſon.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

Ah ! je me ſauve à peine entre tes bras.
Que de danger ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une ame auſſi tendre, auſſi pure,
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure !
Cher Euphémon, cher et funeſte amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment !
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.
(*à Marthe.*)
Prends garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe et l'écritoire ;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon uſage en ſecret pratiqués,
Par ces furets ne ſont point remarqués.
Là, votre amant ſe tapit, ſe dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe ;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute eſt en défaut.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Eh bien, Jaſmin, qu'a-t-on fait?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai ſoutenu mon interrogatoire;
Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
J'ai répondu ſans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait ſa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Diſait, mon fils, ſachons la vérité.
Moi toujours ferme, et toujours laconique,
Je rembarrais la troupe ſcolaſtique.

LISE.

On ne ſait rien?

JASMIN.

Non, rien; mais dès demain
On ſaura tout; car tout ſe ſait enfin.

LISE.

Ah! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir ſon père:
Je tremble encore, et tout accroît ma peur;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes eſpérances;
Il m'aidera....

MARTHE.

Moi, je ſuis dans des tranſes

Que tout ceci ne ſoit cruel pour vous ;
Car nous avons deux pères contre nous,
Un préſident, les bégueules, les prudes.
Si vous ſaviez quels airs hautains et rudes,
Quel ton ſévère, et quel ſourcil froncé,
De leur vertu le faſte rehauſſé
Prend contre vous, avec quelle inſolence
Leur âcreté pourſuit votre innocence,
Leurs cris, leur zèle et leur ſainte fureur,
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre ;
Je n'ai jamais vu ſemblable bagarre ;
Tout le logis eſt ſens-deſſus-deſſous.
Ah ! que les gens ſont ſots, méchans et fous !
On vous accuſe, on augmente, on murmure ;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons ſont déjà renvoyés,
Tout interdits, ſans boire et point payés.
Pour le feſtin ſix tables bien dreſſées
Dans ce tumulte ont été renverſées.
Le peuple accourt, le laquais boit et rit,
Et Rondon jure, et Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père reſpectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable ?

MARTHE.

Madame, on voit ſur ſon front éperdu
Cette douleur qui ſied à la vertu ;
Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache ſi noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raiſons il combat vos parens.

Enfin, ſurpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, et dit que ſur perſonne
Il ne faudra s'aſſurer déſormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inſpire de tendreſſe !

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre eſpèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah ! gardons nous en bien ;
Mon cœur eſt pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

Matoise, mijaurée !
Fille preſſée, ame dénaturée !
Ah ! Liſe, Liſe, allons, je veux ſavoir
Tous les enteurs de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corſaire ?
Son nom, ſon rang ; comment t'a-t-il pu plaire ?
De ſes méfaits je veux ſavoir le fil.
D'où nous vient-il ? en quel endroit eſt-il ?
Réponds, réponds : tu ris de ma colère,
Tu ne meurs pas de honte ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non?* toujours ce chien de ton :
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!
La négative eſt pour moi trop ſuſpecte,
Quand on a tort il faut qu'on me reſpecte,
Que l'on me craigne, et qu'on ſache obéir.

LISE.

Oui, je ſuis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah! c'eſt parler cela; quand je menace,
On eſt petit....

LISE.

Je ne veux qu'une grace,
C'eſt qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon? bon! eh, que pourra-t-il faire?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des ſecrets qu'il faut lui confier;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer;
Daignez.... c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire;
A ce bon homme elle veut s'expliquer;
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule;
Puis ſur le champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

Digne Euphémon, pourrai-je te toucher?
Mon cœur de moi femble fe détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(*à Marthe.*)
Ecoute un peu. (*elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous ferez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON père, LISE.

LISE.

Un fiége... Hélas!... Monfieur, affeyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMON, *l'empêchant de fe mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère;
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHEMON père.

Qui vous ma fille?

LISE.

Oui, j'ofe me flatter
Que c'eft un nom que j'ai fu mériter.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

Ah! je me fauve à peine entre tes bras.
Que de danger! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une ame auffi tendre, auffi pure,
D'un tel foupçon fouffre un moment l'injure!
Cher Euphémon, cher et funefte amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment!
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expofe à l'infamie.
(*à Marthe.*)
Prends garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe et l'écritoire;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon ufage en fecret pratiqués,
Par ces furets ne font point remarqués.
Là, votre amant fe tapit, fe dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute eft en défaut.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Eh bien, Jasmin, qu'a-t-on fait?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire;
Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous trainait sa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait, mon fils, sachons la vérité.
Moi toujours ferme, et toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scolastique.

LISE.

On ne sait rien?

JASMIN.

Non, rien; mais dès demain
On saura tout; car tout se sait enfin.

LISE.

Ah! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir son père:
Je tremble encore, et tout accroît ma peur;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances;
Il m'aidera....

MARTHE.

Moi, je suis dans des transes

EUPHEMON père.

Hélas ! vous oubliez
Qu'il ne faut point, par de nouveaux ſupplices,
De ma bleſſure ouvrir les cicatrices.
Mon fils eſt mort, ou mon fils loin d'ici
Eſt dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander ſa grâce ?

LISE.

La demander ! ſans doute il y viendra ;
Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

EUPHEMON père.

Que dites-vous ?

LISE.

Oui, ſi la mort trop prompte
N'a pas fini ſa douleur et ſa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHEMON père.

Vous ſentez trop quel eſt mon trouble extrême.
Mon fils vivrait !

LISE.

S'il reſpire, il vous aime.

EUPHEMON père.

Ah ! s'il m'aimait ! mais quelle vaine erreur ?
Comment ? de qui l'apprendre ?

LISE.

De ſon cœur.

EUPHEMON père.

Mais ſauriez-vous....

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON père.

Non, non, c'eſt trop me tenir en ſuſpens,
Ayez pitié du déclin de mes ans:
J'eſpère encore, et je ſuis plein d'alarmes.
J'aimai mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah! s'il vivait, s'il était vertueux!
Expliquez-vous; parlez moi.

LISE.

Je le veux.
Il en eſt temps, il faut vous ſatisfaire.
(*elle fait quelques pas et s'adreſſe à Euphémon fils, qui eſt dans la couliſſe.*)
Venez enfin.

SCENE VI.

EUPHEMON père, EUPHEMON fils, LISE.

EUPHEMON père.

Que vois-je? ô Ciel!

EUPHEMON fils, (*aux pieds de ſon père*)

Mon père,
Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort.
J'attends d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHEMON père.

Ah! qui t'amène en cette conjoncture?

EUPHEMON fils.

Le repentir, l'amour et la nature.

LISE, *ſe mettant auſſi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.
Oui, nous avons les mêmes ſentimens,
Le même cœur...

EUPHEMON fils, *en montrant Lise.*

Hélas! ſon indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offenſe;
Suivez, ſuivez, pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'eſpérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous et d'elle;
Et ſi je vis, ah! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue!
De quels tranſports votre ame eſt-elle émue?
Eſt-ce la haine? Et ce fils condamné...

EUPHEMON père, *ſe levant et l'embraſſant.*

C'eſt la tendreſſe, et tout eſt pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame:
Je ſuis ton père.

LISE.

Et j'oſe être ſa femme.
J'étais à lui: permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds ſoient enfin renoués.
Non, ce n'eſt pas votre bien qu'il demande;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,
Il ne veut rien; et s'il eſt vertueux,
Tout ce que j'ai ſuffira pour nous deux.

SCENE VII et dernière.

Les Acteurs précédens, RONDON, Madame CROUPILLAC, FIERENFAT, Recors, Suite.

FIERENFAT.

Ah! le voici qui parle encore à Liſe.
Prenons notre homme hardiment par ſurpriſe;

Montrons un cœur au dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc.

LISE.

Votre frère.

EUPHEMON père.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez, ce fripon? mon frère?

LISE.

Oui.

Mme CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement! quoi? c'est donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh! je joue un fort singulier rôle:
Tudieu, quel frère!

EUPHEMON père.

Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mme CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHEMON fils *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaiſſiez ;
C'eſt vous, Monſieur, qui me la raviſſiez.
Dans d'autres temps j'avais eu ſa tendreſſe.
L'emportement d'une folle jeuneſſe
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour ſalutaire,
Ma probité, ma maîtreſſe, mon père.
M'envîrez-vous l'inopiné retour
Des droits du ſang, et des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne,
Vous les aimez.... moi j'aime ſa perſonne ;
Chacun de nous aura ſon vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monſieur, dans ſon cœur.

EUPHEMON père.

Non, ſa bonté ſi déſintéreſſée
Ne ſera pas ſi mal récompenſée :
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir ſans bien, ſans dot, à ſes appas.

RONDON.

Oh ! bon cela.

Mme CROUPILLAC.

Je ſuis émerveillée,
Toute ébaubie, et toute conſolée.
Ce gentilhomme eſt venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
(*à Euphémon fils.*)
Vîte, épouſez : le ciel vous favoriſe ;
Car tout exprès pour vous il a fait Liſe ;
Et je pourrai, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon préſident.

LISE *à Rondon.*

De tout mon cœur. Et vous, fouffiez, mon père,
Souffrez qu'une ame et fidelle et fincère,
Qui ne pouvait fe donner qu'une fois,
Soit ramenée à fes premières lois.

RONDON.

Si fa cervelle eft enfin moins volage....

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il eft fage....

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si fur-tout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en fuis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, fans doute, en trouvant un mien frère:
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme et du bien.

Mme CROUPILLAC.

Eh! fi vilain! quel cœur fordide et chiche!
Faut-il toujours courtifer la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Affez pour vivre, et plus que tu ne vaux?
Ne fuis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs fermens, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chanfons fans efprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promeffes;
Nous plaiderons; je montrerai les pièces.

Le parlement doit en femblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains fa jufte colère;
Epoufe-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON père *à Mme Croupillac.*

Je fuis confus du vif empreffement
Dont vous fla tez mon fils le préfident;
Votre procès lui devrait plaire encore;
C'eft un dépit dont la caufe l'honore;
Mais permettez que mes foins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens profpères,
Soyez unis, embraffez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, et mon cœur le confeffe,
Défefpérer jamais de la jeuneffe.

Fin du cinquième et dernier acte.

LA PRUDE,

COMEDIE.

Représentée en 1747.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

CETTE pièce eſt bien moins une traduction qu'une eſquiſſe légère de la fameuſe comédie de *Wicherley*, (*) intitulée : *Plain-dealer*, *l'homme au franc procédé*. Cette pièce a encore en Angleterre la même réputation que le Miſanthrope en France. L'intrigue eſt infiniment plus compliquée, plus intéreſſante, plus chargée d'incidens ; la ſatire y eſt beaucoup plus forte et plus inſultante ; les mœurs y ſont d'une telle hardieſſe qu'on pourrait placer la ſcène dans un mauvais lieu, attenant un corps de garde. Il ſemble que les Anglais prennent trop de liberté, et que les Français n'en prennent pas aſſez.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier ſon *Plain-dealer* à la plus fameuſe appareilleuſe de Londres. On peut juger, par la protectrice, du caractère des protégés. La licence du temps de *Charles II* était auſſi débordée que le fanatiſme avait été ſombre et barbare du temps de l'infortuné *Charles I*.

Croira-t-on que chez les nations polies les termes de gueuſe, de p . . . de bor . . . de rufien,

(*) Voyez ce que M. *de Voltaire* dit de *Wicherley* et de ſes ouvrages dans les *Mélanges en proſe*.

de m.... de v.... et tous leurs accompagnemens font prodigués dans une comédie où toute une cour très-ſpirituelle allait en foule ?

Croira-t-on que la connaiſſance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus vraies et les plus brillantes, les traits d'eſprit les plus fins ſe trouvent dans le même ouvrage ?

Rien n'eſt cependant plus vrai. Je ne connais point de comédie chez les anciens ni chez les modernes où il y ait autant d'eſprit. Mais c'eſt une ſorte d'eſprit qui s'évapore dès qu'il paſſe chez l'étranger.

Nos bienſéances, qui ſont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ſes parties ; il a fallu en retrancher des rôles tout entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très-légère idée de la hardieſſe anglaiſe ; et cette imitation, quoique par-tout voilée de gaze, eſt encore ſi forte qu'on n'oſerait pas la repréſenter ſur la ſcène de Paris.

Nous ſommes entre deux théâtres bien différens l'un de l'autre : l'eſpagnol et l'anglais. Dans le premier, on repréſente JESUS-CHRIST, des poſſédés et des diables ; dans le ſecond, des cabarets et quelque choſe de pis.

PROLOGUE. (*)

MADAME DU TOUR, VOLTAIRE.

Mme DU TOUR.

NON, je ne jouerai pas le bel emploi vraiment;
La belle farce qu'on apprête!
Le plaisant divertissement
Pour le jour de LOUIS, pour cette auguste fête,
Pour la fille des rois, pour le sang des héros,
Pour le juge éclairé de nos meilleurs ouvrages,
Vanté des beaux-esprits, consulté par les sages,
Et pour la baronne de Sceaux!

VOLTAIRE.

Mais pour être baronne est-on si difficile?
Je sais que sa cour est l'asile
Du goût que les Français savaient jadis aimer;
Mais elle est le séjour de la douce indulgence.
On a vu son suffrage enseigner à la France
Ce que l'on devait estimer:
On la voit garder le silence,
Et ne décider point alors qu'il faut blâmer.

Mme DU TOUR.

Elle se taira donc, Monsieur, à votre farce.

VOLTAIRE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît?

Mme DU TOUR.

Oh! parce
Que l'on hait les mauvais plaisans.

(*) *La Prude* fut représentée sur le théâtre d'Anet pour Madame la duchesse *du Maine*. M. de *Voltaire* y joua, et fit ce Prologue pour annoncer la pièce.

VOLTAIRE.

Mais que voulez-vous donc pour vos amusemens?

Mme DU TOUR.

Tout autre chose.

VOLTAIRE.

Eh quoi ? des tragédies
Qui du théâtre anglais soient d'horribles copies?

Mme DU TOUR.

Non, ce n'est pas ce qu'il nous faut;
La pitié, non l'horreur doit régner sur la scène.
Des sauvages anglais la triste Melpomène
Prit pour théâtre un échafaud.

VOLTAIRE.

Aimez-vous mieux la sage et grave comédie
Où l'on instruit toujours, où jamais on ne rit,
Où Sénèque et Montagne étalent leur esprit,
Où le public enfin bat des mains et s'ennuie?

Mme DU TOUR.

Non, j'aimerais mieux Arlequin
Qu'un comique de cette espèce;
Je ne puis souffrir la sagesse,
Quand elle prêche en brodequin.

VOLTAIRE.

Oh! que voulez-vous donc?

Mme DU TOUR.

De la simple nature,
Un ridicule fin, des portraits délicats,
De la noblesse sans enflûre;
Point de moralités; une morale pure
Qui naisse du sujet et ne se montre pas.
Je veux qu'on soit plaisant sans vouloir faire rire;
Qu'on ait un style aisé, gai, vif et gracieux:
Je veux enfin que vous sachiez écrire
Comme on parle en ces lieux.

VOLTAIRE.

Je vous baiſe les mains ; je renonce à vous plaire.
Vous m'en demandez trop : je m'en tirerais mal ;
Allez vous adreſſer à Madame de Staal ; (*)
Vous trouverez-là votre affaire.

Mme DU TOUR.

Oh ! que je voudrais bien qu'elle nous eût donné
Quelque bonne plaiſanterie.

VOLTAIRE.

Je le voudrais auſſi ; j'étais déterminé
A ne vous point lâcher ma vieille rapſodie,
Indigne du ſéjour aux Grâces deſtiné.

Mme DU TOUR.

Eh, qui l'a donc voulu ?

VOLTAIRE.

Qui l'a voulu ? Thérèſe....
C'eſt une étrange femme : il faut, ne vous déplaiſe,
Quitter tout dès qu'elle a parlé.
Dût-on être berné, ſifflé,
Elle veut à la fois le bal, et comédie,
Jeu, toilette, opéra, promenade, ſoupé,
Des pompons, des magots, de la géométrie.
Son eſprit en tout temps eſt de tout occupé ;
Et jugeant des autres par elle,
Elle croit que pour plaire on n'a qu'à le vouloir ;
Que tous les arts, ornés d'une grâce nouvelle,
De briller dans Anet ſe feront un devoir,
Dès que du Maine les appelle.
Paſſe pour les beaux-arts : ils ſont faits pour ſes yeux ;
Mais non les farces inſipides :

(*) On connaît Madame *de Staal* par ſes Mémoires, quoiqu'elle ait eu l'intention *de ne s'y peindre qu'en buſte*. Elle a fait auſſi quelques comédies où il y a du naturel, de la gaieté et du bon ton.

Gilles doit disparaître auprès des Euripides.
Je conçois vos raisons, et vous m'ouvrez les yeux.
On ne me jouera point.

Mme DU TOUR.

Quoi? que voulez-vous dire?
On ne vous jouera point?... on vous jouera, morbleu!
Je vous trouve plaisant de vouloir nous prescrire
Vos volontés pour règle... Oh! nous verrons beau jeu.
Nous verrons si pour rien j'aurai pris tant de peine,
Que d'apprendre un plat rôle, et de le répéter...

VOLTAIRE.

Mais....

Mme DU TOUR.

Mais je crois qu'ici vous voulez disputer?

VOLTAIRE.

Vous-même m'avez dit qu'il fallait sur la scène
Plus d'esprit, plus de sens, des mœurs, un meilleur ton.
Un ouvrage en un mot....

Mme DU TOUR.

Oui, vous avez raison;
Mais je veux qu'on vous siffle, et j'en fais mon envie.
Si vous n'êtes plaisant, vous serez plaisanté:
Et ce plaisir en vérité
Vaut celui de la comédie.
Allons, et qu'on commence.

VOLTAIRE.

Oh, mais... vous m'avez dit.

Mme DU TOUR.

J'aurai mon dit, et mon dédit.

VOLTAIRE.

De berner un pauvre homme ayez plus de scrupule.

Mme DU TOUR.

Vous voilà bien malade: il faut servir les grands.

On

On amuſe ſouvent plus par ſon ridicule
Que l'on ne plaît par ſes talens.

VOLTAIRE.

Allons, ſoumettons-nous : la réſiſtance eſt vaine.
Il faut bien s'immoler pour les plaiſirs d'Anet.
Vous n'êtes dans ces lieux, Meſſieurs, qu'une centaine ;
Vous me garderez le ſecret.

AUTRE PROLOGUE,

Récité par M. DE VOLTAIRE, *ſur le théâtre de Sceaux, devant Madame* LA DUCHESSE DU MAINE, *avant la repréſentation de la comédie de la Prude.*

Le 15 décembre 1747.

O vous ! en tous les temps par Minerve inſpirée,
Des plaiſirs de l'eſprit protectrice éclairée,
Vous avez vu finir ce ſiècle glorieux,
Ce ſiècle des talens accordé par les dieux.
Vainement on ſe diſſimule
Qu'on fait pour l'égaler des efforts ſuperflus;
Favoriſez au moins ce faible crépuſcule
Du beau jour qui ne brille plus.
Ranimez les accens des filles de mémoire,
De la France à jamais éclairez les eſprits;
Et lorſque vos enfans combattent pour ſa gloire,
Soutenez-la dans nos écrits.
Vous n'avez point ici de ces pompeux ſpectacles
Où les chants et la danſe étalent leurs miracles;
Daignez vous abaiſſer à de moindres ſujets;
L'eſprit aime à changer de plaiſirs et d'objets :
Nous poſſédons bien peu; c'eſt ce peu qu'on vous donne;
A peine en nos écrits verrez-vous quelques traits
D'un comique oublié que Paris abandonne.
Puiſſent tant de beautés, dont les brillans attraits
Valent mieux, à mon ſens, que les vers les mieux faits,
S'amuſer avec vous d'une Prude friponne,

Qu'elles n'imiteront jamais !
On peut bien ſans effronterie
Aux yeux de la raiſon jouer la pruderie ;
Tout défaut dans les mœurs à Sceaux eſt combattu :
Quand on fait devant vous la ſatire d'un vice,
C'eſt un nouvel hommage, un nouveau ſacrifice
Que l'on préſente à la vertu.

PERSONNAGES.

Mme DORFISE, veuve.

Mme BURLET, sa cousine.

COLETTE, suivante de *Dorfise*.

BLANFORD, capitaine de vaisseau.

DARMIN, son ami.

BARTOLIN, caissier.

Le Chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de *Darmin*, déguisée en jeune turc.

La scène est à Marseille.

LA PRUDE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en Turc.* (*)

AH, mon cher oncle ! ah, quel cruel voyage !
Que de dangers ! quel étrange équipage !
Il faut encor cacher fous un turban
Mon nom, mon cœur, mon fexe et mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons : je te plains ; mais, ma nièce,
Lorfque ton père eft mort conful en Gréce,
Quand nous étions tous deux après fa mort
Privés d'amis, de biens et de fupport,
Que ta beauté, tes grâces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funefte avantage ;
Pour comble enfin, quand un maudit bacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors ? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te mafquer, partir vîte ?

ADINE.

D'autres dangers font préparés pour moi.

(*) Dans la pièce anglaife, cette jeune perfonne s'appelle *Fidelia.* Elle s'eft déguifée en garçon, et a fervi de page à *Manly*, capitaine de vaiffeau.

DARMIN.

Ne rougis point, ma nièce, calme-toi;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune turc masquée,
Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement,
Prendre du sexe et l'habit et la mine,
Devant les yeux de vingt gardes-marine;
Qui tous étaient plus dangereux pour toi
Qu'un vieux bacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marseille,
Loin des bachas, et près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah! Blanford est honnête homme sans doute;
Mais que de maux tant de vertu me coûte!
Fallait-il donc avec lui revenir?

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois sa plus douce espérance.

ADINE.

Qu'il se trompait!

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra justice, en te connaissant mieux.
Peut-il long-temps se coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait son unique étude?

ADINE.

On la dit belle; il l'aimera toujours;
Il est constant.

DARMIN.

Bon ! qui l'eſt en amours ?

ADINE.

Je crains Dorſiſe.

DARMIN.

Elle eſt trop intrigante ;
Sa pruderie eſt, dit-on, trop galante ;
Son cœur eſt faux, ſes propos médiſans.
Ne crains rien d'elle, on ne trompe qu'un temps.

ADINE.

Ce temps eſt long, ce temps me déſeſpère.
Dorſiſe trompe ! et Dorſiſe a ſu plaire !

DARMIN.

Mais, après tout, Blanford t'eſt-il ſi cher ?

ADINE.

Oui ; dès ce jour, où deux vaiſſeaux d'Alger (*)
Si vivement ſur les flots l'attaquèrent,
Ah ! que pour lui tous mes ſens ſe troublèrent !
Dans mes frayeurs, un ſentiment bien doux
M'intéreſſait pour lui comme pour vous ;
Et courageuſe, en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitais être homme, et le défendre.
Songez-vous bien que lui ſeul me ſauva,
Quand ſur les eaux notre vaiſſeau brûla ?
Ciel ! que j'aimai ſes vertus, ſon courage,
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image !

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, ſa vertu peut plaire ;

(*) Dans l'anglais, ce n'eſt pas contre des vaiſſeaux d'Alger que le capitaine a combattu, mais contre des Hollandais.

Mais fon humeur, et fon auftérité,
Ont-ils pu plaire à ta fimplicité?

ADINE.

Mon caractère eft férieux; et j'aime
Peut-être en lui jufqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raifon.

DARMIN.

Il eft fouvent trop confiant, trop bon;
Et fon humeur gâte encor fa franchife.

ADINE.

De fes défauts le plus grand c'eft Dorfife.

DARMIN.

Il eft trop vrai. Pourquoi donc refufer
D'ouvrir fes yeux, de les défabufer,
Et de briller dans ton vrai caractère?

ADINE.

Peut-on briller lorfqu'on ne faurait plaire?
Hélas! du jour que par un fort heureux
Deffus fon bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé qu'il n'aperçût ma feinte:
En arrivant je fens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en, ménagez mon ennui;
Sacrifiée à Dorfife adorée,
Dans mon malheur, je veux être ignorée;
Je ne veux pas qu'il connaiffe en ce jour
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc ?

ADINE.

Je veux, dès ce foir même,
Dans un couvent fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorfque fi vîte on fe met en couvent,
Tout à loifir, ma nièce, on s'en repent.
Avec le temps tout fe fera, te dis-je.
Un foin plus trifte à préfent nous afflige ;
Car dans l'inftant, où ce du Gué (*) nouveau
Si noblement fit fauter fon vaiffeau,
Je vis fauter fes biens et ma fortune ;
A tous les deux la mifère eft commune.
Et cependant à Marfeille arrivés,
Remplis d'efpoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un fecours néceffaire.
L'amour n'eft pas toujours la feule affaire.

ADINE.

Quoi ! lorfqu'on aime, on pourrait faire mieux ?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le temps ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, eft aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour fans héritage,
Trifte et confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous penfez donc que dans votre détreffe,
Pour vous, mon oncle, il n'eft plus de maîtreffe,

(*) Allufion au célèbre *du Gué-Trouin*, l'un des grands hommes de mer qu'ait eus la France.

d'abord votre veuve Burlet
s voyant vous quittera tout net?

DARMIN.

iste état lui servirait d'excuse.
t, hélas! c'est ainsi qu'on en use;
autres soins je suis embarrassé;
t me manque, et c'est le plus pressé.

SCENE II.

NFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

de l'argent! dans le siècle où nous sommes,
en cela que l'on obtient des hommes!
nbrassade, et fades complimens,
joyeux, vains baisers, faux sermens,
reçu de cette ville entière;
ussitôt qu'on a su ma misère,
s de moi la foule a disparu;
monde.

DARMIN.

Il est très-corrompu;
s amis vous ont cherché peut-être?

BLANFORD.

es amis! en as-tu pu connaître?
cherché; j'ai vu force fripons,
les rangs, de toutes les façons,
êtes gens, dont la molle indolence
illement nage dans l'opulence,

Blafés en tout, auffi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux feuls tout remplis :
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les deftins n'ont jamais captivées,
Et qui fe font un plaifir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu; par-tout le vice abonde.
Un coffre-fort eft le dieu de ce monde;
Et je voudrais qu'ainfi que mon vaiffeau,
Le genre humain fût abymé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la fentence.

ADINE.

Le monde eft faux, je le crois; mais je penfe
Qu'il eft encore un cœur digne de vous,
Fier, mais fenfible, et ferme, quoique doux:
De vos deftins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il fe peut, davantage;
Tendre en fes vœux, et conftant dans fa foi.

BLANFORD.

Le beau préfent! où le trouver?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous! allez, jeune homme que vous êtes;
Suis-je en état d'entendre vos fornettes?
Pour plaifanter prenez mieux votre temps.
Oui, dans ce monde, et parmi les méchans,
Je fais qu'il eft encor des ames pures,
Qui chériront mes triftes aventures.
Je fuis heureux, dans mon fort abattu;
Dorfife au moins fait aimer la vertu.

ADINE.

Ainſi, Monſieur, c'eſt de cette Dorſiſe
Que pour toujours je vois votre ame épriſe ?

BLANFORD.

Aſſurément.

ADINE.

Et vous avez trouvé
En ſa conduite un mérite éprouvé ?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Gréce,
S'il m'en ſouvient, vous deſtinait ma nièce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal deſtiné ;
J'ai mieux choiſi ; je ſuis déterminé
Pour la vertu qui du monde exilée
Chez ma Dorſiſe eſt ici rappelée.

ADINE.

Un tel mérite eſt rare ; il me ſurprend ;
Mais ſon bonheur me ſemble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon, et je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites-moi
Comment Dorſiſe, avec ſa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous ſeul l'attire,
Depuis un an ceſſa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poſte allât en pleine mer ?
Avant ce temps, j'ai vingt fois reçu d'elle

De gros paquets, mais écrits d'un modèle....
D'un air si vrai, d'un esprit si sensé....
Rien d'affecté, d'obscur, d'embarrassé;
Point d'esprit faux; la nature elle-même,
Le cœur y parle; et voilà comme on aime.

DARMIN *à Adine.*

Vous pâlissez.

BLANFORD, *avec empressement à Adine.*

Qu'avez-vous ?

ADINE.

Moi, Monsieur?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur! quel ton! une fille à son âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je suis étonné
Qu'à cet excès il soit efféminé.
Etait-il fait pour un pareil voyage?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir assis;
Il était né pour aller à Paris
Nous étaler sur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il est idolâtre.
C'est un Narcisse.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.
Je suis plus près de me haïr moi-même;
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD.

Enfin

C'eſt à Dorfiſe à régler mon deſtin.
Bien convaincu de ſa haute ſageſſe,
De l'épouſer je lui paſſai promeſſe;
Je lui laiſſai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grâce au ciel, par ma juſte franchiſe,
Confié tout à ma chère Dorfiſe.
J'ai confié Dorfiſe et ſon deſtin
A la vertu de Monſieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caiſſier?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN, *d'un ton ironique.*

Ah! vous avez ſans doute bien choiſi;
Toujours heureux en maîtreſſe, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute; et leur abſence
Me fait ici ſécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en puis plus, je ſors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous!

ADINE.

De ſes malheurs chacun reſſent les coups.
Les miens ſont grands; leurs traits s'appeſantiſſent.
Ils ceſſeront... ſi les vôtres finiſſent.

(*elle ſort.*)

BLANFORD.

Je ne ſais... mais ſon chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il eſt aimable, il vous eſt attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon et la moindre fortune
Qui me viendra ſera pour lui commune.
Dès que Dorſiſe avec ſa bonne foi
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait; mais les ſoins et le temps
Forment le cœur et l'air des jeunes gens:
Il a des mœurs, il eſt modeſte, ſage.
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,
Qu'il rougiſſait aux propos indécens,
Que ſur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui ſervir de père.

DARMIN.

Ce n'eſt pas là pourtant ce qu'il eſpère.
Mais, allons donc chez Dorſiſe à l'inſtant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait reſter encore à la campagne.

DARMIN.

Et le caiſſier?

BLANFORD.

Et le caiſſier auſſi.
Tous deux viendront, puiſque je ſuis ici.

DARMIN.

Vous penſez donc que Madame Dorſiſe
Vous eſt toujours très-humblement ſoumiſe?

BLANFORD.

Et pourquoi non? ſi je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiſer une franche étourdie.

DARMIN.

Il ſe pourra que j'en ſois mépriſé;
Et c'eſt à quoi tout homme eſt expoſé.
Et j'avoûrai qu'en ſon humeur badine,
Elle eſt bien loin de ſa ſage couſine.

BLANFORD.

Mais de ſon cœur ainſi déſemparé,
Que ferez-vous?

DARMIN.

Moi? rien: je me tairai,
En attendant qu'à Marſeille ſe rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami! dites-vous?
Lui? notre ami?

DARMIN.

Sa tête eſt fort légère;
Mais dans le fond c'eſt un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin, ſoyez ſûr
Que l'amitié veut un eſprit plus mûr;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le ſage
Aime-t-il tant?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut ſans honte emprunter ſon argent.

SCENE

SCENE III.

BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

BON jour, très-chers; vous voilà donc en vie?
C'est fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bon jour! dis-moi, quel est ce bel enfant,
Que j'ai vu là dans cet appartement?
D'où vous vient-il? était-il du voyage?
Est-il grec, turc? est-il ton fils, ton page?
Qu'en faites-vous? Où soupez-vous ce soir?
A quels appas jetez-vous le mouchoir?
N'allez-vous pas vîte en poste à Versailles,
Faire aux commis des récits de batailles?
Dans ce pays avez-vous un patron?

BLANFORD.

Non.

Le chevalier MONDOR.

Quoi! tu n'as jamais fait ta cour?

BLANFORD.

Non.
J'ai fait ma cour sur mer; et mes services
Sont mes patrons, sont mes seuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

Le chevalier MONDOR.

Tu n'as aussi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en son temps tout voir, tout reconnaître.

Le chevalier MONDOR.

Va, dans ſon temps ces nobles ſentimens
A l'hôpital mènent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en ſommes fort près; et notre gloire
N'a pas le ſou.

Le chevalier MONDOR.

Je ſuis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher Chevalier, il te faut avouer...

Le chevalier MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier....

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte,

Le chevalier MONDOR.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte

DARMIN.

De tout le bien

Le chevalier MONDOR.

D'une honnête beauté,

DARMIN.

Que ſur la mer

Le chevalier MONDOR.

A qui ſans vanité,

DARMIN.

Il rapportait

Le chevalier MONDOR.

Après bien du myſtère,

DARMIN.

Dans ſon vaiſſeau.

Le chevalier MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'eſt un malheur.

Le chevalier MONDOR.

C'eſt un plaiſir bien vif
De ſubjuguer ce ſcrupule exceſſif,
Cette pudeur et ſi fière et ſi pure,
Ce précepteur, qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet,
Pour ſa gaîté, ſon air bruſque et follet;
Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi.

Le chevalier MONDOR.

C'eſt la prude que j'aime.
Encouragé par la difficulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre ame eſt épriſe,
Cette beauté ſi fière?

Le chevalier MONDOR.

C'eſt Dorſiſe.

BLANFORD, *en riant.*

Dorſiſe.... Ah... bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles là?

Le chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance;
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez ſoi
Des chevaliers éventés comme toi.

Le chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher: la femme la moins folle
Ne ſe plaint point lorſqu'un fou la cajole.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher, apprenez
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés,
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avait passé promesse,
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le chevalier MONDOR, *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford!

(*à Darmin.*)

Il a, dis-tu, besoin dans sa détresse
D'autres billets payables en espèce.
Tiens, cher Darmin.

(*il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi! vous voulez?...

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grâce insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne:
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le chevalier MONDOR.

Ne suis-je pas ton ami?

BLANFORD.

Non vraiment.
Plaisant ami, dont la frivole flamme,
S'il se pouvait, m'enlèverait ma femme;
Qui dès ce soir, avec vingt fainéans,
Va s'égayer à table à mes dépens!
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare esprit fronde,

Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaise humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment chez la belle Dorsise,
Aux grands éclats rire de ta sottise.

(il veut s'en aller.)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Que dis-tu là ? mon cher Darmin ! comment ?
Elle est ici, Dorsise ?

Le chevalier MONDOR.

Assurément.

BLANFORD.

O juste Ciel !

Le chevalier MONDOR.

Eh bien, quelle merveille ?

BLANFORD.

Dans sa maison ?

Le chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marseille.
Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD, *à part.*

Pour me revoir ! ô Ciel ! je te rends grâce ;
A ce seul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le chevalier MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit ;
Car plus on est de fous, et plus on rit.

BLANFORD. *(il va à la porte.)*

Heurtons.

Le chevalier MONDOR.

Frappons.

COLETTE. *en dedans de la maison.*

Qui va là ?

BLANFORD.

Moi.

Le chevalier MONDOR.

Moi-même.

SCENE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE, le chevalier MONDOR.

COLETTE, *fortant de la maifon.*

Blanford ! Darmin ! quelle furprife extrême !
Monfieur !

BLANFORD.

Colette !

COLETTE.

Hélas ! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

BLANFORD.

Le jufte ciel, propice à ma tendreffe,
M'a confervé pour revoir ta maîtreffe.

COLETTE.

Elle fortait tout à l'inftant d'ici.

DARMIN.

Et fa coufine ?

COLETTE.

Et fa coufine auffi.

BLANFORD.

Eh ! mais, de grâce, où donc eft-elle allée ?
Où la trouver ?

COLETTE, *fesant une révérence de prude.*
Elle est à l'assemblée.

BLANFORD.
Quelle assemblée?

COLETTE.
Eh! vous ne savez rien?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marseille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à sa place un noble et digne ennui,
Et noblement par de sages cabales,
De leur prochain réprimer les scandales,
Et Dorsise est en tête du parti.

BLANFORD *à Darmin.*
Mais comment donc un si grand étourdi
Est-il souffert d'une beauté sévère?

DARMIN.
Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.
De l'assemblée où va-t-elle?

COLETTE.
On ne sait,
Faire du bien sourdement.

BLANFORD.
En secret!
C'est-là le comble. Eh! puis-je en sa demeure,
Pour lui parler, avoir aussi mon heure?

Le chevalier MONDOR.
Va, c'est à moi qu'il le faut demander;
Sans risquer rien je puis te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Respectez-la ; c'est ce qu'il vous faut faire ;
Et gardez-vous de la désapprouver.

DARMIN.

Et sa cousine, où peut-on la trouver ?
On m'avait dit qu'elles vivaient ensemble.

COLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les assemble ;
Et la cousine, avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, se donne du bon temps ;
Et d'une table, et propre, et bien servie,
Presque toujours vole à la comédie.
Ensuite on danse, ou l'on se met au jeu :
Toujours chez elle et grand'chère, et beau feu,
De longs soupers et des chansons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaisans qu'elles ;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs ;
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,
Magots de Saxe, et riches bagatelles,
Qu'Hébert (*) invente à Paris pour les belles,
Le jour, la nuit, cent plaisirs renaissans,
Et de médire à peine a-t-on le temps.

Le chevalier MONDOR.

Oui, notre ami, c'est ainsi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t-il la suivre ?

COLETTE.

Par-tout, Monsieur, car du matin au soir,
Dès qu'elle sort, elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle assemblât un spectacle,

(*) Fameux marchand de curiosités.

Feu,

Jeu, bal, toilette, et musique et soupé;
Son cœur toujours est de tout occupé.
Vous la verrez, et sa joyeuse troupe
Fort tard chez elle, et vers l'heure où l'on soupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez de bon sens.
Peut-on chérir ce bruyant assemblage
De tous les goûts, qu'eut le sexe en partage?
Il vous sied bien, dans vos tristes soupirs,
De suivre en pleurs le char de ses plaisirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans sa misère occupe.

DARMIN.

Je crois encor, dussé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaisirs et l'honneur:
Je crois aussi, soit dit sans vous déplaire,
Que femme prude, en sa vertu sévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en secret souvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien, tantôt nous viendrons l'un et l'autre,
Et vous verrez mon choix, et moi le vôtre.

Le chevalier MONDOR.

Oui, revenez, et vous verrez, ma foi,
La place prise.

BLANFORD.

Et par qui donc?

Le chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi!

Le chevalier MONDOR.
J'ai mis à profit ton abſence,
Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras... Adieu.

SCENE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Ça' penſez-vous
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux?

DARMIN.

Le ridicule, et la bonne fortune,
Vont bien enſemble, et la choſe eſt commune.

BLANFORD.

Quoi? vous penſez....

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par fois les grands diſeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même
Chercher mon ſort et ſavoir ſi l'on m'aime.
(*il ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom! le pauvre homme! il me fait grand pitié.
Que je te loue, ô deſtin favorable,
Qui me fais prendre une femme eſtimable!
Que dans mes maux je bénis mon retour!
Que ma raiſon augmente mon amour!
Oh! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.

C'eſt trop long-temps courir, craindre, eſpérer :
Voilà le port où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'eſt-ce que tout le reſte ?
Le monde eſt fou, ridicule, ou funeſte ;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
Non, dans ce monde il n'eſt pas un ami ;
Perſonne au fond à nous ne s'intéreſſe ;
On eſt aimé, mais c'eſt de ſa maîtreſſe :
Tout le ſecret eſt de ſavoir choiſir.
Une coquette eſt un vrai monſtre à fuir ;
Mais une femme, et tendre, et belle, et ſage,
De la nature eſt le plus digne ouvrage.

Fin du premier acte.

P 2

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, Madame BURLET, le chevalier MONDOR.

DORFISE.

ADOUCISSEZ, Monſieur le Chevalier,
De vos diſcours l'excès trop familier:
La pu eté de mes chaſtes oreilles
Ne peut ſouffrir des libertés pareilles.

Le chevalier MONDOR, *en riant.*

Vous les aimez pourtant ces libertés;
Vous me grondez; mais vous les écoutez;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux ſi courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encore!

Mme BURLET.

Eh bien, je ſuis de ſon côté;
Vous affectez trop de ſévérité.
La liberté n'eſt pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,
Ou bien ſembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer et l'oreille et la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une et l'autre; et fermez, croyez-moi,
Votre maiſon à tous ceux que j'y voi.

Je vous l'ai dit, ils vous perdront, cousine.
Comment souffrir leur troupe libertine,
Le beau Cléon qui, brillant sans esprit,
Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit?
Damon qui fait pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même?
Et ce Robin parlant toujours de lui?
Et ce pédant portant par-tout l'ennui?
Et mon cousin, qui....

Le chevalier MONDOR.

C'en est trop, Madame;
Chacun son tour; et si votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon style
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par.....

DORFISE.

Ah! n'en faites rien:
Il n'appartient qu'aux personnes de bien
De châtier, de gourmander le vice.
C'est à mes yeux une horrible injustice
Qu'un libertin satirise aujourd'hui
D'autres mondains moins vicieux que lui.
Lorsque j'en veux à l'humaine nature,
C'est zèle, honneur et vertu toute pure,
Dégoût du monde Ah Dieu! que je le hais,
Ce monde infame!

Mme BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas! et pour votre ruine.

Mme BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, cousine ?
Haïssez-vous ce monde ?

DORFISE.

Horriblement.

Le chevalier MONDOR.

Tous les plaisirs ?

DORFISE.

Epouvantablement.

Mme BURLET.

Le jeu ? le bal ?

Le chevalier MONDOR.

La musique ? la table ?

DORFISE.

Ce sont, ma chère, inventions du diable.

Mme BURLET.

Mais la parure et les ajustemens ?
Vous m'avoûrez ....

DORFISE.

Ah ! quels vains ornemens !
Si vous saviez à quel point je regrette
Tous les instans perdus à ma toilette !
Je fuis toujours le plaisir de me voir ;
Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

Mme BURLET.

Mais cependant ma sévère Dorfise,
Vous me semblez bien coiffée et bien mise.

DORFISE.

Bien ?

Le chevalier MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec simplicité.

Le chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mme BURLET.

Votre sage beauté,
Quoi qu'elle en dise, est fort aise de plaire.

DORFISE.

Moi ? juste Ciel !

Mme BURLET.

Parle-moi sans mystère ;
Je crois, ma foi, que ta sévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'est pas mal fait.

(en montrant Mondor.)

Le chevalier MONDOR.

Ah !

Mme BURLET.

C'est un jeune homme
Fort beau, fort riche.

Le chevalier MONDOR.

Ah !

DORFISE.

Ce discours m'assomme.
Vous proposez l'abomination !
Un beau jeune homme est mon aversion ;
Un beau jeune homme ! ah ! fi !

Le chevalier MONDOR.

Ma foi, Madame,
Pour vous et moi j'en suis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient sans vaisseau,
Est-il si riche, et si jeune, et si beau ?

DORFISE.

Il est ici ? quoi, Blanford ?

Le chevalier MONDOR.

Oui, ſans doute.

COLETTE, en entrant avec précipitation.

Hélas ! je viens pour vous apprendre....

DORFISE à Colette à l'oreille.

Ecoute.

Mme BURLET.

Comment ?

DORFISE au chevalier Mondor.

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ſes défauts je l'ai cru corrigé,
Je l'ai cru mort.

Le chevalier MONDOR.

Il vit ; et le corſaire
Veut me couler à fond, et croit vous plaire.

DORFISE, en ſe retournant vers Colette.

Colette, hélas !

COLETTE.

Hélas !

DORFISE.

Ah, Chevalier,
Pourriez-vous point ſur mer le renvoyer ?

Le chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mme BURLET.

Saît-on quelque nouvelle
De ce Darmin, ſon ami ſi fidelle ?
Viendra-t-il point ?

Le chevalier MONDOR.

Il eſt venu ; Blanford
L'a raccroché dans je ne ſais quel port.
Ils ont ſur mer donné, je crois, bataille,
Et ſont ici n'ayant ni ſou ni maille.

Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Eh, oui, vraiment. Je pense tout à l'heure
Que je l'ai vu tout près de ma demeure :
De grands yeux noirs ?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans ?
Un teint de rose ?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE, *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux, des dents,
L'air noble, fin ?

Le chevalier MONDOR.

C'est une créature
Qu'à son plaisir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il est sage, bien né,
Je veux par vous qu'il me soit amené...
Quoi qu'il soit jeune.

Mme BURLET.

Et moi, je veux sur l'heure,
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur, trouvez-le, et lui portez
Troits cents louis, que je crois bien comptés ;
(*elle donne une bourse à la Fleur qui est derrière elle.*)
Et qu'à souper Blanford et lui se rendent.
Depuis long-temps tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu :

J'aime fur-tout fa complaifance aimable,
Et fa vertu liante et fociable.

DORFISE.

Eh bien, Blanford n'eft pas de cette humeur;
Il eft fi férieux!

Le chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, fi jaloux...

Le chevalier MONDOR, *interrompant brufquement.*

Cauftique.

DORFISE.

Il eft...

Le chevalier MONDOR.

Sans doute

DORFISE.

Laiffez-moi donc parler; il eft....

Le chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il eft enfin fort dangereux pour moi.

Mme BURLET.

On dit qu'il a très-bien fervi le roi,
Qu'il s'eft fur mer diftingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui, mais qu'il eft incommode fur terre! (*)

Le chevalier MONDOR.

Il eft encore....

(*) Il y a dans l'anglais: Vous m'avouerez qu'il a une belle phyfionomie, un air mâle; oui, il reffemble à un Sarrazin peint fur l'enfeigne d'un cabaret, il a du courage comme le bourreau, il tuera un homme qui aura les mains liées, et il n'a que de la cruauté; ce qui ne reffemble pas plus au courage que la médifance continuelle ne reffemble à de l'efprit.

DORFISE.

Oui.

Le chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont presque tous de si vilaines mœurs.

DORFISE.

Oui.

Mme BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promesses
De quelque espoir ont flatté ses tendresses ?

DORFISE.

Depuis ce temps j'ai par excès d'ennui
Quitté le monde, à commencer par lui:
Le monde et lui me rendent si craintive.

SCENE II.

DORFISE, Mme BURLET, le chevalier MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

MADAME !

DORFISE.

Eh bien ?

COLETTE.

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel ! ....

Mme BURLET.

Darmin est avec lui ?

COLETTE.

Madame, oui.

Mme BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je sens une douleur profonde;
Je me retire, et je veux fuir le monde.

Le chevalier MONDOR.

Avec moi donc?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, sans vous.
(*elle sort.*)

SCENE III.

Mme BURLET, BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN *à Mme Burlet.*

MADAME, enfin, souffrez qu'à vos genoux...

Mme BURLET, *courant au-devant de Darmin.*

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie;
Nous causerons; mon carrosse est là-bas.
(*à Blanford.*)
Et vous, tigris, y viendrez-vous?

BLANFORD.

Non pas.
Je viens ici pour chose sérieuse.
Allez, courez, troupe folle et joyeuse,
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,
Fatiguez bien votre inquiet loisir.
(*au jeune Adine.*)
Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfise.
(*Mme Burlet sort avec le chevalier et Darmin, qui donnent chacun la main, et Blanford continue.*)

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

VOYONS une ame au ſeul devoir ſoumiſe,
Qui pour moi ſeul, par un ſage retour,
Renonce au monde en faveur de l'amour;
Et qui ſait joindre à cette ardeur flatteuſe
Une vertu modeſte et ſcrupuleuſe.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec ſoin
De ſa vertu je veux être témoin;
En la voyant je puis beaucoup m'inſtruire.

BLANFORD.

C'eſt très-bien dit; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le ſort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être;
Rien ne ſera plus utile pour vous
Que de hanter un eſprit ſage et doux,
Dont le commerce en votre ame affermiſſe
L'honnêteté, l'amour de la juſtice,
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je ſens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté, qui n'a rien de frivole,
Eſt pour votre âge une excellente école;
L'eſprit s'y forme, on y règle ſon cœur;
Sa maiſon eſt le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien, allons avec vous dans ce temple :
Mais je fuivrai bien mal fon rare exemple,
Soyez-en fûr.

BLANFORD.

Et pourquoi ?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu ;
Quoique la forme en foit un peu févère,
Le fond m'en charme, et vous m'avez fu plaire ;
Mais pour Dorfife....

BLANFORD, *en allant à la porte de Dorfife.*

Ah ! c'eft trop fe flatter
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter ;
Mais croyez-moi, fi l'honneur vous domine,
Voyez Dorfife, et fuyez fa coufine.

(*il veut entrer.*)

COLETTE *fortant de la maifon, et refermant la porte.*
(*il heurte.*)

On n'entre point, Monfieur.

BLANFORD.

Moi !

COLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment !
Moi refufé ?

COLETTE.

Dans fon appartement
Pour quelque temps Madame eft en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite ;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, Monſieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vîte.

(*il entre.*)

COLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas! ſuivons, et voyons quelle iſſue
Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCENE V.

COLETTE *ſeule.*

Il va la voir, il va découvrir tout.
Je meurs de peur; ma maîtreſſe eſt à bout.
Ah! ma maîtreſſe, avoir eu le courage
De ſtipuler ce ſecret mariage!
De vous donner au caiſſier Bartolin!
Eh, que dira notre public malin?
Oh, que la femme eſt d'une étrange eſpèce!
Et l'homme auſſi... Quel excès de faibleſſe!
Madame eſt folle, avec ſon air malin;
Elle ſe trompe, et trompe ſon prochain,
Paſſe ſon temps, après mille mépriſes,
A réparer avec art ſes ſottiſes.
Le goût l'emporte, et puis on voudrait bien
Ménager tout, et l'on ne garde rien.
Maudit retour, et maudite aventure!
Comment Blanford prendra-t-il ſon injure?
Dans la maiſon voici donc trois maris;
Deux ſont promis, et l'autre eſt, je crois, pris;
Femme en tel cas ne ſait auquel entendre.

SCENE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

Madame, eh bien, quel parti faut-il prendre?

DORFISE.

Va, ne crains rien, on fait l'art d'éblouir,
De différer pour fe faire chérir.
L'homme fe mène aifément; fes faibleffes
Font notre force, et fervent nos adreffes.
On s'eft tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (et le ciel l'accompagne!)
Chez Bartolin fon ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du temps, il fuffit.

COLETTE.

Ah! le diable
Vous fit figner ce contrat déteftable!
Qui, vous, Madame, avoir un Bartolin!

DORFISE.

Eh, mon enfant! le diable eft bien malin.
Ce gros caiffier m'a tant perfécutée.
Le cœur fe gagne; on tente, on eft tentée.
Tu fais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais ſans appui, ſans richeſſe,
Faible ſur-tout; car tout vient de faibleſſe.
L'étoile eſt forte, et c'eſt ſouvent le lot
De la beauté, d'épouſer un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

Il eſt des temps dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant ſacrifier,
Vous auriez dû prendre le chevalier:
Il eſt joli.

DORFISE.

Je voulais du myſtère:
Je n'aime pas d'ailleurs ſon caractère;
Je le ménage, il eſt mon complaiſant,
Mon émiſſaire, et c'eſt lui qui répand,
Par ſon babil et ſa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on ſème par la ville.

COLETTE.

Mais Bartolin eſt ſi vilain.

DORFISE.

Oui, mais...

COLETTE.

Et ſon eſprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais....

COLETTE.

Quoi, mais?

DORFISE.

Le deſtin, le caprice,
Mon triſte état, quelque peu d'avarice,
L'occaſion, je... je me réſignai,
Je devins folle; en un mot je ſignai.



Du bon Blanford je gardais la caſſette.
D'un peu d'argent mon amitié diſcrète
Fit quelques dons par charité pour lui.
Eh, qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant ſa vieille flamme,
Viendrait chercher ſa caſſette et ſa femme?

COLETTE.

Chacun diſait ici qu'il était mort;
Il ne l'eſt point; lui ſeul eſt dans ſon tort.

DORFISE, *reprenant l'air de prude.*

Ah! puiſqu'il vit, je lui rendrai ſans peine
Tous ſes bijoux, hélas! qu'il les reprenne:
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, ſes prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conſerve, les aime,
En eſt jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'eſprit de vous accorder tous.

SCENE VII.

Le chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le chevalier MONDOR.

CHASSERONS-NOUS ce rival plein de gloire,
Qui me mépriſe, et s'en fait tant accroire?

ADINE, *arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le chevalier entrait bruſquement.*

Ecoutons bien.

Le chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux;
Il faut punir son air avantageux.
Je suis à vous, avec plaisir je laisse
Au vieux Darmin sa petite maîtresse.
A le troubler on n'a que de l'ennui;
On perd sa peine à se moquer de lui.
C'est ce Blanford, c'est sa vertu sévère,
Sa gravité, qu'il faut qu'on désespère.
Il croit qu'on doit ne lui refuser rien,
Par la raison qu'il est homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE, *d'un air modeste et sévère, après avoir regardé Adine.*

Vous vous moquez! j'ai pour Monsieur Blanford
Un vrai respect, et je l'estime fort.

Le chevalier MONDOR.

Il est de ceux qu'on estime et qu'on berne,
Est-il pas vrai?

ADINE *à part.*

Que ceci me consterne!
Elle est constante, elle a de la vertu!
Tout me confond; elle aime; ah, qui l'eût cru!

DORFISE.

Que dit-il là?

ADINE *à part.*

Quoi! Dorfise est fidelle?
Et pour combler mon malheur, elle est belle.

DORFISE *au chevalier, après avoir regardé Adine.*

Il dit que je suis belle.

Le chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort,

Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant, j'ai des ſecrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas! je me retire.

DORFISE *au chevalier.*

Vous vous moquez.

(*à Adine.*)

Reſtez, reſtez ici.

(*au chevalier.*)

Oſez-vous bien le renvoyer ainſi?

(*à Adine.*)

Approchez-vous: peu s'en faut qu'il ne pleure:
L'aimable enfant! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il eſt chez moi venu:
Dès ce moment ſon naturel m'a plu.

Le chevalier MONDOR.

Eh! laiſſez-là ſon naturel, Madame.
De ce Blanford vous haïſſez la flamme;
Vous m'avez dit qu'il eſt brutal, jaloux.

DORFISE *fièrement.*

Je n'ai rien dit.

(*à Adine.*)

Çà, quel âge avez-vous?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeuneſſe
A grand beſoin du frein de la ſageſſe.
L'exemple entraîne; et le vice eſt charmant;
L'occaſion s'offre ſi fréquemment!
Un ſeul coup d'œil perd de ſi belles ames!
Défiez-vous de vous-même, et des femmes;

Prenez bien garde au souffle empoisonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le chevalier MONDOR.

Que sa fleur soit, ou ne soit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de sa fleur, je vous prie;
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu! point de courroux;
Son innocence a des charmes si doux!

Le chevalier MONDOR.

C'est un enfant.

DORFISE *s'approchant d'Adine.*

Çà, dites-moi, jeune homme,
D'où vous venez, et comment on vous nomme?

ADINE.

J'ai nom Adine; en Gréce je suis né;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait!

Le chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuse!
Quoi! je vous peins mon ardeur amoureuse,
Et vous parlez encore à cet enfant?
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE *doucement.*

Paix, imprudent.

SCENE VIII.

DORFISE, le chevalier MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

Madame!

DORFISE.

Eh bien?

COLETTE.

Vous êtes attendue
A l'assemblée.

DORFISE.

Oui, j'y serai rendue
Dans peu de temps.

Le chevalier MONDOR.

Quel message ennuyeux!
Quand nous serons assemblés tous les deux,
Nous casserons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conspirations
Contre les goûts, contre les passions.
Il vous sied mal jeune encor, belle et fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigrièche,
Contre les ris, les jeux et les amours,
De blasphémer ces dieux de vos beaux jours.
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales sombres,
Se lamenter, sans gosier et sans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaisirs des vivans.
Je vais, je vais de ces sempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles,
Et leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre,
Cher chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'inſtant,
Vous annoncer.

(il ſort.)

DORFISE.

Ah quel extravagant!
(au jeune Adine.)
Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou; ſoyez diſcret et ſage.
Mes complimens à Blanford.... l'œil touchant!

ADINE, *ſe retournant.*

Quoi?

DORFISE.

Le beau teint! l'air ingénu, charmant!
Et vertueux!... Je veux que par la ſuite
Dans mon loiſir vous me rendiez viſite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour aſſidument.
Adieu, Madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on? je l'ignore, mais j'aime.

SCENE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE *revenant, conduisant de l'œil Adine qui la regarde.*

J'AIME, dit-il; quel mot! Ce beau garçon?
Déjà pour moi sent de la passion?
Il parle seul, me regarde, s'arrête;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLETTE.

Avec tendresse il lorgne vos appas.

DORFISE.

Est-ce ma faute? ah! je n'y consens pas.

COLETTE.

Je le crois bien: le péril est trop proche;
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche;
Je crains sur-tout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE, *en soupirant.*

Que ce turc est joli!
Le crois-tu turc? crois-tu qu'un infidelle
Ait l'air si doux, la figure si belle?
Je crois pour moi qu'il se convertira.

COLETTE.

Je crois pour moi que dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu sera fort décriée:
Ce petit turc de peu vous servira;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-temps entière confiance :
Mais Bartolin eſt un brutal jaloux ;
Et c'eſt bien pis, Madame, il eſt époux.
Le cas eſt triſte, il a peu de ſemblables.
Ces deux rivaux ſeraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétends bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'eſt l'objet de mes vœux,
C'eſt mon devoir ; il faut en conſcience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui ſurviendrait,
Si mon état trop tôt ſe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE.

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah, oui, prenons vîte.

COLETTE.

Eh bien, de qui ?

DORFISE.

Mais de cet étranger,
De ce petit.... là.... tu m'y fais ſonger.

COLETTE.

Lui, des conſeils ? lui, Madame, à ſon âge ?
Sans barbe encore ?

DORFISE.

Il me paraît fort ſage,
Et s'il eſt tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens ſont bons à conſulter ;
Il me pourrait procurer des lumières
Qui donneraient du jour à mes affaires.

Et tu ſens bien qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon Monſieur Blanford.

COLETTE.

Oui, lui parler paraît fort néceſſaire.

DORFISE, *tendrement et d'un air embarraſſé.*

Et comme à table on parle mieux d'affaire,
Conviendrait-il qu'avec diſcrétion
Il vînt dîner avec moi ?

COLETTE.

Tout de bon !
Vous, qui craignez ſi fort la médiſance ?

DORFISE, *d'un air fier.*

Je ne crains rien ; je fais comme je penſe :
Quand on a fait ſa réputation,
On eſt tranquille à l'abri de ſon nom.
Tout le parti prend en main notre cauſe,
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui, mais le monde cauſe.

DORFISE.

Eh bien, cédons à ce monde méchant,
Sacrifions un dîner innocent,
N'aiguiſons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine :
Je ne veux point le revoir.... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant ?
A la ſageſſe ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienſéance.
De ma couſine il faut prendre le nom,
Et le prier de ſa part.....

COLETTE.

Pourquoi non ?
C'eſt très-bien dit ; une femme mondaine

N'a rien à perdre ; on peut, ſans être en peine,
Deſſous ſon nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offenſe perſonne ;
Nul n'en rougit, et nul ne s'en étonne :
Mais par haſard, quand des dames de bien
Font une chute, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chutes ! moi ! Je n'ai dans cette affaire,
Grâces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai ſigné ; mais je ne ſuis point enfin
Abſolument Madame Bartolin.
On a des droits ; et c'eſt tout : et peut-être
On va bientôt ſe délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un deſſein très-prudent.
Si ce beau turc a pour moi du penchant,
C'en eſt aſſez ; tout ira bien s'il m'aime.
Je ſuis encor maîtreſſe de moi-même ;
Heureuſement, je puis tout terminer.
Va-t-en prier ce jeune homme à dîner.
Eſt-ce un grand mal que d'avoir à ſa table
Avec décence un jeune homme eſtimable,
Un cœur tout neuf, un air frais et vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conſeil ?

COLETTE.

Un bon conſeil ! ah rien n'eſt plus louable :
Accompliſſons cette œuvre charitable.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Est-ce point lui ? Que je ſuis inquiète !
On frappe, il vient. Colette, holà ! Colette ;
C'eſt lui, c'eſt lui.

COLETTE.

Non, c'eſt le chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer ;
Cet étourdi, qui court, ſaute, ſemille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, fretille ;
Il veut dîner tête à tête avec vous ;
Je l'ai chaſſé d'un air entre aigre et doux.

DORFISE.

A ma couſine il faut qu'on le renvoie.
Ah ! que je hais leur inſipide joie !
Que leur habil eſt un trouble importun !
Chaſſez-les-moi.

COLETTE.

Chut, chut, j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah ! c'eſt mon grec.

COLETTE.

Oui, c'eſt lui, ce me ſemble.

SCENE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

Entrez, Monsieur, bonjour, Monsieur... je tremble.
Asseyez-vous....

ADINE.

Je suis tout interdit....
Pardonnez-moi, Madame, on m'avait dit
Qu'une autre...

DORFISE, *tendrement.*

Eh bien, c'est moi, qui suis cette autre.
Rassurez-vous ; quelle peur est la vôtre ;
Avec Blanford ma cousine aujourd'hui
Dîne dehors : tenez-moi lieu de lui.

(elle le fait asseoir.)

ADINE.

Ah, qui pourrait en tenir lieu, Madame ?
Est-il un feu comparable à sa flamme ?
Et quel mortel égalerait son cœur
En grandeur d'ame, en amour, en valeur ?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle ;
Votre amitié paraît vive et fidelle :
J'admire en vous un si beau naturel.

ADINE.

C'est un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous ? La charmante jeunesse
Doit éprouver une honnête tendresse :

Par de faints nœuds il faut qu'on foit lié ;
Et la vertu n'eft rien fans l'amitié.

A D I N E.

Ah ! s'il eft vrai qu'un naturel fenfible
De la vertu foit la marque infaillible,
J'ofe vous dire ici fans vanité
Que je me pique un peu de probité.

D O R F I S E.

Mon bel enfant, je me crois deftinée
A cultiver une ame fi bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, auffi vif que prudent,
Qui poffédât les grâces du jeune âge,
Sans en avoir l'empreffement volage ;
Et je me trompe, à votre air tendre et doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marfeille ?
(*elle approche fon fauteuil.*)

A D I N E.

J'étais en Gréce, et le brave Blanford
En ce pays me paffa fur fon bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

D O R F I S E.

Une troifiéme
A mon oreille eft un plaifir extrême.
Mais, dites-moi pourquoi ce front charmant
Et fi français eft coiffé d'un turban ?
Seriez-vous turc ?

A D I N E.

La Gréce eft ma patrie.

D O R F I S E.

Qui l'aurait cru ? la Gréce eft en Turquie ?

Que votre accent, que ce ton grec eſt doux!
Que je voudrais parler grec avec vous!
Que vous avez la mine aîmable et vive
D'un vrai français, et ſa grâce naïve!
Que la nature entre nous ſe méprit
Quand par malheur un grec elle vous fit!
Que je bénis, Monſieur, la Providence
Qui vous a fait aborder en Provence!

ADINE.

Hélas! j'y ſuis, et c'eſt pour mon malheur.

DORFISE.

Vous, malheureux!

ADINE.

Je le ſuis par mon cœur.

DORFISE.

Ah! c'eſt le cœur qui fait tout dans le monde;
Le bien, le mal, ſur le cœur tout ſe fonde;
Et c'eſt auſſi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement?

ADINE.

Eh, oui, Madame. Une femme intrigante
A déſolé ma jeuneſſe imprudente;
Comme ſon teint, ſon cœur eſt plein de fard!
Elle eſt hardie, et pourtant pleine d'art;
Et j'ai ſenti d'autant plus ſes malices.
Que la vertu ſert de maſque à ſes vices.
Ah! que je ſouffre, et qu'il me ſemble dur
Qu'un cœur ſi faux gouverne un cœur trop pur!

DORFISE.

Voyez la maſque! une femme infidelle!
Puniſſons-là, mon fils: çà, quelle eſt-elle?
De quel pays? quel eſt ſon rang? ſon nom?



ADINE.

Ah ! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc ?
Vous possédez aussi l'art de vous taire !
Ah ! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune et discret ! je vais moi m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une personne honnête,
Riche, estimée, et sur-tout possédant
Un cœur tout neuf, mais solide et constant,
Tel qu'il en est très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie ;
Que diriez-vous ? que vous en semblerait ?

ADINE.

Mais.... : je dirais que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah ! c'est trop loin pousser la défiance :
Ayez, mon fils, un peu plus d'assurance.

ADINE.

Pardonnez-moi ; mais les cœurs malheureux,
Vous le savez, sont un peu soupçonneux.

DORFISE.

Eh, quels soupçons avez-vous, par exemple,
Quand je vous parle, et que je vous contemple ?

ADINE.

J'ai des soupçons que vous avez dessein
De m'éprouver.

DORFISE, *en s'écriant.*

Ah le petit malin !
Qu'il est rusé sous cet air d'innocence !
C'est l'amour même au sortir de l'enfance.

Allez-vous-en : le danger eſt trop grand ;
Je ne veux plus vous voir abſolument.

ADINE.

Vous me chaſſez ; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'eſt obéir à mon ordre un peu vîte.
Là, revenez. Mon eſtime eſt au point
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abuſez pas de mon eſtime extrême.

ADINE.

Vous eſtimez Monſieur Blanford de même :
Eſtime-t-on deux hommes à la fois?

DORFISE.

Oh! non, jamais ; et les aimables lois
De la raiſon, de la tendreſſe ſage,
Font qu'on ſuccède, et non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup par tout ce que je voi.

DORFISE.

Lorſque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle ;
Nous le cherchons long-temps avec raiſon.
On fait vingt choix avant d'en faire un bon ;
On fuit une ombre ; au haſard on s'éprouve ;
Toujours on cherche, et rarement on trouve :
L'inſtinct ſecret vole après le vrai bien....

(*vivement et tendrement.*)

Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous ſaviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh ! point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos ſoins,
Connu de vous, vous m'eſtimeriez moins,
Et nous ſerions attrapés l'un et l'autre.

DORFISE.

Attrapés! vous! quelle idée eſt la vôtre?
Mon bel enfant je prétends... Ah! pourquoi
Venir ſitôt m'interrompre?.... Eh, c'eſt toi!

SCENE III.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE, *avec empreſſement.*

TRÈS-IMPORTUNE, et très-triſte de l'être;
Mais un quidam, plus importun peut-être,
S'en va venir; c'eſt Monſieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu? je l'attendais demain;
Il m'a trompée, il revient, le barbare!

COLETTE.

Le contre-temps eſt encor plus bizarre.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaiſſant le patron du logis,
Cauſe avec lui, plaiſante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.

Tant mieux, ô Ciel!

COLETTE.

Point, Madame; tant pis;
Car l'indiſcret, comme je vous le dis,
Ne ſachant pas quel eſt le perſonnage,
Crie hautement, lui riant au viſage,

Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde eſt exclus comme lui ;
Que Bartolin n'eſt rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à préſent, dans un doux tête à tête,
Madame au fond de ſon appartement,
Loin du grand monde, eſt vertueuſement.
Le Bartolin, que le dépit tranſporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crève de rire, et l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah! Colette, que faire?
Où nous fourrer?

ADINE.

Quel eſt donc ce myſtère?

DORFISE.

Ce myſtère eſt que vous êtes perdu,
Que je ſuis morte. Eh! Colette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je?

DORFISE *à Colette.*

Ecoute, toi, demeure.
Quel temps il prend! revenir à cette heure!
(*à Adine.*)
Dans ce réduit cachez-vous tout le ſoir,
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu! c'eſt lui ſans doute.

ADINE, *allant dans le cabinet.*

Hélas! voilà ce que l'amour me coûte!

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime!

COLETTE.

Eh! taiſez-vous.
On vient; hélas! c'eſt le futur époux.



SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE, *allant au-devant de Bartolin.*

Mon cher Monfieur, le ciel vous accompagne!...
Vous revenez bien tard de la campagne!...
Vous m'avez fait un fi grand déplaifir
Que je fuis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le chevalier difait tout au contraire.

DORFISE.

Tout ce qu'il dit eft faux; je fuis fincère;
Il faut me croire; il m'aime à la fureur;
Il eft au vif piqué de ma rigueur;
Son vain caquet m'étourdit et m'affomme;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon fens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il difait.

BARTOLIN.

Soit, mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les chofes néceffaires.

DORFISE, *d'un ton careffant.*

Que faites-vous? arrêtez-vous; holà!
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment? pourquoi?

DORFISE, *après avoir rêvé.*

Du même efprit pouffée,
J'ai comme vous, eu, mon cher, en penfée....

De mettre ici nos papiers en état....
J'ai fait venir notre vieil avocat....
Nous consultions; une grande faiblesse
L'a pris soudain.

BARTOLIN.

C'est excès de vieillesse.

COLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un....

BARTOLIN.

Oui, j'entends.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart;
De mon sirop il a pris une dose,
Et maintenant je pense qu'il repose.

BARTOLIN.

Il ne repose point, car je l'entends
Qui marche encore, et tousse là-dedans.

COLETTE.

Eh bien, faut-il, lorsqu'un avocat tousse,
L'importuner?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce;
Je veux entrer.

(il entre dans le cabinet.)

DORFISE.

O Ciel! fais donc si bien
Qu'il cherche tout sans pouvoir trouver rien.
Hélas! qu'entends-je? on s'écrie, il dit: tue;
Mon avocat est mort, je suis perdue.
Où suis-je? hélas! de quel côté courir?
Dans quel couvent m'aller ensevelir?
Où me noyer?

BARTOLIN, *revenant et tenant Adine par le bras.*

Ah, ah! notre future,
Vos avocats ſont d'aimable figure!
Dans le barreau vous choiſiſſez très-bien.
Venez, venez, notre vieux praticien,
D'ici ſans bruit il vous faut diſparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre;
Allons, et vîte.

DORFISE.

Ecoutez-moi; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui, ſon mari!

BARTOLIN *à Adine.*

Fripon!
Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ſes yeux d'importance.

ADINE.

Hélas! Monſieur, je tombe à vos genoux,
Je ne ſaurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez ſi je me fais connaître;
Je ne ſuis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, et tu ſeras puni.
Viens çà, viens çà!

ADINE.

Ciel! au ſecours, à l'aide!
De grâce! hélas!

DORFISE.

La rage le poſſède.
A mon ſecours, tous mes voiſins!

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon fecours !

BARTOLIN, *emmenant Adine.*

Allons, fors de chez moi.

SCENE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Il va tuer ce pauvre enfant, Colette!
En quel état cet accident me jette!
Il me tûra moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit figner avec ce Bartolin.

DORFISE, *en criant.*

Ah, l'indigne homme! ah! comment s'en défaire?
Va-t-en chercher, Colette, un commiffaire;
Va l'accufer.

COLETTE.

De quoi?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien.
Où courez-vous?

DORFISE.

Hélas! je n'en fais rien.

SCENE VI.

Mme BURLET, DORFISE, COLETTE.

Mme BURLET.

Eh bien, qu'eſt-ce, couſine ?

DORFISE.

Ah ma couſine !

Mme BURLET.

Il ſemblerait que l'on vous aſſaſſine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat un peu...
Ou qu'au logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu ! quels cris ! quel bruit ! quel train, ma chère !

DORFISE.

Couſine, hélas ! apprenez mon affaire ;
Mais gardez-moi le ſecret pour jamais.

Mme BURLET, *toujours gaîment et avec vivacité.*

Je n'ai pas l'air de garder des ſecrets ;
Je ſuis pourtant diſcrète comme une autre.
Couſine, eh bien, quelle affaire eſt la vôtre ?

DORFISE.

Mon affaire eſt terrible ; c'eſt d'abord
Que je ſuis....

Mme BURLET.

Quoi ?

DORFISE.

Fiancée.

Mme BURLET.

A Blanford ?
Eh bien, tant mieux, c'eſt bien fait ; et j'approuve
Cet hymen-là, ſi le bonheur s'y trouve.
Je veux danſer à votre noce.

DORFISE.

DORFISE.

Hélas!

Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ses cris scandalise le monde,
C'est le futur.

Mme BURLET.

Eh bien, tant pis! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là;
Mais s'il est fait, le public s'y fera.
Est-il mari tout-à-fait?

DORFISE, *d'un ton modeste.*

Pas encore;
C'est un secret que tout le monde ignore:
Notre contrat est dressé dès long-temps.

Mme BURLET.

Fais-moi casser ce contrat.

DORFISE.

Les méchans
Vont tous parler. Je suis... je suis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune turc, qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

Mme BURLET.

En tout honneur! là, là, ta prud'hommie
S'est donc enfin quelque peu démentie?

DORFISE.

Oh point du tout! c'est un petit faux pas,
Une faiblesse, et c'est la seule, hélas!

Mme BURLET.

Bon! une faute est quelquefois utile;
Ce faux pas-là t'adoucira la bile;
Tu seras moins sévère.

DORFISE.

Ah! tirez-moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me voi;
Délivrez-moi des langues médisantes,
De Bartolin, de ses mains violentes;
Et délivrez de ces périls pressans
Mon sage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
(*en élevant la voix et en pleurant.*)
Ah! voilà l'homme au contrat.

SCENE VII.

BARTOLIN, DORFISE, Mme BURLET.

Mme BURLET *à Bartolin.*

Quel vacarme!
Quoi! pour un rien votre esprit se gendarme?
Faut-il ainsi sur un petit soupçon
Faire pleurer ses amis?

BARTOLIN.

Ah! pardon.
Je l'avoûrai, je suis honteux, Mesdames;
D'avoir conçu de ces soupçons infames;
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je présumer
Que ce jeune homme, à ma vue abusée,
Fût une fille en garçon déguisée? (*)

(*) Dans la pièce anglaise le mari prend les tetons de cette fille déguisée en garçon: Bon, dit-il, c'était moi qui allais être cocu, et c'est ma femme qui va l'être.
On peut juger s'il eût été décent de traduire exactement la pièce que les Comédiens comptaient jouer alors.

DORFISE *à part.*

En voici bien d'une autre.

Mme BURLET.

Tout de bon?
Madame a pris fille pour un garçon?

BARTOLIN.

La pauvre enfant eſt encor toute en larmes:
En vérité, j'ai pitié de ſes charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle eſt? pourquoi prendre plaiſir
A m'éprouver, à me mettre en colère?

DORFISE, *à part.*

Oh! oh! le drôle a-t-il pu ſi bien faire,
Qu'à Bartolin il ait perſuadé
Qu'il était fille, et ſe ſoit évadé?
Le tour eſt bon. Mon Dieu, l'enfant aimable!
(*à Bartolin.*)
Que l'amour a d'eſprit! Homme haïſſable,
Eh bien, méchant, réponds, oſeras-tu
Faire un affront encore à la vertu?
La pauvre fille, avec pleine aſſurance,
Me confiait ſon aimable innocence;
Madame ſait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du ſoin de ſon honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue, et je te la ſouhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le ſai;
Mais mon contrat ſera, ma, foi caſſé.

BARTOLIN.

Je ſais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.
(*à Dorfiſe.*)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.

(*à Mme Burlet.*)
Accordons-nous.... Et vous, par charité,
Que tout ceci ne soit point éventé.
J'ai cent raisons pour cacher ce mystère.

DORFISE *à Mme Burlet.*
Vous me sauvez, si vous savez vous taire;
N'en parlez pas au bon Monsieur Blanford.

Mme BURLET.
Moi? volontiers.

BARTOLIN.
Vous m'obligerez fort.

SCENE VIII.

DORFISE, Mme BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.
Blanford est là qui dit qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.
O contre-temps, qui toujours me démonte!
(*à Bartolin.*)
Laissez-moi seule, allez le recevoir.

BARTOLIN.
Mais....

DORFISE.
Mais après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injustice,
Il vous sied bien de montrer du caprice.
Obéissez, faites-vous cet effort.

SCENE IX.

DORFISE, Mme BURLET.

Mme BURLET.

En vérité, je me réjouis fort
De voir qu'ainfi la chofe foit tournée.
Du prétendu la vifière eft bornée.
Je m'étonnais, ma coufine, entre nous,
Que ta cervelle eût choifi cet époux;
Mais ce cas-ci me furprend davantage.
Prendre pour fille un garçon! à fon âge!
Ah! les maris feront toujours bernés;
Jaloux et fots, et conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, Madame, à ce langage;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi, vous penfez qu'un jeune homme en effet
Se foit caché là, dans ce cabinet?

Mme BURLET.

Affurément, je le penfe, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire?

Mme BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la chofe, et n'a pas l'œil bien fûr:
N'avez-vous pas ici conté vous-même
Qu'un beau garçon....

DORFISE.

L'extravagance extrême!
Qui? moi? jamais; moi, je vous aurais dit...

A ce point-là j'aurais perdu l'efprit ?
Ah! ma coufine, écoutez, prenez garde;
Quand follement la langue fe hafarde
A débiter des difcours médifans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en repent bien fouvent dans la vie.

Mme BURLET.

Il eft bon là ! moi je te calomnie?

DORFISE.

Affurément, et je vous jure ici....

Mme BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mme BURLET.

Eh fi!
Va, mon enfant, de toute cette hiftoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même fi tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux;
Fais-moi paffer des garçons pour des filles;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour perfonne de bien;
Tiens, tout cela ne m'embarraffe en rien.
J'admire fort ta fageffe profonde :
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde;
Je mets la mienne à m'en bien divertir;
Et fans tromper, je vis pour mon plaifir.
Adieu, mon cœur, ma mondaine faibleffe
Baife les mains à ta haute fageffe.

SCENE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

La folle va me décrier par-tout.
Ah! mon honneur, mon esprit sont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfise un plastron de satire.
Mon nom, niché dans cent couplets malins,
Aux chansonniers va fournir des refrains.
Monsieur Blanford croira la médisance;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce scandale affligeant?
En un seul jour deux époux, un amant!
Ah que de trouble, et que d'inquiétude!
Qu'il faut souffrir quand on veut être prude!
Et que sans craindre, et sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien!
Allons; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons; tâchons du moins de le paraître.
C'est bien assez, quand on fait ce qu'on peut.
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

SANS doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine !
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret!
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait:
On pourrait prendre avec lui des meſures
Qui rendraient bien mes affaires plus ſûres.
Hélas! que faire?

COLETTE.

Eh bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chère Colette, ah, s'il ſe pouvait faire
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère!
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, et garder mon amant!
Hélas! qu'au moins un des deux me demeure.

COLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout-à-l'heure
Recommandé qu'ici le chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier?

COLETTE

COLETTE.

Il va venir; il eſt toujours le même,
Et prêt à tout; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider; le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous pour aller à ſes fins.

SCENE II.

DORFISE, le chevalier MONDOR, COLETTE.

DORFISE.

Venez, venez; j'ai deux mots à vous dire.

Le chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, Madame, à votre empire,
Votre captif, et votre chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler?
Malgré votre ame à mes déſirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai que j'ai ſu vous charmer?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer?

Le chevalier MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
La beauté plaît, mais je la veux traitable.
Trop de vertu ſert à faire enrager;
Et mon plaiſir c'eſt de vous corriger.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine?

Le chevalier MONDOR.

Moi! rien: je ſuis raſſuré par ſa mine.
Hercule et Mars n'ont jamais à trente ans
Pu redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaisez par cette confiance;
Vous en aurez la juste récompense.
Peut-être on dit qu'en un secret lien
Je suis entrée: il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée et fatiguée,
Vous seul enfin, vous m'avez subjuguée.

Le chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux, par de saints nœuds,
Vous rendre sage, et, qui plus est, heureux.

Le chevalier MONDOR.

Heureux! allons, c'est assez; la sagesse
Ne me va pas; mais notre bonheur presse.

DORFISE.

D'abord j'exige un service de vous.

Le chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce soir, mon très-cher, faire en sorte
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte;
Que ce Blanford, si fier et si chagrin,
Et ma cousine, et son fat de Darmin,
Et leurs parens, et leur folle sequelle,
De tout le soir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un notaire sera
Dans mon alcove, et notre hymen fera:
Vous y viendrez par une fausse porte,
Mais point avant.

Le chevalier MONDOR.

Le plaisir me transporte.
Du sieur Blanford que je me moquerai!

Qu'il sera sot! que je l'atterrerai!
Que de brocards!

DORFISE.

Au moins sous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, soyez discret.

Le chevalier MONDOR.

Ah, si Blanford savait ce grand secret!

DORFISE.

Mon Dieu! sortez, on pourrait nous surprendre.

Le chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCENE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A vos desseins je ne puis rien comprendre,
C'est une énigme.

DORFISE.

Eh bien, tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout; il va tout publier.
C'en est assez; sa voix me justifie.
Blanford croira que tout est calomnie;

Il ne verra rien de la vérité;
Ce jour au moins, je ſuis en ſureté;
Et dès demain, ſi le ſuccès couronne
Mes bons deſſeins, je ne craindrai perſonne.

COLETTE.

Vous m'enchantez, mais vous m'épouvantez;
Ces piéges-là ſont-ils bien ajuſtés?
Craignez-vous point de vous laiſſer ſurprendre
Dans les filets que vos mains ſavent tendre?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas! Colette! hélas!
Qu'un ſeul faux pas entraîne de faux pas!
De faute en faute on ſe fourvoie, on gliſſe,
On ſe raccroche, on tombe au précipice;
La tête tourne; on ne ſait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, et pour que tout s'accorde,
Il reſte encore à mon arc une corde.
Le chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le ſaura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Colette;
Entends-tu bien?

COLETTE.

Vous ſerez ſatisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à ſon air, à ſon ton,
A ſon menton doux, liſſe et ſans coton.
Dis-lui qu'en fille il eſt bon qu'il s'habille,
Que décemment il s'introduiſe en fille.

COLETTE.

Puiſſe le ciel bénir vos bons deſſeins!

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins;
Mais le grand point, c'eſt que l'on imagine
Que tout le mal vient de notre couſine;
C'eſt que Blanford ſoit par lui convaincu
Qu'Adine ici pour un autre eſt venu;
Qu'il ſoit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE.

Oh! qu'il eſt bon à tromper! car il penſe
Tout le mal d'elle, et de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, et ne voit rien.
J'ai confirmé que c'eſt notre rieuſe
Qui du jeune homme eſt tombée amoureuſe.

DORFISE.

Ah! c'eſt mentir tant ſoit peu, j'en conviens;
C'eſt un grand mal; mais il produit un bien.

SCENE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O Mœurs! ô temps! corruption maudite!
Elle s'eſt fait rendre déjà viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant;
Elle voulait en faire ſon amant;
Elle employait l'art des ſubtiles trames
De ces filets, où l'amour prend les ames.
Hom! la coquette!

DORFISE.

Ecoutez; après tout,
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout

Osé pousser cette tendre aventure;
Je ne veux point lui faire cette injure;
Il ne faut pas mal penser du prochain.
Mais on était, me semble, en fort bon train.
Vous connaissez nos coquettes de France ?

BLANFORD.

Tant !

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plaît au vice sur-tout.
Mais dites-moi comment vous pouvez faire
Pour supporter gens d'un tel caractère ?

DORFISE.

Je prends la chose assez patiemment.
Ce n'est pas tout.

BLANFORD.

Comment donc ?

DORFISE.

Oh ! vraiment,
Vous allez bien apprendre une autre histoire;
Ces étourdis prétendent faire accroire
Qu'en tapinois j'ai, moi, de mon côté,
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous ?

DORFISE.

Moi; l'on dit que je veux le séduire.

BLANFORD.

Je suis charmé; voilà bien de quoi rire.
Qui, vous ?

DORFISE.

Moi-même, et que ce beau garçon...

BLANFORD.

Bien inventé ; le tour me semble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne pense : on m'en donne bien d'autres !
Si vous saviez quels malheurs sont les nôtres !
On dit encor que je dois me fier
En mariage au fou de chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah, ma chère Dorfise !
Plus contre vous la calomnie épuise
L'acier tranchant de ses traits empestés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu si pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non : croyez-moi, je m'y connais un peu ;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré qu'aujourd'hui la cousine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raison ;
Quand on est fou, le cœur n'est jamais bon ;
Et la vertu n'est que le bon sens même.
Je plains Darmin, je l'estime, je l'aime ;
Mais il est fait pour être un peu moqué :
C'est malgré moi qu'il s'était embarqué
Sur un vaisseau si frêle et si fragile.

SCENE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN,
Mme BURLET.

Mme BURLET.

QUOI! toujours noir, fombre, pétri de bile,
Moralifant, grondant dans ton dépit
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit?
Vertueux fou, finis tes foliloques.
Suis-moi: je viens d'acheter vingt breloques;
J'en ai pour toi. Viens chez le chevalier;
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.
J'ai demandé quelque peu de mufique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danferons jufques au lendemain.
(*à Dorfife.*)
Tu danferas, Madame la fucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée;
Un tel propos ne peut me convenir;
Et de tantôt il faut vous fouvenir.

Mme BURLET.

Bon! laiffe-là ton tantôt; tout s'oublie.
Point de mémoire eft ma philofophie.

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez fi j'ai tort.
Adieu, Monfieur, le fcandale eft trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, Madame!

DORFISE.

Non: voyez-vous? tout cela perce l'ame.
L'honneur...

Mme BURLET.

Mon Dieu! parle-nous moins d'honneur,
Et fois honnête.

(*Dorfise sort.*)

DARMIN *à Mme Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford fait déjà quelque chofe.

Mme BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde caufe!
Darmin et moi nous n'en avons dit rien;
Nous nous taifions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oferiez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance?

DARMIN.

Non, ce ferait vous navrer de douleur.

Mme BURLET.

Nous connaiffons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaiffir les nuages,
En te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, et cachez-vous.

Mme BURLET.

Comment? pourquoi? fallait-il, entre nous,
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorfife d'infamie,
Et préfenter aux railleurs dangereux

De ton affront le plaisir scandaleux?
Tiens; je suis vive, et franche et familière,
Mais je suis bonne, et jamais tracassière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chansonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaisir et la paix.
Je fuis, je hais, presque autant que je m'aime,
Les faux rapports, et les vrais, tout de même.
Vivons pour nous; va, bien sot est celui
Qui fait son mal des sottises d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'est pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'est votre propre affaire;
C'est vous.

Mme BURLET.

Moi?

BLANFORD.

Vous, qui sans respecter rien
Avez séduit un jeune homme de bien;
Vous, qui voulez mettre encor sur Dorfise
Cette effroyable et honteuse sottise.

Mme BURLET.

Le trait est bon; je ne m'attendais pas,
Je te l'avoue, à de pareils éclats.
Quoi! c'est donc moi, qui tantôt....

BLANFORD.

Oui, vous-même.

Mme BURLET.

Avec Adine?...

BLANFORD.

Oui.

Mme BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime ?

BLANFORD.

Aſſurément.

Mme BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché ?

BLANFORD.

Certes, le fait eſt net.

Mme BURLET.

Fort bien ! voilà de très-belles penſées ;
Je les admire ; elles ſont fort ſenſées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triſte cervelle
De dom Quichotte a ſuivi le modèle ;
Très-honnête homme, inſtruit, brave, ſavant,
Mais dans un point toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus ſage ;
On y perdrait ; ce ſerait grand dommage.
L'extravagance a ſon mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCENE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Non, demeurez, morbleu !
J'ai votre honneur à cœur, et j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ſes filets retirer votre foi,
La mépriſer, ou bien rompre avec moi.



DARMIN.

Le choix eſt triſte ; et mon cœur vous confeſſe
Qu'il aime fort ſon ami, ſa maîtreſſe.
Mais ſe peut-il que votre eſprit chagrin
Juge toujours ſi mal du cœur humain ?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tiſſut le fil de cette perfidie.
Qu'elle vous trompe, et de ſon propre affront
Veut à vos yeux flétrir un autre front ?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuſe,
Qu'une inſenſée, et fauſſe, et ſcandaleuſe,
Vous a choiſi pour être ſon plaſtron ;
Que vous gobez comme un ſot l'hameçon ;
Qu'elle veut voir juſqu'où ſa tyrannie
Peut s'exercer ſur votre plat génie ?

DARMIN.

Tout plat qu'il eſt, daignez interroger
Le ſeul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine,
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la friponne aura par ſon caquet
Très-bien ſifflé ſon jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me ſéduire !
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent reſſorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtreſſe,
Pour me donner je ne ſais quelle nièce,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits ;
Mais touchez-là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit, mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide essuyer l'inconstance,
N'est pas sans doute un cas bien affligeant ;
Mais c'est un mal de perdre son argent.
C'est-là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin restitué la somme ?

BLANFORD.

Que vous importe ?

DARMIN.

Ah ! pardon, je croyais
Qu'il m'importait : j'ai tort, je me trompais.
Adine vient ; pour moi je me retire ;
Par lui du moins tâchez de vous instruire.
Si c'est de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez ;
C'est un cœur noble, et vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCENE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

OUAIS ! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh que Dorsise est bien d'une autre espèce !
Elle se tait, en proie à sa tristesse,
Sans affecter un air trop empressé,
Trop confiant, et trop embarrassé ;
Elle me fuit, elle est dans sa retraite ;
Et c'est ainsi que l'innocence est faite.

Or çà, jeune homme, avec fincérité,
De point en point dites la vérité :
Vous m'êtes cher, et la belle nature
Paraît en vous incorruptible et pure.
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait ;
N'abufez point de ce penchant fecret.
Si vous m'aimez, fongez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime, oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abufer jamais.

BLANFORD.

J'en fuis charmé. Mais dites-moi, de grâce,
Ce qui s'eft fait, et tout ce qui fe paffe.

ADINE.

D'abord Dorfife...

BLANFORD.

Halte-là, mon mignon ;
C'eft fa coufine ; avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien, voyons.

ADINE.

Dorfife à fa toilette
M'a fait venir par la porte fecrette.

BLANFORD.

Mais ce n'eft pas pour Dorfife.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'eft de la part de Madame Burlet.

ADINE.

Eh non, Monſieur; je vous dis que Dorfiſe
S'était pour moi de bienveillance épriſe.

BLANFORD.

Petit fripon!

ADINE.

L'excès de ſes bontés
Etait tout neuf à mes ſens agités.
Un tel amour n'eſt pas fait pour me plaire.
Je ne ſentais qu'une juſte colère;
Je m'indignais, Monſieur, avec raiſon,
Et de ſa flamme et de ſa trahiſon;
Et je diſais que ſi j'étais comme elle,
Aſſurément je ferais plus fidelle.

BLANFORD.

Ah le pendard! comme on a préparé
De ſes diſcours le poiſon trop ſucré!
Eh bien, après?

ADINE.

Eh bien, ſon éloquence
Déjà prenait un peu de véhémence.
Soudain, Monſieur, elle jette un grand cri:
On heurte, on entre, et c'était ſon mari.

BLANFORD.

Son mari? bon! quels ſots contes j'écoute!
C'était ce fou de chevalier ſans doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux;
Car il était bien brutal, bien jaloux;
Il menaçait d'aſſaſſiner ſa femme;
Il la nommait fauſſe, perfide, infame,
Il prétendait me tuer auſſi, moi,
Sans que je ſuſſe hélas! trop bien pourquoi.

Il m'a fallu conjurer sa furie
A deux genoux de me sauver la vie :
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh le poltron!
Et ce mari, voyons quel est son nom?

ADINE.

Oh! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne imposture!
Çà, peignez-moi, s'il se peut, sa figure.

ADINE.

Mais il me semble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes esprits,
Que c'est un homme à fort méchante mine,
Gros, court, basset, nez camard, large échine,
Le dos en voûte, un teint jaune et tanné,
Un sourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Eprouvez donc, Monsieur, ma bonne foi.
Je vous apprends que la même personne
Ce soir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez Madame Burlet?

ADINE.

Eh non; jamais ne serez-vous au fait?

BLANFORD.

Quoi, chez Madame?

ADINE.

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle ?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue, et m'étonne et m'afflige !
Un rendez-vous ? Dorfife, vous, ce foir ?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,
Ce même foir fous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, et duquel je m'habille.
Par l'huis fecret je dois être introduit
Chez cet objet, dont l'amour vous féduit,
Chez cet objet fi fidelle et fi fage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage ;
Et j'aperçois d'un ou d'autre côté
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point ?

ADINE.

Mon ame mal connue
Pour vous, Monfieur, fe fent trop prévenue
Pour s'écarter de la fincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, et je lui fuis fidelle.

BLANFORD.

Ah le flatteur !

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle ?

BLANFORD.

Ouf. . . . .

SCENE VIII.

BLANFORD, ADINE, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

ALLONS donc; peux-tu faire languir
Nos conviés, et l'heure du plaisir?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de besoin de bonne compagnie.
Console-toi; tes affaires vont mal;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire;
Je l'ai, mon cher, et sans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penses-tu m'apprendre?

Le chevalier MONDOR.

Oh, presque rien:
Nous épousons ta maîtresse.

BLANFORD.

Ah fort bien!
Nous le savions.

Le chevalier MONDOR.

Quoi, tu sais qu'un notaire....

BLANFORD.

Oui, je le sais. Il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot. Se peut-il
Qu'on en ait pu si mal ourdir le fil?
(*au petit Adine.*)
Ce rendez-vous, quand il serait possible,
Avec le vôtre est tout incompatible.
Ai-je raison? parle, en es-tu frappé?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.

Je te crois bon; ton cœur ſans artifice
Eſt apprentif dans l'école du vice.
Un eſprit ſimple, un cœur neuf et trop bon,
Eſt un outil dont ſe ſert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire?

A D I N E.

Ah! c'en eſt trop; gardez-vous de détruire,
Par votre humeur, et votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'eſt elle ſeule à préſent qui m'arrête;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque eſt votre ami,
Croyez ſur-tout quiconque vous abuſe;
Que votre humeur et m'outrage, et m'accuſe:
Mais apprenez à reſpecter un cœur,
Qui n'eſt pour vous ni trompé ni trompeur.

Le chevalier M O N D O R.

En tiens-tu? là, le dépit te ſuffoque;
Juſqu'aux enfans, chacun de toi ſe moque.
Deviens plus ſage; il faut tout oublier
Dans le vin grec où je vais te noyer.
Viens, bel enfant!

SCENE IX.

B L A N F O R D, A D I N E.

B L A N F O R D.

DEMEURE encor, Adine;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je ſais que j'ai ſouvent un peu d'humeur,
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.

Il eſt né juſte, il n'eſt que trop ſenſible.
Tu vois quel eſt mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaiſir malfeſant
De t'égayer à croître mon tourment ?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame eſt auſſi pure.
Je n'ai jamais connu juſqu'à préſent,
Je l'avoûrai, qu'un ſeul déguiſement;
Mais ſi mon cœur en un point ſe déguiſe,
Je ne mens pas ſur vous, et ſur Dorſiſe;
Je plains l'amour qui ſur vos yeux diſtraits
Mit dès long-temps un bandeau trop épais;
Et je ſens bien que l'amour peut ſéduire.
Sur tout ceci tâchez de vous inſtruire;
C'eſt l'amour ſeul qui doit tout réparer;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(*elle ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Que veut-il dire, et quel eſt ce myſtère ?
Il faut, dit-il, que l'amour ſeul m'éclaire;
Il ſe déguiſe, il ne ment point; ma foi,
C'eſt un complot pour ſe moquer de moi.
Le chevalier, Darmin, et la couſine,
Et Bartolin, et le petit Adine,
Dorſiſe enfin, et Colette, et mon cœur,
Le monde entier redouble mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je mépriſe,
Ramas confus de fourbe et de ſottiſe,
S'il faut opter, ſi dans ce tourbillon
Il faut choiſir d'être dupe ou fripon,
Mon choix eſt fait, je bénis mon partage;
Ciel, rends-moi dupe, et rends-moi juſte et ſage.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BLANFORD *seul.*

QUE devenir ? où sera mon asile ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais sur mer, un pirate maudit
Livre combat, et mon vaisseau périt;
Je viens sur terre, on me dit qu'une ingrate,
Que j'adorais, est cent fois plus pirate :
Une cassette est mon unique espoir;
Un Bartolin doit la rendre ce soir.
Ce Bartolin promet, remet, diffère;
Serait-ce encore un troisième corsaire ?
J'attends Adine, afin de savoir tout;
Il ne vient point. Chacun me pousse à bout,
Chacun me fuit; voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes seuls ennemis.
S'il est ainsi, j'ai bien tort, je l'avoue;
Bien justement la fortune me joue :
A quoi me sert ma triste probité,
Qu'à mieux sentir que j'ai tout mérité?
Quoi, cet enfant ne vient point ?



SCENE II.

BLANFORD, Mme BURLET, *passant sur le théâtre.*

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Ah ! Madame
Daignez calmer l'orage de mon ame ;
Un mot, de grâce, un moment de loisir.
Où courez-vous ?

Mme BURLET.

Souper, me réjouir ;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah ! j'ai dû vous déplaire ;
Mais oubliez votre juste colère.
Pardonnez.

Mme BURLET, *en riant.*

Bon ! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déjà sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne. Eh bien, qu'à ma tristesse
Votre humeur gaie un moment s'intéresse.

Mme BURLET.

Va, j'ai gaîment pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'estime et beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage !

Mme BURLET.

Ton destin, oui ; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie, au moins : la bonne foi,
Vous le savez, a des charmes pour moi.

Parlez : Darmin, n'aurait-il qu'un faux zèle ?
Me trompe-t-il ? est-il ami fidelle ?

Mme BURLET.

Tiens, Darmin t'aime, et Darmin dans son cœur
A tes vertus avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin ?

Mme BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde ?
Il est, je pense, un honnête caissier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier ?
C'est ton ami, c'est l'ami de Dorsise.

BLANFORD.

Dorsise ! mais parlez avec franchise ;
Se pourrait-il que Dorsise en un jour
Pour un enfant eût trahi tant d'amour ?
Et que veut dire encore en cette affaire
Ce chevalier qui parle de notaire ?
Le bruit public est qu'il va l'épouser.

Mme BURLET.

Les bruits publics doivent se mépriser.

BLANFORD.

Je sors encore à l'instant de chez elle ;
Elle m'a fait serment d'être fidelle.
Elle a pleuré :... l'amour et la douleur
Sont dans ses yeux : démentent-ils son cœur ?
Est-elle fausse ? et notre jeune Adine....
Quoi, vous riez ?

Mme BURLET.

Oui, je ris de ta mine ;
Rassure-toi. Va, pour cet enfant là,
Crois que jamais on ne te quittera ;
Sois-en très-sûr, la chose est impossible.

BLANFORD.

Ah! vous calmez mon ame trop ſenſible;
Le chevalier n'en trouble point la paix:
Dorſiſe m'aime, et je l'aime à jamais.

Mme BURLET.

A jamais! c'eſt beaucoup.

BLANFORD.

Mais ſi l'on m'aime,
Adine eſt donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, et le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté.

Mme BURLET.

Lui? non.
Il a le cœur charmant, et la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure;
Compte ſur lui.

BLANFORD.

Quels diſcours ſont-ce là?
Vous vous moquez.

Mme BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude;
Vous vous jouez de mon inquiétude,
Vous vous plaiſez à déchirer mon cœur.
Dorſiſe ou lui m'outrage avec noirceur;
Convenez-en: l'un des deux eſt un traître;
Répondez donc.

Mme BURLET, *en riant.*

Cela pourrait bien être.

BLANFORD.

S'il eſt ainſi, vous voyez quels éclats....

Mme BURLET.

Mme BURLET.

Oh ! mais auſſi cela peut n'être pas ;
Je n'accuſe perſonne.

BLANFORD.

Hom ! que j'enrage !

Mme BURLET.

N'enrage point, ſois moins triſte et plus ſage.
Tiens, veux-tu prendre un parti qui ſoit ſûr ?

BLANFORD.

Oui.

Mme BURLET.

Laiſſe-là tout ce complot obſcur ;
Point d'examen, point de tracaſſerie ;
Tourne avec moi tout en plaiſanterie ;
Prends ton argent chez Monſieur Bartolin,
Vis avec nous uniment, ſans chagrin.
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et gliſſe-moi ſur la ſuperficie ;
Connais le monde, et ſais le tolérer ;
Pour en jouir il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère ;
Mais ſouviens-toi que la ſolide affaire,
La ſeule ici qu'on doive approfondir,
C'eſt d'être heureux, et d'avoir du plaiſir.

SCENE III.

BLANFORD *ſeul.*

ETRE heureux ! moi ! le conſeil eſt utile ;
Dirait-on pas que la choſe eſt facile ?
Ce n'eſt qu'un rien, et l'on n'a qu'à vouloir.
Ah ! ſi la choſe était en mon pouvoir !



Et pourquoi non ? dans quelle gêne extrême
Je me suis mis pour m'outrager moi-même !
Quoi ! cet enfant, Darmin, le Chevalier,
Par leurs discours auront pu m'effrayer ?
Non, non, suivons le conseil que me donne
Cette cousine ; elle est folle, mais bonne ;
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorsise m'aime, on est en sureté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me surprendre,
Pour m'éblouir, et pour me gouverner :
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours est coiffé de sa nièce :
Que je la hais ! mais quelle étrange espèce....
(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)
Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui cause ici tant de déchaînement !
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que sa mine est gentille !
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté !
Il n'a point l'air gêné dans sa parure,
Et son visage est fait pour sa coiffure.

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE, *en habit de fille.*

Eh bien, Monsieur, je suis tout ajusté,
Et vous saurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien savoir de ma vie.

C'en eſt aſſez. Laiſſez-moi, je vous prie.
J'ai depuis peu changé de ſentiment ;
Je n'aime point tout ce déguiſement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je, hélas ! je m'aperçois enfin
Que je ne puis changer votre deſtin
Ni votre cœur ; votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable ;
Vous en ſaurez les funeſtes effets ;
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens ! d'où viennent tes alarmes ?
Il eſt outré : je vois couler ſes larmes.
Que prétend-il ? Parlez : quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

ADINE.

Mon intérêt, Monſieur, était le vôtre ;
Juſqu'à préſent je n'en connus point d'autre ;
Je vois quel eſt tout l'excès de mon tort.
Pour vous ſervir je feſais un effort ;
Mais ce n'eſt pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De ſon maintien, ſa modeſte aſſurance,
Son ton, ſa voix, ſon ingénuité,
Me font pencher preſque de ſon côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure ſe paſſe,
Où ce projet plein de fourbe et d'audace
Devait, dis-tu, ſous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Auſſi j'entends une porte s'ouvrir.



Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pu favoir qui vous aime.

BLANFORD.

Eft-il poffible ? eft-il vrai ? jufte Dieu!

ADINE, *finement.*

Il me paraît très-poffible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc. Quoi tant de fourberie!
Dorfife ! non....

ADINE.

Taifez-vous, je vous prie.
Paix, attendez; j'entends un peu de bruit;
On vient vers nous; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le filence;
Voici quelqu'un furement qui s'avance.

SCENE V.

ADINE, BLANFORD *d'un côté,*
DORFISE *de l'autre à tâtons.*

(*Le théâtre repréfente une nuit.*)

DORFISE.

J'ENTENDS, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il eft exact ! Ah ! quel enfant charmant!

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut ? c'eft vous ?

ADINE.

Oui, c'eſt moi dont le zèle
Pour ce que j'aime eſt à jamais fidelle ;
C'eſt moi qui veux lui prouver en ce jour
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah ! je ne puis en donner un plus tendre ;
Pardonnez-moi, ſi je vous fais attendre ;
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis ſe promène à grands pas.
Il ſemble encor que quelque jalouſie,
Malgré mes ſoins, trouble ſa fantaiſie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford ;
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.
Hélas ! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monſieur Blanford et mon maudit mari.
Lequel des deux eſt de moi le plus haï ?
Mon cœur l'ignore ; et dans mon trouble extrême,
Je ne ſais rien, ſinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïſſez Blanford, là, tout de bon ?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'averſion.

ADINE, *finement.*

Et l'autre époux ?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais ! . . .



ADINE, *bas, allant vers lui.*

Paix donc !

DORFISE.

En femme sage

J'ai confulté fur le contrat dreffé :
Il eft caffable ; ah qu'il fera caffé !
Qu'un autre hymen flatte mon efpérance !

ADINE.

Quoi m'époufer ?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrétement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat fcandaleux ;
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien fûr et bien ferré nous joigne,
Un nœud facré durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons. Mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous c'eft la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marfeille il quitta les pénates
Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très-cordialement
Son cœur, fa foi, fes bijoux, fon argent :
Comme je fuis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépofitaire.
Je vais reprendre et les bijoux et l'or ;
Nous en allons aider Monfieur Blanford :
C'eft un bon homme, il eft jufte qu'il vive ;
Partageons vîte, et gardons qu'on nous fuive.

ADINE.

Et que dira le monde ?

DORFISE.

Ah ! ſes éclats
M'ont fait trembler lorſque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint ; à préſent je le brave ;
C'eſt de vous ſeul que je veux être eſclave.

ADINE.

Hélas ! de moi ?

DORFISE.

Je m'en vais ſourdement
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attends ici ; je revole ſur l'heure.

SCENE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

QU'EN dites-vous ? eh bien, là ?

BLANFORD.

Que je meure
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal ;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif inſtinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment ?

BLANFORD.

Tu vois que la perfide n'oſe
Me voler tout, et me rend quelque choſe.



ADINE, *avec un ton ironique.*

Oui, vous devez bien l'en remercier.
N'avez-vous pas encore à confier
Quelque caffette à cette honnête prude ?

BLANFORD.

Ah ! prends pitié d'une peine fi rude ;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, Monfieur.
Mais à vos yeux eft-elle encor jolie ?

BLANFORD.

Ah ! qu'elle eft laide après fa perfidie !

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous profpérer,
De fes filets fi je puis vous tirer,
Puis-je efpérer qu'en déteftant fes vices,
Votre vertu chérira mes fervices ?

BLANFORD.

Aimable enfant, foyez fûr que mon cœur
Croit voir fon fils et fon libérateur.
Je vous admire, et le ciel qui m'éclaire
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah ! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'eft qu'un vil prix, au-deffous de vos foins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préfent trop entendre
Quel eft le prix auquel je dois prétendre :
Mais votre cœur pourra-t-il refufer
Ce que Darmin viendra vous propofer ?

BLANFORD.

Ce que j'entends femble éclairer mon ame,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeler ?
Quoi, votre fort ainfi s'eft pu voiler ?

Quoi, j'aurais pu toujours vous méconnaître?
Et vous feriez ce que vous femblez être ?

ADINE, *en riant.*

Qui que je fois, de grâce, taifez-vous ;
J'entends Dorfife, elle revient à nous.

DORFISE, *revenant avec la caffette.*

J'ai la caffette. Enfin l'amour propice
A fecondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vîte, et détalons.
Tiens-tu bien ?

BLANFORD, *à la place d'Adine qui lui donne la caffette.*

Oui.

DORFISE.

Le temps nous preffe, allons.

SCENE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, *l'épée à la main, dans l'obfcurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

Ah! c'en eft trop, arrête, arrête, infâme ;
C'eft bien affez de m'enlever ma femme ;
Mais pour l'argent!

ADINE *à Blanford.*

Eh! Monfieur, je me meurs.

BLANFORD *en fe battant d'une main, et en remettant la caffette à Adine de l'autre.*

Tiens la caffette.



SCENE VIII *et dernière.*

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Mme BURLET, COLETTE, le chevalier MONDOR *une serviette et une bouteille à la main, des flambeaux.*

Mme BURLET.

Ah ! ah ! quelles clameurs!
Dieu me pardonne ! on se bat.

Le chevalier MONDOR.

Gare, gare ;
Voyons un peu, d'où vient ce tintamarre ?

ADINE *à Blanford.*

Hélas! Monsieur, seriez-vous point blessé?

DORFISE, *toute étonnée.*

Ah!

Mme BURLET.

Qu'est-ce donc, qu'est-ce qui s'est passé ?

BLANFORD *à Bartolin qu'il a désarmé.*

Rien : c'est Monsieur, homme à vertu parfaite,
Bon trésorier, grand gardeur de cassette,
Qui me prenait, sans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtresse et mon bien.
Grâce aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot détestable ;
Il a remis ma cassette en mes mains.
(*à Bartolin.*)
Va, je te laisse à tes mauvais destins ;
Pour dire plus, je te laisse à Madame.
Mes chers amis, j'ai démasqué leur ame ;
Et ce coquin....

NANINE

OU LE

PREJUGÉ VAINCU,

COMEDIE.

Représentée, pour la première fois, le 16 juin 1749.

PREFACE.

Cette bagatelle fut repréſentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des ſpectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuſe de brochures dont on eſt inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être diſtinguée. C'eſt une diſſertation ingénieuſe et approfondie d'un académicien de la Rochelle ſur cette queſtion, qui ſemble partager depuis quelques années la littérature; ſavoir s'il eſt permis de faire des comédies attendriſſantes? Il paraît ſe déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de Nanine tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raiſon tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoiſe. En effet, que ſerait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? ce ſerait ſeulement avilir le cothurne; ce ſerait manquer à la fois l'objet de la tragédie et de la comédie; ce ſerait une eſpèce bâtarde, un monſtre né de l'impuiſſance de faire une comédie et une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme ſur-tout les intrigues romaneſques et forcées, dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les ſpectateurs, et qu'on appelle par dériſion comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues

romaneſques et forcées peuvent-elles être admiſes? Ne ſont-elles pas toujours un vice eſſentiel dans quelque ouvrage que ce puiſſe être? Il conclut enfin en diſant que ſi dans une comédie l'attendriſſement peut aller quelquefois juſqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la paſſion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas ſans doute l'amour tel qu'il eſt repréſenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeſte, ſuivi de crimes et de remords; il entend l'amour naïf et tendre, qui ſeul eſt du reſſort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on ſoumet au jugement des gens de lettres: c'eſt que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la terreur et la pitié devraient être l'ame, eſt traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne ſe trouve que trop chez nos héros et nos héroïnes de Rome et de la Gréce dont nos théâtres retentiſſent; de ſorte qu'en effet l'amour naïf et attendriſſant dans une comédie, n'eſt point un larcin fait à *Melpomène*, mais c'eſt au contraire *Melpomène* qui depuis long-temps a pris chez nous les brodequins de *Thalie*. Qu'on

Qu'on jette les yeux ſur les premières tragédies qui eurent de ſi prodigieux ſuccès vers le temps du cardinal de *Richelieu*; la Sophonisbe de *Mairet*, la Mariamne, l'Amour tyrannique, Alcionée; on verra que l'amour y parle toujours ſur un ton auſſi familier, et quelquefois auſſi bas que l'héroïſme s'y exprime avec une emphaſe ridicule. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie ſupportable. C'eſt qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il eſt même vraiſemblable que cette raiſon détermina *Molière* à donner rarement aux amans qu'il met ſur la ſcène, une paſſion vive et touchante; il ſentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la Sophonisbe de *Mairet*, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponſes artificieuſes et coquettes des princeſſes, les peintures galantes de l'amour, comme des choſes eſſentielles au théâtre tragique. Il eſt reſté des écrits de ce temps-là, dans leſquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit *Maſſiniſſe* après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me ſens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé;

Comme par une vague une vague s'irrite,
Un ſoupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux eſprits,
Un plaiſir doit ſe rendre auſſitôt qu'il eſt pris.

Cette habitude de parler ainſi d'amour influa ſur les meilleurs eſprits; et ceux même dont le génie mâle et ſublime était fait pour rendre en tout à la tragédie ſon ancienne dignité ſe laiſſèrent entrainer à la contagion.

On vit dans les meilleures pièces,

Un malheureux viſage,
Qui d'un chevalier romain captiva le courage.

Le héros dit à ſa maîtreſſe:

Adieu, trop vertueux objet et trop charmant.

L'héroïne lui répond,

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'une Princeſſe

Aimant ſa renommée,
En avouant qu'elle aime, eſt sûre d'être aimée.

Que *Céſar*

Trace des ſoupirs, et d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

Elle ajoute, qu'il ne tient qu'à elle d'av[oir] des rigueurs, et de rendre *Céſar* malheureu[x] ſur quoi ſa confidente lui répond:

J'oſerais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur, qui ſuivent la mort de Pompée, on eſt obligé d'avouer que l'amour eſt toujours traité de ce ton familier. Mais, ſans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop viſibles, examinons ſeulement les meilleurs vers que l'auteur de Cinna ait fait débiter ſur le théâtre comme maximes de galanterie.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, et ſe laiſſent piquer
Par ce je ne ſais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on que ces vers du haut comique fuſſent dans la bouche d'une Princeſſe des Parthes, qui va demander à ſon amant la tête de ſa mère? Eſt-ce dans un jour ſi terrible qu'on parle *d'un je ne ſais quoi, dont par le doux rapport les ames ſont aſſorties? Sophocle* aurait-il débité de tels madrigaux? et toutes ces petites ſentences amoureuſes ne ſont-elles pas uniquement du reſſort de la comédie?

Le grand homme, qui a porté à un ſi haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage à la fois ſi touchant et ſi noble, a mis cependant dans ſes tragédies plus d'une ſcène que *Boileau* trouvait plus digne de la haute comédie de *Térence* que du rival et du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'eſt pas que la ſimplicité qui a ſes charmes, la naïveté qui quelquefois même tient du ſublime, ne ſoient néceſſaires, pour ſervir ou de préparation, ou de liaiſon et de paſſage au pathétique; mais ſi ces traits naïfs et ſimples appartiennent même au tragique, à plus forte raiſon appartiennent-ils au grand comique. C'eſt dans ce point, où la tragédie s'abaiſſe, et où la comédie s'élève, que ces deux arts ſe rencontrent et ſe touchent; c'eſt-là ſeulement que leurs bornes ſe confondent; et s'il eſt permis à *Oreſte* et à *Hermione* de ſe dire:

Ah! ne ſouhaitez pas le deſtin de Pyrrhus;
Je vous haïrais trop... vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard moins contraire!
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire.
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr....
Car enfin il vous hait, ſon ame ailleurs épriſe
N'a plus... Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me mépriſe?
Jugez-vous que ma vue inſpire des mépris?

Si ces héros, dis-je, ſe ſont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raiſon le *Miſantbrope* eſt-il bien reçu à dire à ſa maîtreſſe avec véhémence:

Rougiſſez bien plutôt, vous en avez raiſon,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahiſon....
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme;
Mais ne préſumez pas que ſans être vengé
Je ſuccombe à l'affront de me voir outragé....

C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie
Qui ne ſaurait trouver de trop grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes reſſentimens:
Redoutez tout, Madame, après un tel outrage:
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'aſſaſſinez,
Mes ſens par la raiſon ne ſont plus gouvernés.

Certainement ſi toute la pièce du Miſanthrope était dans ce goût, ce ne ſerait plus une comédie. Si *Oreſte* et *Hermione* s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne ſerait plus une tragédie; mais après que ces deux genres ſi différens ſe ſont ainſi rapprochés, ils entrent chacun dans leur véritable carrière: 'un reprend le ton plaiſant, et l'autre le ton ublime.

La comédie, encore une fois, peut donc ſe aſſionner, s'emporter, attendrir, pourvu u'enſuite elle faſſe rire les honnêtes gens. Si lle manquait de comique, ſi elle n'était que ırmoyante, c'eſt alors qu'elle ſerait un genre ·ès-vicieux, et très-déſagréable.

On avoue qu'il eſt rare de faire paſſer les ectateurs inſenſiblement de l'attendriſſement ı rire: mais ce paſſage, tout difficile qu'il eſt : le ſaiſir dans une comédie, n'en eſt pas oins naturel aux hommes. On a déjà remarıé ailleurs que rien n'eſt plus ordinaire que s aventures qui affligent l'ame, et dont cernes circonſtances inſpirent enſuite une gaieté

passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. *Homère* représente même les dieux riant de la mauvaise grâce de *Vulcain*, dans le temps qu'ils décident du destin du monde. *Hector* sourit de la peur de son fils *Astyanax*, tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit souvent jusque dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusque dans le sein de la désolation et de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier ; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond : *Monsieur, demandez-moi toute autre chose, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté passe aussitôt de bouche en bouche, et on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans ? Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène ?* ne rit-on pas avec *Sosie ?* Quel misérable et vain travail, de disputer contre l'expérience ! Si ceux qui disputent ainsi ne se payaient pas de raison, et aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci :

L'amour règne par le délire
Sur ce ridicule univers :
Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers ;
Tantôt il renverse un empire.

L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie ;
Non moins touchant et plus humain,
Il anime la comédie ;
Il affadit dans l'élégie ;
Et dans un madrigal badin,
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poésie,
De Virgile jusqu'à Chaulieu,
Sont aussi soumis à ce dieu
Que tous les états de la vie.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'OLBAN, ſeigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuſe, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du Comte.

NANINE, fille élevée dans la maiſon du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, payſan du voiſinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON, }
MARIN, } domeſtiques.

La ſcène eſt dans le château du Comte d'Olban

NANINE.

NANINE

OU LE

PREJUGÉ VAINCU,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

Il faut parler, il faut, Monsieur le comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, et depuis deux ans veuf:
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait si triste et si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable?

LE COMTE.

Qui? vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,

Pour terminer nous habitons enfemble;
Le fang, le goût, l'intérêt nous raffemble.

LE COMTE.

Ah l'intérêt! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monfieur,
Je parle bien, et c'eft avec douleur;
Et je fais trop que votre ame inconftante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah!

LA BARONNE.

Vous favez que cette longue guerre,
Que mon mari vous fefait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix;
Votre promeffe à ma foi vous engage:
Vous différez, et qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote; bon!

LE COMTE.

Je la refpecte, et je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Affurément vous n'attendez perfonne,
Perfide, ingrat!

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux?
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui? vous,
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offenſe,
Qui me ſoulève, et qui choque mes yeux:
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous ſurmonte?
Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas;
Diſſimuler n'eſt pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez ſu me plaire,
Et j'eſpérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever;
Goûter en paix, dans cet heureux aſile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille;
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois;
L'un eſt rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos ſentimens,
Nos ſoins plus vifs, nos plaiſirs plus touchans:
L'autre n'eſt plein que de flèches cruelles,
Qui répandant les ſoupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font ſuccéder les dégoûts à l'ardeur:
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux; et vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'eſt donc à moi que vous le reprochez.
Je dois ſouffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaiſons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur ?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas ; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux : la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous ſans humeur, vous ?

LE COMTE.

Moi ? non :
J'en ai ſans doute ; et pour cette raiſon,
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce et compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger, ſans prendre un ton cauſtique,
Me gouverner, ſans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui ſent le joug le porte avec murmure ;
L'amour tyran eſt un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, et ne veux point ſervir ;
C'eſt votre orgueil qui peut ſeul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'eſt-là leur lot ; et pour moi je préfère
Laideur affable à beauté rude et fière.

LA BARONNE.

C'eſt fort bien dit, traître, vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'inſultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaiſante,
De vos amours la honte extravagante?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuſe en vous les baſſeſſes du cœur?

LE COMTE.

Comment, Madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une ſervante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes ſoins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du ſein de la miſère.
Vous rougiſſez.

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en ſuis très-ſûre.

LE COMTE.

Eh bien,
Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publîrais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Aſſurément.

LA BARONNE.

Vous oſeriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienſéance;
Humilier ainſi votre naiſſance;

Et dans la honte, où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur!

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur et la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans des blasons : je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang?

LE COMTE.

Etre honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il est très-haut; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou : quoi ! le public, l'ufage !

LE COMTE.

L'ufage eft fait pour le mépris du fage ;
Je me conforme à fes ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes fentimens.
Il faut être homme, et d'une ame fenfée
Avoir à foi fes goûts et fa penfée.
Irai-je en fot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?
Quoi ! de mon être il faudra qu'on décide ?
J'ai ma raifon ; c'eft ma mode et mon guide.
Le finge eft né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après fon cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en fage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble et grand ; foyez l'heureux rival
Du magifter et du greffier fifcal ;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah jufte Ciel ! que faut-il que je faffe !

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

QUE veux-tu, toi ?

BLAISE.

C'eft votre jardinier,
Qui vient, Monfieur, humblement fupplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur ! Eh bien, Blaiſe,
Que te faut-il ?

BLAISE.

Mais, c'eſt, ne vous déplaiſe,
Que je voudrais me marier....

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers : ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai ; j'aime qu'on ſe marie :
Et la future, eſt-elle un peu jolie ?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi, c'eſt un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaiſe en eſt aimé ?

BLAISE

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine ?

BLAISE.

Mais, c'eſt....

LE COMTE.

Eh bien ?...

BLAISE.

C'eſt la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine ?

LA BARONNE.

Ah ! bon ! Je ne m'oppoſe point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel ! à quel point
On m'avilit ! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais... non,
Pas tout-à-fait; elle m'a fait entendre,
Tant feulement, qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton fi bon, fi doux, fi familier,
Elle m'a dit cent fois, cher jardinier,
Cher ami Blaife, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puiffe plaire
A Monfeigneur, à ce maître charmant;
Et puis d'un air fi touché, fi touchant,
Elle fefait ce bouquet; et fa vue
Etait troublée, elle était toute émue,
Toute rêveufe, avec un certain air,
Un air, là, qui..pefte, l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaife, va-t-en... Quoi! j'aurais fu lui plaire!

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînaffer notre affaire.

LE COMTE.

Hem!...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Repondez donc; pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah ! mon cœur eſt trop plein. Je me retire....
Adieu, Madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,
J'en ſuis certaine. Et comment donc ? par où ?
Par quels attraits, par quelle heureuſe adreſſe,
A-t-elle pu me ravir ſa tendreſſe ?
Nanine ! ô Ciel ! quel choix ! quelle fureur !
Nanine ! non : j'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah ! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Inſolente !

BLAISE.

Eſt-il pas vrai que Nanine eſt charmante ?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh ! ſi fait : parlez un peu pour nous,
Protégez Blaiſe.

LA BARONNE.

Ah quels horribles coups !

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaiſe mon père
M'a bien laiſſé trois bons journaux de terre ;
Tout eſt pour elle, écus comptans, journaux,

Tout mon avoir et tout ce que je vaux ;
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en ferais aise ;
Mon pauvre enfant, si je puis te servir,
Tous deux ce soir je voudrais vous unir ;
Je lui paîrai sa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère personne !
Que de plaisir ! est-il possible !

LA BARONNE.

Hélas !
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah ! par pitié, réussissez, Madame.

LA BARONNE.

Va ; plût au ciel qu'elle devînt ta femme !
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh ! puis-je attendre !

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai ma foi cet enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE *seule.*

VIT-ON jamais une telle aventure ?
Peut-on sentir une plus vive injure ?
Plus lâchement se voir sacrifier ?
Le comte Olban rival d'un jardinier !



(*à un laquais.*)
Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'eſt mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de ſéduire et de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif et qui dure ?
Où ? dans ſes yeux, dans la ſimple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore oſé ſe mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban ſe reſpecte avec elle ;
Ah ! c'eſt encore une douleur nouvelle !
J'eſpèrerais, s'il ſe reſpectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les ſoins.
Ah ! la voici : je me ſens au ſupplice.
Que la nature eſt pleine d'injuſtice !
A qui va-t-elle accorder la beauté ?
C'eſt un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoiſelle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MADAME.

LA BARONNE.

Mais eſt-elle donc ſi belle ?
Ces grands yeux noirs ne diſent rien du tout ;
Mais s'ils ont dit, j'aime.... ah ! je ſuis à bout.
Poſſédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps; avancez-vous. Comment!
Comme elle eſt miſe! et quel ajuſtement!
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpèce.

NANINE.

Il eſt vrai. Je vous jure,
Par mon reſpect, qu'en ſecret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainſi;
Mais c'eſt l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me ſont toujours chères.
De tant de ſoins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaiſiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée:
Sous cet habit je ne ſuis point changée.
Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur ſoumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil.... Ah! j'enrage....
D'où venez-vous?

NANINE.

Je liſais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais, dont on m'a fait préſent.

LA BARONNE.

Sur quel ſujet?

NANINE.

Il eſt intéreſſant:
L'auteur prétend que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux; mais ce ſont des chimères:
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Reftez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laiffez... Reftez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous foyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez fi fouvent répété
Que fi j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guérifon, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainfi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle, et de l'efprit!
(*avec dépit.*)
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendreffe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiffe ma jeuneffe
Etre honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Eh bien, voyez fi vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez fi je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Eſt fort bien fait et très-digne de vous;
C'eſt un parti de tout point fort ſortable;
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable;
Et vous devez bien m'en remercier:
C'eſt, en un mot, Blaiſe le jardinier.

NANINE.

Blaiſe, Madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire?
Héſitez-vous un moment d'y ſouſcrire?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous?
Obéiſſez ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais....

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe.
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence
De refuſer un mari de ma main!
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain;
Mais votre audace eſt trop prématurée;
Votre triomphe eſt de peu de durée.
Vous abuſez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eſt le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'inſolence de plaire?
Vous m'entendez; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai ſu vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embraſſe vos genoux;
Renfermez-moi; mon ſort ſera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eſt pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais;
J'y bénirai mon maître et vos bienfaits,
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des ſentimens plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il ſe peut, de moi-même;
Dès cet inſtant je ſuis prête à partir.

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible? et que viens-je d'ouïr?
Eſt-il bien vrai? me trompez-vous, Nanine?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine:
Mon cœur en a trop beſoin.

LA BARONNE, *avec un emportement de tendreſſe.*

Lève-toi;
Que je t'embraſſe. O jour heureux pour moi!
Ma chère amie! eh bien, je vais ſur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah quel plaiſir que de vivre en couvent!

NANINE.

C'eſt pour le moins un abri conſolant.

LA BARONNE.

Non: c'eſt, ma fille, un ſéjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous?

LA BARONNE.

Le monde eſt haïſſable,
Jaloux.

NANINE.

Oh oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui; j'entrevois qu'il me ferait funeſte,
Qu'il faut le fuir....

LA BARONNE.

La choſe eſt manifeſte;
Un bon couvent eſt un port aſſuré.
Monſieur le Comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monſeigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
à la fureur; et dès ce moment même,
e voudrais bien te faire le plaiſir
)e t'enfermer pour ne jamais ſortir.
/lais il eſt tard, hélas! il faut attendre
e point du jour. Ecoute: il faut te rendre
'ers le minuit dans mon appartement.
'ous partirons d'ici ſecrètement
our ton couvent, à cinq heures ſonnantes:
ois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE *seule.*

QUELLES douleurs cuisantes!
Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
Quels sentimens combattent dans moin sein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant je l'offense peut-être :
Mais en restant, l'excès de ses bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur pent s'abaisser;
Je le redoute, et n'ose le penser.
De quel courroux Madame est animée!
Quoi! l'on me hait, et je crains d'être aimée!
Mais moi, mais moi! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé de lui-même est confus.
Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
D'avoir une ame au-dessus de son sort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, un laquais.

LE COMTE.

HOLA, quelqu'un, qu'on reste à cette porte:
Des siéges, vîte.
(*il fait la révérence à Nanine qui lui en fait une profonde.*)
Asséyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, Monsieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi, vos beaux yeux semblent mouillés de larmes?
Ah! je le vois: jalouse de vos charmes,
Notre Baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monsieur, non; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable;
Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez; je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune et belle Nanine,
La jaloufie en tous les cœurs domine.
L'homme eft jaloux, dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'eft même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, difcret, fincère,
A tout fon fexe eft bien fûr de déplaire.
L'homme eft plus jufte; et d'un fexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il eft en nous.
Croyez fur-tout que je vous rends juftice;
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre efprit la naïve jufteffe
Me rend furpris autant qu'il m'intéreffe.

NANINE.

J'en ai bien peu: mais quoi! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu;
Vous avez trop relevé ma naiffance;
Je vous dois trop; c'eft par vous que je penfe.

LE COMTE.

Ah! croyez-moi, l'efprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je penfe trop pour un état fi bas;
Au dernier rang les deftins m'ont comprife.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mife.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais fur votre efprit a fait?

NANINE.

Il ne m'a point du tout perfuadée:
Plus que jamais, Monfieur, j'ai dans l'idée
Qu'il eft des cœurs fi grands, fi généreux
Que tout le refte eft bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille;
Ma mère arrive; elle vous voit en fille;
Et mon estime, et sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi! quel devoir? Ah! le vôtre est de plaire;
Il est rempli; le nôtre ne l'est guère.
l vous fallait plus d'aisance et d'éclat:
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

'en suis sortie, et c'est ce qui m'accable;
'est un malheur peut-être irréparable.

(*se levant.*)

h, Monseigneur! ah, mon maître! écartez
e mon esprit toutes ces vanités.
e vos bienfaits confuse, pénétrée,
iissez-moi vivre à jamais ignorée.
ciel me fit pour un état obscur;
umilité n'a pour moi rien de dur.
! laissez-moi ma retraite profonde.
que ferais-je, et que verrais-je au monde,
rès avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en eſt trop, je n'y réſiſte plus.
Qui? vous obſcure! vous!

NANINE.

Quoi que je faſſe,
Puis-je de vous obtenir une grace?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un temps
Votre bonté me comble de préſens.

LE COMTE.

Eh bien, pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui ſa fille eſt chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un préſent;
Et je ſuis juſte, et ne ſuis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure;
Elle vous traita mal: mais la nature,
En récompenſe, a voulu vous doter
De tous ſes biens; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis, ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

MADAME vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que Madame attende.
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussi-tôt on vienne nous troubler?

NANINE.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.
Vous gémissez... Quoi! votre cœur murmure!
Qu'avez-vous donc?

NANINE.

Je vous quitte à regret;
Mais il le faut... O Ciel! c'en est donc fait.
(*elle sort.*)



SCENE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse
Depuis long-temps l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté;
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, et répandus sans choix.
Eh...

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complette
De trois cents louis d'or; n'y manquez pas;
Puis vous irez chercher ses gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monseigneur me donne
Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh, l'esprit lourd! eh non!
C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laiſſez-moi.

(*Germon ſort.*)

Ma tendreſſe

Aſſurément n'eſt point une faibleſſe.
Je l'idolâtre, il eſt vrai, mais mon cœur
Dans ſes yeux ſeuls n'a point pris ſon ardeur.
Son caractère eſt fait pour plaire au ſage;
Et ſa belle ame a mon premier hommage:
Mais ſon état?....Elle eſt trop au-deſſus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouſer? Oui, ſans doute.
Pour être heureux qu'eſt-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume... Eh bien, elle eſt cruelle;
Et la nature eut ſes droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaiſe! pourquoi non?
Blaiſe eſt un homme; il l'aime, il a raiſon.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un ſeul et les déſirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois;
Et mon bonheur juſtifira mon choix.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE *seul*.

Ah ! cette nuit est une année entière.
Que le sommeil est loin de ma paupière !
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
Un doux repos rafraîchit ses attraits :
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien ; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi ! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-temps ?
Germon, Marin.

MARIN, *derrière le théâtre*.

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse !
Eh ! venez vîte ; il fait jour : le temps presse :
Arrivez donc.

MARIN.

Eh, Monsieur, quel lutin
Vous a sans nous éveillé si matin ?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh ! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous ?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne et sage,
Valet de chambre avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits ;
Des Diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris ;
Crêve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris ;
J'entends, j'entends. Madame la Baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne ;
Vous l'épousez ?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole et reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

QUOI! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre Baronne avec fureur crira;
Très-volontiers, et tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'émeut, et je ne crains personne;
Aux préjugés c'est trop être soumis;
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh mais.... quel bruit entends-je dans ma cour?
C'est un carrosse. Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir?... C'est ma mère peut-être.
Germon...

GERMON, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui? par quel hasard?
Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point; l'on part.

LE COMTE.

Comment! on part?

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout-à-l'heure.

LE COMTE.

Oh je le lui pardonne ;
Que pour jamais puiſſe-t-elle ſortir !

GERMON.

Avec Nanine elle eſt prête à partir.

LE COMTE.

Ciel ! que dis-tu ? Nanine ?

GERMON.

La ſuivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc ?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle ; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voiſin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi ! que vais-je faire ?
Pour leur parler je ſuis trop en colère ;
N'importe : allons. Quand je devrais. . . mais non :
On verrait trop toute ma paſſion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête ;
Répondez-moi d'elle ſur votre tête :
Amenez-moi Nanine.

(*Germon ſort.*)

Ah, juſte ciel !
On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !
Qu'ai-je donc fait, pourquoi, par quel caprice,
Par quelle ingrate et cruelle injuſtice ?

Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre et sans me déclarer,
Sans alarmer sa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? je m'y perds plus j'y pense.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, est-ce vous que je voi ?
Quoi ! vous voulez vous dérober à moi ?
Ah répondez, expliquez-vous de grace.
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la Baronne ; et ces purs sentimens,
Que vos vertus m'inspirent dès long-temps,
Plus que jamais l'auront sans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat que leur prêtaient vos yeux ?
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah ! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce ferait vous ? qu'entends-je ? ah malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée....
Elle voulait, Monfieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ? à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi toute honteufe,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureufe,
Moi qui repouffe avec un vain effort
Des fentimens au-deffus de mon fort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir ? ah, Nanine ! et de quoi ?

NANINE.

D'avoir ofé foulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtreffe.
Je lui déplais ; mon feul afpect la bleffe ;
Elle a raifon ; et j'ai près d'elle hélas !
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il eft peut-être extrême.

J'ai prétendu m'arracher à moi-même ;
Et déchirer dans les auftérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger fur lui fa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas ! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipfer,
En vous fuyant, fut de vous offenfer.

LE COMTE, *fe détournant et fe promenant.*

Quels fentimens, et quelle ame ingénue !
En ma faveur eft-elle prévenue ?
A-t-elle craint de m'aimer ? ô vertu !

NANINE.

Cent fois pardon, fi je vous ai déplu ;
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en fecret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez : la Baronne
Vous favorife, et noblement vous donne
Un domeftique, un ruftre pour époux ;
Moi j'en fais un moins indigne de vous.
Il eft d'un rang fort au-deffus de Blaife,
Jeune, honnête homme, il eft fort à fon aife :
Je vous réponds qu'il a des fentimens ;
Son caractère eft loin des mœurs du temps ;
Et je me trompe, ou pour vous j'envifage
Un deftin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?
Vaut-il pas bien le couvent ?

NANINE.

Non, Monfieur...

Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai, ne peut me satisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaissant ;
Daignez-y lire, et voyez ce qu'il sent ;
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Egalement me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien, Nanine,
Connaissez donc celui qu'on vous destine.
Vous l'estimez ; il est sous votre loi ;
Il vous adore, et cet époux.... c'est moi.
L'étonnement, le trouble l'a saisie.
Ah ! parlez-moi ; disposez de ma vie ;
Ah ! reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu ?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi vous m'aimez ?.... Ah ! gardez-vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, Monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas :
Un tel hymen est toujours trop funeste.
Le goût se passe, et le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos aïeux....
Hélas ! sur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge ;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage ;
Il en serait indigne désormais,

S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous ferez ma femme.
Quoi ! tout-à-l'heure, ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, sans doute,
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous ?

NANINE.

Aurais-je fui ?
Craindrais-je tant, si vous étiez haï ?

LE COMTE.

Ah ! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh ! que prétendez-vous ?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez.....

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez....

LE COMTE.

Tout est prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez....

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'eſt rien que j'oublie.
Tout ſera prêt, et tout eſt ordonné...

NANINE.

Quoi ! malgré moi, votre amour obſtiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout preſſer pour cette heure charmante.
Un ſeul inſtant je quitte vos attraits
Pour que mes yeux n'en ſoient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCENE IV.

NANINE *ſeule.*

CIEL ! eſt-ce un rêve ? et puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur ?
Non, ce n'eſt pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il eſt, qui me plaît et me frappe :
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouſer ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui qui m'élève au-deſſus de moi-même ;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir ;
Je devrais... Non, je ne puis plus le fuir ;
Non, mon état ne ſaurait ſe comprendre.
Moi l'épouſer ? quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
Dans ma faibleſſe il m'envoie un appui.

Peut-être même... Allons ; il faut écrire,
Il faut... par où commencer, et que dire?
Quelle surprise! Ecrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.

(*elle se met à écrire.*)

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH! la voici. Madame la Baronne,
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaise, bon jour.

BLAISE.

Bon jour est sec vraiment.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant ;
Qu'elle a d'esprit! et que n'en ai-je autant!
Çà, je disais...

NANINE.

Eh bien?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien : devant elle je n'ose
M'expliquer... là... tout comme je voudrais :
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaiſe, il faut me rendre un grand ſervice.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la juſtice
De me fier à ta diſcrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez ſans façon:
Car, voyez-vous, Blaiſe eſt prêt à tout faire
Pour vous ſervir; vîte, point de myſtère.

NANINE.

Tu vas ſouvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel eſt ce viſage?
Philippe Hombert? je ne connais pas çà.

NANINE.

Hier au ſoir je crois qu'il arriva;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais ſans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent!

NANINE.

Donne auſſi ce paquet;
Monte à cheval pour avoir plutôt fait:
Pars, et ſois ſûr de ma reconnaiſſance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant;
La bourse est pleine: ah! que d'argent comptant!
Est-ce une dette?

NANINE.

Elle est très-avérée.
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée;
Ecoute. Hombert est peut-être inconnu;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami!

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami!

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'où diable vient cet argent? quel message!
Il nous aurait aidé dans le ménage!
Allons, elle a pour nous de l'amitié;
Et çà vaut mieux que de l'argent, morgué:
Courons, courons.
(il met l'argent et le paquet dans sa poche: il rencontre la Baronne, et la heurte.)

LA BARONNE.

Eh, le butor!... arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monsieur le Comte est-il bien en colère?
Quel billet est-ce-là?

BLAISE.

C'est un mystère.
Peste!...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message!
Donne, ou je romps soudain ton mariage:
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Oh, oh

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.
(*elle décachète la lettre.*)
Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha, ha, ha, qu'elle eſt bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi j'ai l'argent, et je m'en vais payer
Philippe Hombert: faut ſervir ſa maîtreſſe.
Courons.

SCENE VII.

LA BARONNE *ſeule.*

Lisons. „ Ma joie et ma tendreſſe
„ Sont ſans meſure, ainſi que mon bonheur;
„ Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
„ Quoi! je ne puis vous voir et vous entendre!
„ Entre vos bras je ne puis me jeter!
„ Je vous conjure au moins de vouloir prendre
„ Ces deux paquets; daignez les accepter.
„ Sachez qu'on m'offre un ſort digne d'envie,
„ Et dont il eſt permis de s'éblouir;
„ Mais il n'eſt rien que je ne ſacrifie
„ Au ſeul mortel que mon cœur doit chérir. „
Ouais. Voilà donc le ſtyle de Nanine:
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la paſſion!
En vérité ce billet eſt bien bon.
Tout eſt parfait, je ne me ſens pas d'aiſe.
Ah, ah, ruſée, ainſi vous trompiez Blaiſe!
Vous m'enleviez en ſecret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'eſt pour Philippe Hombert? Fort bien, friponne.
J'en ſuis charmée, et le perfide amour

De

Du Comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais que le cœur de Nanine
Etait plus bas que sa basse origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, venez, homme à grands sentimens,
Homme au-dessus des préjugés du temps,
Sage amoureux, philosophe sensible,
Vous allez voir un trait assez risible.
Vous connaissez sans doute à Rémival
Monsieur Philippe Hombert votre rival?

LE COMTE.

Ah! quels discours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison;
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a subjugué.

(*tandis que le Comte lit.*)

Tout en lisant il me semble intrigué.

Il a pâli, l'affaire émeut sa bile....
Eh bien, Monſieur, que penſez-vous du ſtyle?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh! le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure ſtupide.
O tour affreux, ſexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il eſt né violent;
Il eſt prompt, ferme; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille eſt revenue?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Eſt près d'ici, Monſieur.

LA BARONNE.

Dans ſon courroux,
Il eſt devenu ſourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monſieur.

LE COMTE.

Plaît-il?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,
Monſieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais.... elle écrit dans ſon appartement.

LE COMTE, *d'un air froid et ſec.*

Allez ſaiſir ſes papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'inſtant.

GERMON.

Qui, Monſieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur:
Si vous ſaviez à quel point ſa perſonne
Nous charme tous; comme elle eſt noble, bonne!

LE COMTE.

Obéiſſez, ou je vous chaſſe.

GERMON.

Allons.

(*il ſort.*)

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! je reſpire, enfin nous l'emportons:
Vous devenez un homme raiſonnable.
Ah çà, voyez s'il n'eſt pas véritable



Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus:
Réparons tout; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie:
Chacun s'égare, et le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos sermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame, il faut...

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien...que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *à sa mère.*

Madame, j'aurais dû...

(*à part.*) (*à sa mère.*)

Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;

Et mon respect, mon zèle, ma tendresse....

(*à part.*)

Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.

On m'avait dit, en passant par Paris,

Que vous aviez la tête un peu frappée;

Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée:

Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

rend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

à, je voudrais ici vous parler seule.

(*fesant une petite révérence à la Baronne.*)

Bon jour, Madâme.

LA BARONNE *à part.*

Hom! la vieille bégueule!

Madame, il faut vous laiſſer le plaiſir
D'entretenir Monſieur tout à loiſir.
Je me retire.

(*elle ſort.*)

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vîte, et d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien, Monſieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru;
C'eſt ſur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne eſt une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an paſſé, chez la Marquiſe Agard,
En plein ſouper me traita de bavarde;
D'y plus ſouper déſormais Dieu me garde!
Bavarde, moi! Je ſais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien:
C'eſt un grand point, il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que ſon château de l'Orme
A ſon mari n'appartient qu'à moitié;
Qu'un vieux procès, qui n'eſt pas oublié,
Lui diſputait la moitié de la terre:

J'ai ſu cela de feu votre grand-père :
Il diſait vrai ; c'était un homme, lui ;
On n'en voit plus de ſa trempe aujourd'hui.
Paris eſt plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, ſots, dont le caquet m'aſſomme ;
Parlant de tout avec l'air empreſſé,
Et ſe moquant toujours du temps paſſé.
J'entends parler de nouvelle cuiſine,
De nouveaux goûts ; on crêve, on ſe ruine :
Les femmes ſont ſans frein, et les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *reliſant le billet.*

Qui l'aurait cru? Ce trait me déſeſpère.
Eh bien, Germon?

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, Monſieur, vous envoyer.

LE COMTE, *liſant.*

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par reſpect me refuſe!... Infidelle!
Tu ne dis pas la raiſon du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus ;
C'est ſa Barònne ; et l'amour le domine:

LE COMTE, *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! Monfieur, elle a déjà repris
Modeftement fes champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorfque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine ! hélas ! Madame, que l'on chaffe ;
Tout le château pleure de fa difgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chaffez ? je n'entends point cela.
Quoi ! ma Nanine ? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline ?
C'eft moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me fouviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle ;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal, et j'ai très-bien prédit :
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête :
Chaffer Nanine eft un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi ! feule, à pied, fans fecours, fans argent ?

GERMON.

GERMON.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'inftant
Un vieux bon homme à vos gens fe préfente :
Il dit que c'eft une affaire importante,
Qu'il ne faurait communiquer qu'à vous ;
Il veut, dit-il, fe mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à perfonne ?

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez du chagrin, je le croi ;
Vous m'en donnez auffi beaucoup à moi.
Chaffer Nanine et faire un mariage
Qui me déplaît ! non, vous n'êtes pas fage.
Allez, trois mois ne feront pas paffés
Que vous ferez l'un de l'autre laffés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon coufin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus ;
Mais entre nous, la vôtre l'eft bien plus.
En s'époufant ils crurent qu'ils s'aimèrent ;
Deux mois après tous deux fe féparèrent ;
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, efcroc, extravagant ;
Et Monfieur prit une franche coquette,
Une intrigante et friponne parfaite.
Des foupers fins, la petite maifon,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus et dettes ufuraires :
Enfin, Monfieur et Madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.

Je me fouviens encor d'une autre hiftoire,
Bien plus tragique, et difficile à croire;
C'était....

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez..... O Ciel! ai-je pu foupçonner
Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle eft épouvantable:
Allons, je vais la raconter à table;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En temps et lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE, *vêtue en paysanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant sortir.

NANINE.

J'ai tardé trop; il est temps de partir.

GERMON.

Quoi! pour jamais, et dans cet équipage?

NANINE.

L'obscurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi du matin au soir!
Souffrir n'est rien, c'est tout que de déchoir.

NANINE.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets si paisibles:
Certes, mon maître est bien mal avisé;
Notre baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, et vous fait cet outrage:
Jamais Monsieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout: il me chasse aujourd'hui;
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui;
Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?



NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne !

NANINE.

Mes maux ſont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendu à ma première vie ;
Et qu'à jamais, ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublirai.... rien... que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, et tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure ;
J'irais par-tout avec vous m'établir ;
Mais monſieur Blaiſe a ſu nous prévenir.
Qu'il eſt heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter et vous ſuivre.

NANINE.

On eſt bien loin de me ſuivre... Ah ! Germon !
Je ſuis chaſſée.... et par qui !...

GERMON.

Le démon
A mis du ſien dans cette brouillerie ;
Nous vous perdons... et Monſieur ſe marie.

NANINE.

Il ſe marie !... Ah! partons de ce lieu ;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...

(*elle ſort.*)

GERMON.

Monsieur le Comte a l'ame un peu bien dure ;
Comment chasser pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Eh bien, Nanine est donc enfin partie !

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas, Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine,
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où ? mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival, sans doute.



GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin,
Où la baronne allait dès ce matin :
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile et décente demeure ;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va.... garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire ;
Dis-lui que c'est un présent de ma mère :
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéir.

(*il fait quelques pas.*)

LE COMTE.

Germon,
A son départ, tu dis que tu l'as vue ?

GERMON.

Eh, oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue ?
Elle pleurait ?

GERMON.

Elle fesait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux :
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentimens ? as-tu remarqué....

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien, dis-moi donc, traître,

Qu'a-t-elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes son maître ;

Que vous avez des vertus, des bontés....

Qu'elle oublîra tout.....hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais sur-tout garde qu'elle revienne.

(*Germon sort.*)

Germon !

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot ; qu'il te souvienne ;

Si par hasard, quand tu la conduiras,

Certain Hombert venait suivre ses pas,

De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière :

Comptez sur moi ; je sers fidellement.

Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître ;

Mais le premier que je verrai paraître

Sera rossé de la bonne façon ;

Et puis après il me dira son nom.



(*il fait un pas et revient.*)

Ce jeune Hombert eſt quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de ſon village.
Laiſſez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant;
Et Blaiſe auſſi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux ſon égal que ſon maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE *ſeul.*

HÉLAS! il a raiſon;
Il prononçait ma condamnation;
Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame
Je me punis; la baronne eſt ma femme.
Il le faut bien, le ſort en eſt jeté.
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage eſt au moins convenable.
Notre baronne a l'humeur peu traitable;
Mais, quand on veut, on ſait donner la loi.
Un eſprit ferme eſt le maître chez ſoi.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or çà, mon fils, vous épousez Madame ?

LE COMTE.

Eh ! oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme ?
Elle est ma bru ?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon ;
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire ;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer ! eh ! ma mère, pourquoi ?

LA MARQUISE.

J'emmènerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, et moi je la marie ;
Je fais la noce en mon château de Brie ;
Et je la donne au jeune sénéchal,
Propre neveu du procureur fiscal,
Jean Roc Souci ; c'est lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaisante affaire.
De cet enfant je ne puis me passer ;
C'est un bijou que je veux enchâsser.
Je vais la marier... Adieu

LE COMTE.

Ma mère,

Ne ſoyez pas contre nous en colère ;
Laiſſez Nanine aller dans le couvent ;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
Ne ſe doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment ? quoi donc ?

LA BARONNE.

Peu de choſe.

LA MARQUISE.

Mais.... ?

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'eſt beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie ?
Cela ſe peut, car elle eſt ſi jolie :
Je m'y connais : on tente, on eſt tenté ;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles ſont toujours un peu coquettes :
Le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Çà, contez-moi, ſans nul déguiſement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter ?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine ;
Et vous pourriez....

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE
MARIN *en bottes.*

MARIN.

Enfin, tout est bâclé,
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Qu'est-ce ?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands ; j'ai bien fait mon message ;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage ?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux ;
Six beaux chevaux ; et vous serez contente
De la berline : elle est bonne, brillante ;
Tous les panneaux par Martin sont vernis.
Les diamans sont beaux, très-bien choisis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant... Oh ! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE, *à part.*

Oui.... Mais pour qui ?



MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revu le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce sallon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard, qui gémit et qui pleure ;
Depuis long-temps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun ! qu'on le fasse en aller :
Il prend trop mal son temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame ?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame,
Et croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous ?
On ne sait pas à qui l'on fait injure ;
On se repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne prospèrent jamais.

(*à Marin*)

Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.

(*il sort.*)

LE COMTE.

'ardon, ma mère, il a fallu vous rendre
Mes premiers soins, et je suis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCENE VI.

,E COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE *au paysan.*

APPROCHEZ-VOUS, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

h! Monseigneur! écoutez-moi de grace:
e suis... Je tombe à vos pieds, que j'embrasse;
: viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous;
e ne veux point qu'on me parle à genoux;
'un tel orgueil je suis trop incapable.
ous avez l'air d'être un homme estimable.
ans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
qui parlé-je?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

suis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

ous?

LA BARONNE.

Ta fille eſt une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! Monſeigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur eſt atteint:
J'ai bien penſé qu'une ſomme ſi forte
N'appartient pas à des gens de ſa ſorte:
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et ſont gâtés auprès des grands ſeigneurs.

LA BARONNE.

Il a raiſon: mais il trompe; et Nanine
N'eſt point ſa fille; elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il eſt trop vrai: chez de pauvres parens
Je la laiſſai dès ſes plus jeunes ans,
Ayant perdu mon bien avec ſa mère,
J'allai ſervir, forcé par la miſère,
Ne voulant pas, dans mon funeſte état,
Qu'elle paſſât pour fille d'un ſoldat,
Lui défendant de me nommer ſon père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela? pour moi je conſidère
Les bons ſoldats; on a grand beſoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux?

LE PAYSAN.

Il eſt bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'eſtime plus un vertueux ſoldat,
Qui de ſon ſang ſert ſon prince et l'Etat,
Qu'un important, que ſa lâche induſtrie
Engraiſſe en paix du ſang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les moi bien tous; n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi feulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer:
Mais fans appui comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais diftingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée!

LE PAYSAN *à la Marquise.*

Hélas! Madame, non;
Mais je fuis né d'une honnête famille;
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh, pourfuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.
Heureux alors, et béniffant le ciel,
Vous, vos bontés, votre foin paternel,
Je fuis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble et craignant fon jeune âge,



Tremblant encor, lorſque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'eſt rendu.

(*montrant la Baronne.*)

Je viens d'entendre au diſcours de Madame
Que j'eus raiſon : elle m'a percé l'ame ;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans ſont un trop grand tréſor
Pour les tenir par un droit légitime :
Elle ne peut les avoir eus ſans crime.
Ce ſeul ſoupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte et de douleur.
Je ſuis venu ſoudain pour vous les rendre ;
Ils ſont à vous, vous devez les reprendre ;
Et ſi ma fille eſt criminelle, hélas !
Puniſſez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils, je ſuis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, eſt-ce un ſonge ? eſt-ce une fourberie ?

LE COMTE.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN.

(*il tire la bourſe et le paquet.*)

Tenez, Monſieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre ! ils ont été donnés ;
Elle en a fait un reſpectable uſage.
C'eſt donc à vous qu'on a fait le meſſage ?
Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'eſt votre jardinier,
A qui Nanine oſa ſe confier.

LE COMTE.

Quoi! c'eſt à vous que le préſent s'adreſſe?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendreſſe!
Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom. Quel myſtère!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer!
J'ai fait un crime, il le faut réparer.
Si vous ſaviez combien je ſuis coupable!
J'ai maltraité la vertu reſpectable.

(*il va lui-même à un de ſes gens.*)

Holà, courez.

LA BARONNE.

Et quel empreſſement?

LE COMTE.

Vîte un carroſſe.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'inſtant,
Vous devriez être ſa protectrice
Quand on a fait une telle injuſtice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas aſſez ſe repentir.

Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies :
Mais dans le fond c'est un cœur généreux ;
Il est né bon ; j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfesante :
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur !
Quel sentiment étrange est dans son cœur ?
Voyez, Monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez ?

LE COMTE, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il est tout pris.

Vous connaissez mon ame et sa franchise :
Il faut parler. Ma main vous fut promise ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux :
Je le termine, et dès l'instant je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers et les prétentions
Dont il naquit tant de divisions.
Que l'intérêt encor vous en revienne ;
Tout est à vous, jouissez-en sans peine.
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigrisse :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes présens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles loix ;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

(elle sort.)



SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

Non, il n'eſt point indigne; non, Madame;
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Cette vertu qu'il faut récompenſer
Doit m'attendrir, et ne peut m'abaiſſer.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme baſſeſſe
Fait ſon mérite; et voilà ſa nobleſſe.
La mienne à moi, c'eſt d'en payer le prix.
C'eſt pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et diſtingués par ce grand caractère,
Qu'il faut paſſer ſur la règle ordinaire:
Et leur naiſſance, avec tant de vertus,
Dans ma maiſon n'eſt qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Qui donc? quel titre? et que voulez-vous dire?

SCENE VIII et dernière.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE *à ſa mère.*

Son ſeul aſpect devrait vous en inſtruire.

LA MARQUISE.

Embraſſe-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle eſt vêtue un peu meſquinement:
Mais qu'elle eſt belle, et comme elle a l'air ſage!

NANINE.

(courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la Marquise.)

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père!

PHILIPPE HOMBERT.

O Ciel! ô ma fille! ah, Monsieur!
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare,
Dans ma maison, put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir!
Il est trop vil, mais elle le décore.
Non, il n'est rien que sa vertu n'honore.
Eh bien, parlez: auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté?

NANINE.

Que me demandez-vous? Ah! je m'étonne
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous pussiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage:
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, et sa reconnaissance...

NANINE *à son père.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis

Que vos devoirs ne font pas tous remplis :
Je vous ai vue aux genoux de ma mère,
Je vous ai vue embraffer votre père ;
Ce qui vous refte en des momens fi doux...
C'eft... à leurs yeux .. d'embraffer... votre époux.

NANINE.

Moi!

LA MARQUISE.

Quelle idée! Eft-il bien vrai !

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE *à sa mère.*

Le daignez-vous permettre?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du fort! Non, je ne puis comprendre
Que jufque-là vous prétendiez defcendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir ... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils....

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt feul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus fages
Ne confulter que les mœurs et le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût et par juftice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.

Ma mère, enfin, terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas;
Oppofez-vous à sa flamme.... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle; il le faut éclairer.
Ah! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père:
Puis-je jamais vous appeler ma mère?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en est fait;
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il est unique aussi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour;
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense,
Mais sans tirer jamais à conséquence.

Fin du Tome septième.



TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'INDISCRET, *Comédie.* Page 1
A MADAME LA MARQUISE DE PRIE. 3
L'ENFANT PRODIGUE, *Comédie.* 41
PREFACE *de l'Editeur de l'Edition de* 1738. 43
LA PRUDE, *Comédie.* 137
AVERTISSEMENT *de l'Auteur.* 139
PROLOGUE. 141
AUTRE PROLOGUE. 146
NANINE *ou* LE PREJUGÉ VAINCU, *Comédie.* 253
PREFACE. 255

Fin de la Table du Tome septième.





